

Créer une association, et la faire vivre est affaire d'engagement et grande ténacité surtout lorsqu'elle s'enracine dans le terreau de la spiritualité, des spiritualités du monde. Alain Chevillat a porté, pendant plus de 50 ans, cette aventure et fait part dans cet ouvrage de son histoire, ses expériences et réflexions. La structure Terre du Ciel n'est plus existante mais le flambeau est dorénavant porté par l'association A Ciel Ouvert qui oeuvre dans la suite logique de l'esprit des Semeurs du Vivant.

Puisse ce livre inspirer d'autres démarches, d'autres quêtes, pour que les actions se multiplient pour une vie reliée à l'essentiel.

Les Semeurs du Vivant

l'aventure de Terre du Ciel

Alain Chevillat

Préface de Marguerite Kardos

Postface de Bernard Ginisty



éditions Terre du Ciel

Table des matières

<i>Préface de Marguerite Kardos</i>	3	<i>Le Domaine de Chardenoux</i>	88
<i>Errance</i>	5	<i>L'association Terre du Ciel</i>	101
<i>L'Inde</i>	8	<i>Perquisition</i>	103
<i>Ébauche</i>	11	<i>Métamorphose</i>	108
<i>Transition</i>	14	<i>Mon rêve</i>	110
<i>Formation</i>	16	<i>Gratitude</i>	112
<i>La revue Terre du Ciel / Sources</i>	23	<i>La Charte de Terre du Ciel</i>	113
<i>Université d'été</i>	32	<i>La Charte de</i>	
<i>Université du désert</i>	43	<i>l'Europe des Consciences</i>	114
<i>Mauritanie</i>	52	<i>Annexe 1 - Les noces intérieures</i>	126
<i>Egypte</i>	57	<i>Annexe 2 - Témoignage de</i>	
<i>Forum</i>	60	<i>Anne de Grossouvre</i>	118
<i>Voyages en Inde</i>	67	<i>Annexe 3 - L'unique Religion</i>	
<i>Yoga Sadhana</i>	71	<i>Éternelle</i>	119
<i>L'Europe des consciences</i>	79	<i>Postface de Bernard Ginisty</i>	120
<i>Alliance</i>	84	<i>Comité de parrainage</i>	122
<i>La Cité Prospective</i>	86	<i>Éléments bibliographiques</i>	123



Préface de Marguerite Kardos

Enfin, il s'est livré !

Alain Chevillat s'est dé-livré aussi, en s'offrant spontanément à nous, dans un élan d'aveu, de partage et d'ultime message. Avec la simplicité d'un pèlerin, la sincérité d'un frère et la clarté d'un architecte au cœur ardent.

Oui, c'était urgent. Nos certitudes sont en train de s'effondrer. L'astrophysicien Hubert Reeves dit aussi que : « L'homme est captif d'infini, d'un ordre dont il semble être le désordre. » Sommes-nous proches d'une désintégration ou d'une mutation ? Au « point critique », une transformation prodigieuse peut s'accomplir.

Dès sa jeunesse, Alain Chevillat répond à l'appel du large en lui. Puis, le chevalier errant perçoit soudain le Graal, et le Royaume

Linguiste-orientaliste, spécialiste de Sumer,
Marguerite Kardos a été disciple d'un maître
soufi pendant trente ans.
Elle est thérapeute en énergétique chinoise.

devient sa patrie. Il lui voue toute sa vie. Une responsabilité le talonne : je veux faire savoir que Cela existe. Mais, peut-on semer les graines du Vivant dans une vieille outre ? Non, les graines du Ciel ont besoin d'une nouvelle terre. Ensemble avec Evelyne, quelle bénédiction, Terre du Ciel devient ce lieu d'expérimentation d'un possible autrement, à travers Forums et revues, stages et voyages. Sans repères et sans modèles, il leur fallait tout inventer, malgré vents et marées, indifférence et tiédeur. Remonter inlassablement à contre courant, entre re-souvenance et espérance, à nager comme les saumons vers la Source de Vie. Prodigieuse aventure ! Lorsqu'on a été touché par cet instant hors-temps qui nous a permis de puiser à la source de la connaissance, il y a déclenchement d'actions désintéressées, sans recherche de profits. En semant inlassablement, en faisant germer toutes graines vivantes, les incitant à bourgeonner, à fleurir, à donner fruits et graines à distribuer.

Ce livre n'est pas une bouteille jetée à la mer. Une œuvre exemplaire, un acte pionnier en est le gage. Terre du Ciel et Infinitude, Sources et Alliance, stages et Forums, des milliers de participants au visage rayonnant, le cœur serein, l'acte posé. La beauté et la grandeur de l'œuvre se dévoilent et se structurent à travers les vingt-deux chapitres de ce livre, qui égrènent les modalités possibles d'accès au Nouveau qui nous appelle. Pour donner par notre vie un surplus de vie à la vie.

Disciple de Gandhi depuis mon adolescence, quel honneur et bonheur pour moi, quelle grâce d'avoir rencontré Terre du Ciel il y a une vingtaine d'année. A partager du miel et du nectar. A Pierre Chatel et à Chardenoux, à Lyon et à Aix les Bains, en Inde et en Egypte, dans la fraternité, le respect et la solidarité. Beauté des cœurs, beauté des lieux et des gestes, avec tendre délicatesse et attention. Tant de cadeaux inespérés j'y ai reçus, tant de lumineuses rencontres et de forces renouvelantes, d'inspirations fulgurantes et de découvertes ! Immense gratitude qui me dilate le cœur.

Quand pour la première fois Alain est venu me voir pour m'inviter à un Forum, j'ai voulu m'esquiver : « Je n'écris pas mes conférences,

j'improvise. » Mais il m'a répondu : « C'est justement ce que nous aimons, une parole vivante, spontanée, qui vienne du cœur. Vous êtes totalement libre. » Depuis, un feu bondit dans ma poitrine à l'approche de chaque Forum. Impossible d'en manquer un. Sa qualité de reliance m'appelle, sa verticalité m'aimante. La mise en résonance avec l'insaisissable Présence.

Oserais-je confesser mon amour pour Evelyne et Alain ? Ces « oiseaux du ciel » des Évangiles se moquent de l'honneur et de la richesse, ils sont libres car leur vie ne leur appartient plus. Ils l'ont offerte depuis longtemps. Ils peuvent alors être légers et joyeux. Partir en vacances ? Pour quoi faire ? Un peu plus que nécessaire ? Pour quel besoin ? Evelyne est aussi effacée que la racine d'un séquoia. Alain, avec la vigilance d'un gardien de temple et la fermeté d'un capitaine, s'investit pour stabiliser et conduire le navire. Sans pathos. Parfois la tension monte et déborde. Il continue avec une intuition aiguisée, audace et confiance.

Le chemin spirituel est un chemin de guérison et d'intégration qui ne nous demande pas la perfection, il nous demande la sincérité et l'engagement.

En Iraq actuel, mais au temps jadis, il y a plus de six mille ans Gudéa s'écriait dans la ville de Lagash : « Où sont donc les Sept Sages, doués de vision juste et d'actes cohérents ? »

L'aventure de Terre du Ciel ne lui répond-t-elle pas en écho ?

Terre du Ciel n'est pas une fleur à classer dans le grand livre de la botanique. Terre du Ciel est le printemps qui inaugure une saison d'éveil du Vivant en plein hiver.

Généreusement, Terre du Ciel propose l'Eau Vive du grand Puits dans lequel toutes les traditions puisent pour arroser nos graines semées. Par effacement, Terre du Ciel se déguise en corde et en seau, pour faire remonter du Puits cette Eau qui est pur Feu, car torrent d'Amour, se déversant à travers rencontres, témoignages et partages.

Que notre soif chante Sa gloire et Son épanouissement !



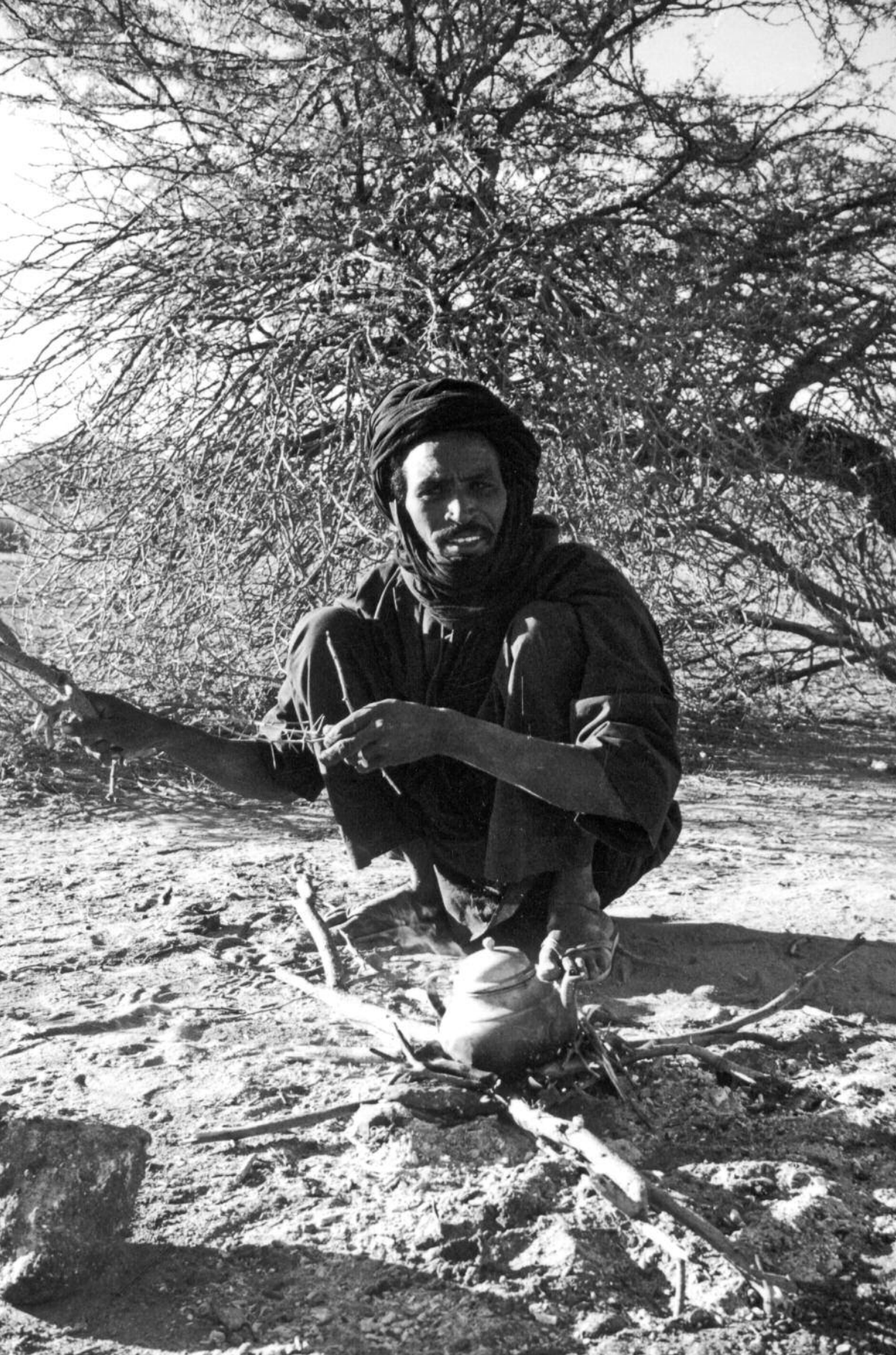
1971 - Alain en Afghanistan.

ERRANCE

A l'âge de trente-cinq ans, je dus, un jour, aller voir un astrologue indien. Je me souviendrai toujours de la première phrase qu'il prononça : « Jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, votre vie a été un zéro ». Puis il eut un grand éclat de rire. J'étais stupéfait : j'avais fait plein de choses quand j'étais jeune ! Mais je fis un rapide calcul mental : vingt-neuf ans, cela me ramenait en 1973. « Oui, bien sûr ». Je ne l'écoutais plus. Je revoyais ma vie, celle d'avant, celle d'après, et il était clair que ma vie n'avait vraiment commencé qu'en 1973.

Avant ? Une succession d'actions qui avaient toutes échouées, même si elles avaient parfois eu du panache, une insatisfaction profonde, le sentiment de me débattre pour trouver une issue. J'ai vécu toute mon enfance, mon adolescence et au-delà, dans le refus, le rejet. Ce fut le refus de l'école et une fuite du lycée l'année du bac, le rejet du travail ensuite, remplacé par de longs voyages sur d'autres continents. Une errance à la recherche d'autre chose. Un appel vers une terre inconnue. Je ne voulais pas de ce monde, de ce que je voyais autour de moi. Une ivresse m'appelait, mais laquelle, mais où ?

Avec le recul, je vois bien aujourd'hui que c'est la vie elle-même que j'ai toujours cherchée, la vraie vie. Elle n'était pas à l'école. Etudiant un poème, on en comptait le nombre de pieds, regardions si les rimes étaient riches ou pauvres, étudions l'enfance de l'auteur... On faisait tout, sauf laisser résonner en soi la beauté du poème. Et c'était cela la seule chose qui me paraissait digne d'intérêt, capter la beauté, s'enivrer de la beauté. C'est là qu'était la vie. Qui enseignait cela ?



Le jour où il fallut, avec un sécateur tenu dans la main droite, couper la tête d'un rat blanc tenu dans la main gauche pour en déverser le sang dans une éprouvette, je quittai la salle de classe pour n'y jamais revenir.

La vie, telle que je la désirais, n'était pas présente dans la société autour de moi. Je voyais trop de compromis, trop d'égoïsme, trop de mensonges, trop d'esclavage. C'était tout trop faux.

Deux bourses Zellidja, parrainées par l'Education nationale et l'Académie française, m'ont conduit à dix-sept et dix-neuf ans dans les montagnes de la Sierra Nevada en Espagne, puis au mont Parnasse en Grèce. J'y allais pour étudier les oiseaux, mais ce qui me frappa fut la vie des villageois que je trouvai plus « juste » que chez nous. Elle avait une autre saveur. Elle était sans doute plus près de la terre et plus près du ciel, plus reliée, plus harmonieuse. J'eus conscience de mettre, là, le pied sur une bonne piste.

J'ai alors poursuivi cette quête d'un art de vivre juste, dans d'autres cultures, en Afrique Noire. D'abord en Zambie, six mois dans un village de pêcheurs, puis en Côte d'Ivoire, trois mois avec des chasseurs. Je sentais que j'approchais du but. Pourquoi ? Je n'aurais su l'expliquer.

Je ne rationalisais pas. Je vivais, avec toute mon intuition en éveil, ne cherchant pas à comprendre intellectuellement mais à ressentir intérieurement. Je n'étais, surtout pas, ni ethnologue, ni anthropologue, ni sociologue, ni psychologue. Je n'avais pas la démarche d'un scientifique qui étudie les phénomènes de la vie, j'étais un amoureux de la vie qui voulait la sentir vibrer dans chacune de ses cellules. Bien sûr, devant le décalage entre mon aspiration et mon vécu, mon esprit était pleinement éveillé, et « cherchait ». Mais aujourd'hui, avec ce que j'ai appris depuis, je dirais que je cherchais à contacter, à éveiller, à stimuler une partie de mon esprit qui est au-delà du mental et de la raison, et qui éclaire la raison, mais que la raison ne peut connaître. C'est pour cela que j'avais refusé l'école, toute entière fondée sur l'exercice de la raison, et qui ignore la dimension supérieure de l'esprit, celle qui illumine et fonde la raison.

A cette époque, je refusais, bien sûr, le travail. Pourquoi travailler ? A mon père qui désespérait de moi, je disais : « Donne moi une seule bonne raison de travailler ? »

- Il faut que tu gagnes ta vie.

- Pour cela, il n'y a pas besoin de travailler beaucoup. Un petit boulot pendant un mois, et tu as vu que je peux vivre six mois. Je refuse votre mode de vie fondé sur la consommation. Toujours travailler plus pour consommer plus est stupide. Ce n'est pas ça la vie.

- Il faut que tu serves la société.

Alors là, j'éclatai de rire.

- Tu crois que les gens qui travaillent le font avec le sentiment de servir ? Regarde, tout le monde ne pense qu'à lui, qu'à son intérêt personnel, que ce soit pour sa survie, son enrichissement, son plaisir, ou son pouvoir. « Moi, Moi, Moi », est le bruit de fond de toute la société. L'égoïsme et l'avidité mènent la société. Servir cette société, cela n'a pas de sens.

Je sentais une énergie immense en moi, mais je ne voulais pas l'utiliser à pérenniser cette société. J'aspirais à autre chose. Mais à quoi, mais où ?

A l'époque, je montais à cheval, et j'avais été enthousiasmé à la lecture des *Cavaliers* de Joseph Kessel, et encore plus en voyant le film qu'on en avait tiré. Alors, mon voyage suivant fut en Afghanistan. C'était avant le coup d'État, en 1971 je crois.

Je partis trois mois, avec le projet d'y acheter un cheval et de traverser le pays hors des routes, pour y rencontrer des habitants aussi vierges que possible de l'influence du monde moderne. Ce fut une merveilleuse aventure sous le signe de l'hospitalité, de la fraternité, de la noblesse, sous le signe d'une culture de la grandeur de l'homme. Une fois de plus, je fus convaincu de la justesse de mon refus de l'art de vivre occidental, trop faux, trop pauvre, trop petit.

J'approchais du but, mais il fallait aller encore plus loin.

Les choses se précisèrent lorsque, quelque temps plus tard, dans une librairie, ma main se posa sur le livre *Ashrams** d'Arnaud Desjardins, où il était question de la vie de quatre sages indiens. Ce

fut une révélation. Tout me parut si juste, si évident, si simple. J'achetai le livre et rentrai vite chez moi pour le lire. Ce fut, alors, une expérience que je n'avais jamais connue. Je lisais quelques lignes, et mes yeux se fermaient, mon esprit s'absorbait en lui-même dans quelque chose qui n'était pas le sommeil. Après quelques instants dans cet état, surpris, je reprenais ma lecture. Mais, à nouveau, après quelques lignes seulement, mon esprit retombait dans cet « état », cette « attitude », ce que je compris plus tard être ce qu'on appelle « la méditation ». Un état de paix et de conscience extraordinaire, quelque chose que je n'aurais jamais imaginé possible et qui me comblait. Je ne pus jamais finir le livre.

J'avais mis, là, le doigt sur quelque chose d'essentiel. Il me semblait que j'étais tout près du but, de ce que j'avais toujours cherché. Le temps de régler quelques problèmes, et, deux mois plus tard, j'étais en Inde.

*Ashram : lieu de vie communautaire autour d'une maître spirituel.



L'INDE

Ma vie a commencé vraiment là : j'ouvre la porte du taxi qui s'est arrêté en face de l'ashram, et mon regard se pose sur la grille d'entrée. A cet instant, un miracle se produit : je sais, de façon certaine, que mon errance est terminée. J'ai trouvé, c'est là. Objectivement, rationnellement, cela n'a pas de sens. On est sur une petite route de l'Inde au goudron crevé de nids de poule, devant une grille en fer forgé qui est jolie mais n'a rien d'extraordinaire, et avec un gardien en uniforme qui me ferait plutôt fuir. Et pourtant, dès le premier regard, c'est la certitude, un apaisement intérieur total et une clarté de vision inouïe. Pour la première fois de ma vie, je découvre ce qu'est la paix de l'esprit et la pure conscience. J'ai le sentiment d'aborder un autre monde et d'être un homme nouveau.

J'allais rester dans cet ashram quatre mois, puis, après un tour de l'Inde, y revenir pendant trois mois avant de rentrer en France. Un séjour, au total, de treize mois en Inde.

Il y aurait beaucoup à raconter sur ce séjour, mais l'essentiel est que je m'y suis donné à fond, avec toute l'ouverture dont j'étais capable. Autant en France, j'étais dans le refus et le rejet de ce qui m'était proposé, autant en Inde j'ai été dans l'accueil de ce que je découvrais. J'ai bu autant que j'ai pu, je me suis empli avec une foi sans faille, une détermination quasi absolue, une avidité jusque là inconnue. Chacune de mes cellules était ouverte et aspirait.

C'est là que j'ai tout appris. En un an, j'ai refait toute mon éducation. C'est une sève indienne qui, depuis, coule dans mes veines.

Pendant cette année en Inde, il y eut, à l'ashram, un événement

majeur qui fut déterminant pour la suite. Depuis trois mois déjà, je suivais la routine de l'ashram. Méditation, chant, *seva** se succédaient tout au long du jour. La paix profonde expérimentée à mon arrivée s'était peu à peu dissipée, et une insatisfaction grandissante infiltrait peu à peu mon esprit. Tous mes camarades rayonnaient, avec des yeux qui étincelaient, et je les enviais. En méditation, ils avaient des expériences de mouvements d'énergie, des visions, des extases. Moi, je n'avais rien. Je répétais mon mantra*, mais la saveur en était fade, et très vite l'ennui me gagnait. Il devenait de plus en plus évident que « les autres » vivaient quelque chose auquel je n'avais pas accès, et cela me fut de plus en plus insupportable.

Un jour, un doute me traversa l'esprit : « Et si, ici, ce n'était pas ma place ? Chacun doit trouver "son" Maître, et ce n'est peut-être pas "lui" le mien ». Rassemblant mon courage, je décidai de m'ouvrir de ce doute terrible au Maître lui-même, lors d'une séance de questions-réponses.

J'attendais une explication apaisante, de la douceur, de l'encouragement. Je reçus un orage : « Quoi, tu n'as pas assez erré, tu veux continuer ? Tu n'as aucune patience, aucune endurance... » Les mots durs d'une personne qu'on aime et qui nous aime ne blessent pas, mais éveillent et stimulent. Je débarrassai mon esprit de l'idée de départ, et me réinsérai dans le déroulement du quotidien. Et, dès le lendemain, au petit matin...

Jour béni entre tous. J'étais dans la salle de méditation et répétais mon mantra comme à l'accoutumé. Mais ce matin-là quelque chose se passa. Je ne sais pas le décrire, mais mon expérience fut que « je » disparus. J'entrai dans une immensité sans limites, dans le Vide – ou dans le Tout. Plus de temps, plus d'espace, mais une immersion dans l'éternité et l'infinitude. Rien que « l'être », que « l'Un ». Constaté plus tard sur ma montre, cela a duré plus d'une heure. Ce dont je me souviens très bien, c'est lorsque, peu à peu, je sortis de cet « absolu », de cet « Un », de cette « plénitude », quand la dualité réapparut et que mon mental se remit à fonctionner. Tout mon être s'est alors

raidi : « Non, Non ». Ce n'était pas possible que tout cela me quitte. J'abandonnais ce monde de l'infinie présence, de la conscience pure, de l'extase, pour revenir au monde phénoménal, duel, relatif, dans lequel j'avais tant souffert. C'était un déchirement. J'ai cherché à retenir cet état, à ralentir le retour, mais inexorablement le monde de l'espace et du temps s'est, peu à peu, réinstallé.

Dans ce moment de transition, encore un peu dans l'Absolu mais déjà un peu dans le relatif, toutes les questions que je m'étais toujours posées sur la vie me sont revenues, l'une après l'autre. Et les réponses ont fusé spontanément et avec la clarté de l'évidence. Et, à mon grand étonnement, ce fut souvent sous la forme de phrases des Évangiles 53 apprises dans mon enfance.

Je venais d'accéder au cœur de la Vie, à la racine, à l'alpha et l'omega, à l'origine en même temps qu'à l'aboutissement ultime. A ce point d'où l'on vient et où l'on cherche à retourner. C'était éblouissant. J'avais le sentiment de tout savoir, de tout comprendre. Le livre était ouvert et je n'avais qu'à lire. Vers la fin de cette inoubliable contemplation m'est venue la question : « Et le monde moderne ? » J'ai le souvenir que l'énergie s'est étouffée en moi, n'arrivant pas à prononcer avec une force suffisante : « Le monde moderne ? Quelle prétention ! Quelle prétention ! Quelle prétention ! ». C'était évident après tout ce qui avait précédé, après ce que je venais de vivre. C'était une condamnation sans appel.

Ce jour-là, mon regard s'était pleinement ouvert à une autre Réalité, celle dont on dit qu'elle est au delà des apparences. « De l'irréel conduis-moi au Réel », implore le disciple à son Maître. Ce jour-là, j'avais pleinement connu le Réel. Et comme on le dit souvent : « Une fois qu'on a vu, on ne peut plus vivre comme si l'on n'avait pas vu. »

C'est peu après cette expérience fondatrice que, pendant six mois, j'ai fait le tour de l'Inde, allant d'ashram en ashram, de Maître en Maître. Non plus en recherche, car j'avais trouvé. Mais, sans doute pour installer une cohérence, pour une harmonisation, une intégration. Tout cela avait été si rapide, en même temps que si radical. Il fallait le digérer, l'assimiler.

Puis je suis revenu passer trois mois à l'ashram, y reprenant ma

* *Seva* : service, travail bénévole.

* *Mantra* : courte phrase sanskrite, initiatique, support de méditation.



routine des pratiques quotidiennes, avec une discipline exemplaire.

Après treize mois de séjour, avec plusieurs renouvellements de visa miraculeux, il fallut me résoudre à rentrer en France. Qu'allais-je faire désormais ? A cette question qui s'intensifiait au fur et à mesure que la date fatidique approchait, une réponse émergea un jour avec force : « Je veux faire savoir que Cela* existe ». Cette phrase se répéta alors comme un mantra en moi, avec une puissance et une conviction qui embrasaient tout mon être.

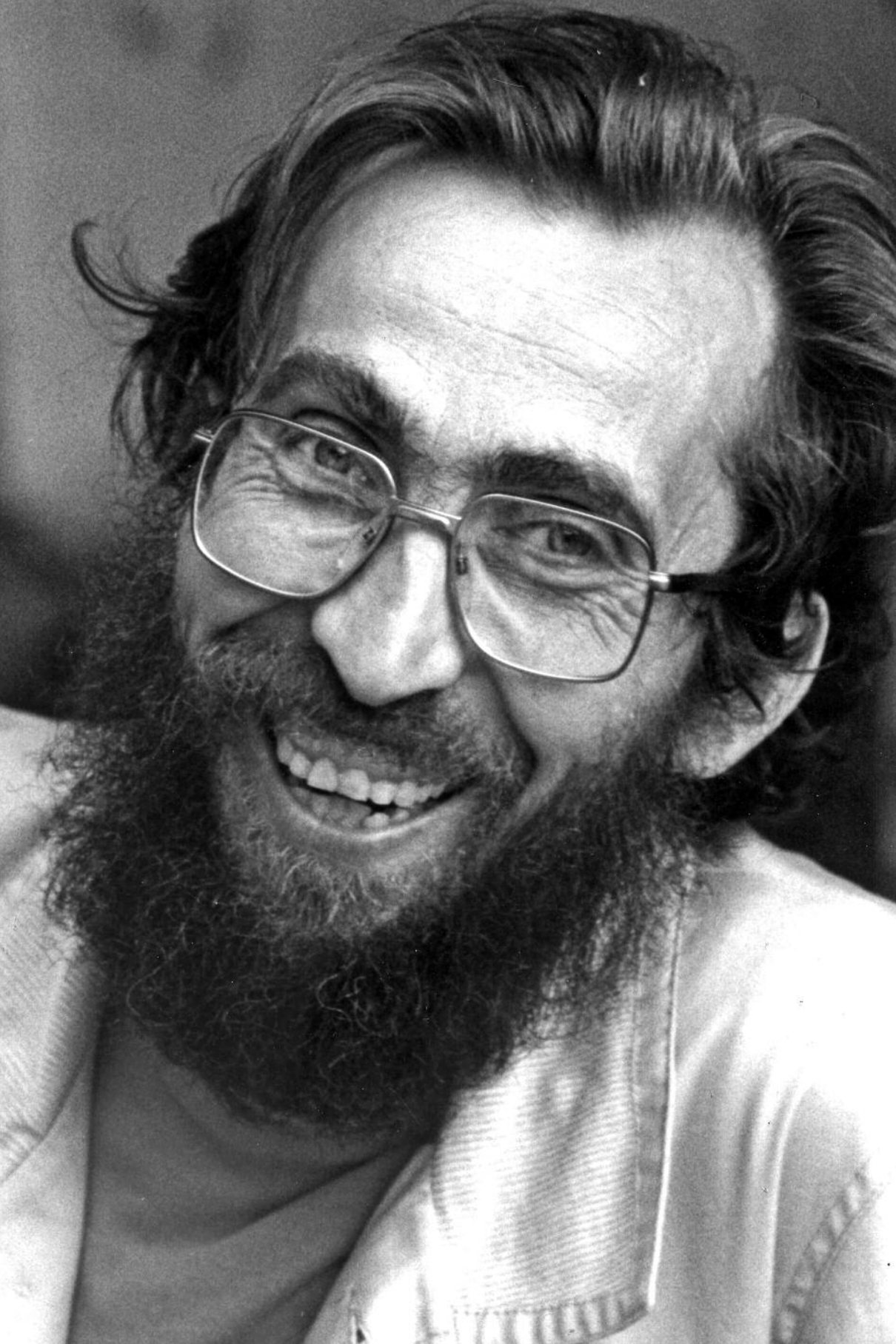
J'allais retourner vivre dans ce monde sans être de ce monde. Je ne lui appartenais plus, j'avais trouvé mon Royaume. J'étais libre. J'appartenais à cette plénitude-infinitude-éternité, au-delà de tout, hors de toute atteinte. Mais je pouvais m'investir dans ce monde et jouer mon rôle.

Tous les désirs qui me restaient se sont cristallisés en ce désir unique : rendre hommage, remercier, en faisant savoir que Cela existe, que Cela est le sel de la terre. En disant haut et fort que Cela est le fondement véritable de toute vie personnelle ainsi que de toute structure sociétale. Car à la racine de tout, il y a cette Vérité unique : « Je suis Cela ».

Ma vie était tracée, mon destin était scellé.

(Voir un témoignage sur les « Noces intérieures » en annexe 1, page 235.)

* Cela : terme neutre par lequel on désigne souvent l'Absolu, Dieu, le Soi.



ÉBAUCHE

1974. Une voix m'aborde :

- Vous n'étiez pas au CORA* il y a quelques années ?

Je me retourne : c'est une jeune femme, toute souriante, d'une vingtaine d'années.

- Vous y étiez aussi ?

- Oui, mais vous ne m'avez pas vue, car j'étais nouvelle et je suis restée au fond de la salle.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'Evelyne, au sein d'une association culturelle lyonnaise où elle était venue étudier l'Égypte pharaonique et moi l'Inde védique.

Nous avons sympathisé, puis beaucoup collaboré : à la revue de l'association, dans le montage de la bibliothèque, dans les collages d'affiches nocturnes. Et j'ai très rapidement eu le sentiment fort qu'Evelyne était le cadeau que mon Maître avait mis sur ma route pour qu'elle devienne une vraie compagne de vie et d'œuvre.

Très vite, nous avons décidé d'unir nos destinées et de créer notre propre structure culturelle. Elle allait s'appeler Horus, nom d'un dieu égyptien qu'affectionnait Evelyne.

Nous nous sommes engagés dans cette aventure dans la plus totale ignorance du fonctionnement d'une entreprise, mais avec la plus folle énergie. Tout à coup, toute l'énergie retenue et accumulée pendant tant d'années trouvait son utilisation, et elle allait se déverser comme un torrent. Cela a duré sept ans, et tout s'est bien terminé.

Jusque-là, j'étais considéré par ma famille comme un paresseux, un bon à rien, et l'on m'avait prédit que je finirais sous un pont. Et je

* CORA : Centre ornithologique Rhône-Alpes.

ne peux pas le leur reprocher car mon comportement visible correspondait bien à cela. Mais quand une énergie a trouvé son point d'application, et quand un barrage de retenue saute, alors tout change. Et maintenant, je savais ce que je voulais. « Faire savoir que Cela existe » était inscrit dans mes cellules. Mais comment le faire ? Nous allions le découvrir peu à peu.

Sitôt nos bureaux loués, nous avons apporté un matelas, fait installer une douche, et le bureau-trois-pièces allait devenir notre lieu de vie pendant plusieurs années. Nous n'avions pas de cuisine, et pas le temps de cuisiner. A midi, c'était la salade ou l'omelette-frites à la brasserie voisine, le soir la pizza ou les spaghettis – et le quart de rosé ! –, dans une belle petite pizzeria. Ces restaurants avaient été choisis pour leur cadre mais aussi pour leurs papiers blancs sous les assiettes, car nous travaillions en mangeant : maquettes, idées, budgets...

Le soir, je m'endormais en pensant au travail, et le matin je me réveillais en pensant au travail. Rien d'autre n'entraît dans ma vie, dans notre vie. Ce fut une époque merveilleuse. Nous n'avons jamais pris de congés, mais nous n'avons jamais eu le sentiment que le travail était souffrance. Il était intensité, mais cette intensité était amour. Combien j'ai aimé cette phrase de Khalil Gibran la première fois que je l'ai lue : « Le travail est l'amour rendu visible » !

Le mot travail, dont l'étymologie remonte à *tripalium*, un instrument de contention des chevaux, ne convient pas pour ce que nous avons vécu. Hannah Arendt a développé quelque part l'opposition entre le travail et l'œuvre. Oui, notre vie c'était notre œuvre, et c'était notre offrande d'amour au monde. La joie était toujours présente.

J'ai lu plus tard un texte qui illustre bien ce que nous vivions. « Il ne faut pas craindre l'intensité de l'action. La pression des événements est l'alliée de l'amoureux de la voie spirituelle. S'il l'accepte, il se haussera à un niveau supérieur de vigilance et de cohérence, concentrera ses énergies et plongera plus profondément en lui à la recherche de ressources nouvelles. Il sera ainsi conduit vers l'excellence à l'extérieur, et vers l'unité à l'intérieur. C'est ainsi que l'engagement dans l'action est aussi un chemin de perfection. »

Pendant sept ans, nous avons écrit des guides, publié quelques livres, édité une petite revue. Nous avons surtout organisé beaucoup

de conférences et de stages. Et nous avons monté une Université d'été de développement personnel et de spiritualité.

Ce fut d'abord dans un vieux château délabré de la Drôme. Quelle aventure ! Pendant un mois, avant l'ouverture, nous avons pratiquement tout repeint l'intérieur de cette énorme bâtisse. Le ciel nous avait béni en mettant sur notre route un couple merveilleux : elle, allait faire la cuisine, lui, ferait les approvisionnements et plein d'autres choses. Evelyne était au bureau, et moi j'allais animer chaque semaine un stage baptisé « Ressourcement », un mot qui n'existait pas à l'époque, mais que nous avons forgé pour ce stage.

Le jour « J », tout était prêt. Les stagiaires furent nombreux, beaucoup d'intervenants furent remarquables. Ce fut un été inoubliable, le château fut pendant deux mois un haut lieu culturel et spirituel.

Après quelques années, nous avons pris de nouveaux locaux beaucoup plus grands, avec des salles de réunion et un pas-de-porte dont nous avons fait une librairie. Tout fut refait à neuf. C'est une de nos caractéristiques constantes : nous aimons notre travail et lui donnons tout. Nous aimons travailler dans de bonnes conditions, donc dans de bons locaux et avec de bons outils. Paradoxalement, cela nous fait souvent passer pour riches, car la plupart des gens font l'inverse, alors que nous-mêmes n'avons jamais rien eu ni même jamais rien désiré.

Les finances n'étaient pas florissantes, car la gestion n'était pas notre point fort ni à l'un ni à l'autre, et nous apprenions nos métiers. Il fallait régulièrement plaider à la banque, repousser les échéances. Les familles, aussi, ont été là, et ont sauvé plusieurs fois la situation.

Un jour, j'ai surpris les huissiers en train de poser les scellés sur notre premier local que nous utilisions toujours. Ils avaient déjà bloqué le compte en banque. J'étais effondré. Un stagiaire que je connaissais un peu, avait saisi des bribes de conversation, et s'approcha de moi.

- Vous avez un problème financier ?
- Oui, c'est sérieux.
- Combien vous faut-il pour débloquer la situation ?

Je lui dis un chiffre qui me parut énorme.

- Je vous apporte l'argent après le repas.

Il habitait dans le quartier et revint après le repas. Je n'oublierai

jamais la scène : il descendit la fermeture éclair de son blouson, et des liasses de billets en sortirent. Nous étions sauvés.

En 1980, un *swami** de notre ashram, de passage à Lyon, évoqua la possibilité d'utiliser nos locaux pour en faire un ashram. Une fois dépassé le sentiment de notre indignité et de notre manque de compétence, avec enthousiasme nous avons dit oui. Le lendemain, nous annulions tous nos programmes de stages, et très vite des lits et des sanitaires supplémentaires furent installés. C'était une nouvelle aventure qui commençait.

Celle-ci fut pour moi très difficile. Je n'ai pas un relationnel facile, et là, entre quatre murs et sur une petite surface, il n'y avait que ça, des frictions d'egos au quotidien. Pendant ces deux années, je me suis effondré sur mon lit en pleurant plusieurs fois. Mais j'ai fait mon travail aussi bien que j'ai pu. C'est ma culture, et c'est en vérité la culture apprise à l'ashram : on fait ce qui nous échoit, qu'on l'aime ou pas, qu'on le veuille ou non. On ne choisit pas, c'est la main divine qui guide les processus, et il faut bien qu'elle nous emmène là où l'on ne veut pas aller si on veut une opportunité de se transformer. C'est ce cheminement conscient, guidé par le destin au milieu de nos obstacles, et dans une acceptation fondée sur la confiance et l'amour du Maître, qu'on appelle une *sadhana*. Souvent, ce n'est pas facile, mais c'est transformateur, libérateur, et donc dégage, l'épreuve passée, une grande joie.

Alors que je n'ai aucun sens de l'argent, mon Maître a d'abord voulu que je sois trésorier. Puis, ayant les pires difficultés avec « la paperasse », il m'a fait chef d'entreprise. N'aimant pas le travail manuel, j'ai été pendant des années conducteur offset. J'ai passé des nuits à faire et refaire des tirages, mais au petit matin, j'étais toujours fier du résultat. J'avais dépassé mon rejet naturel, et la joie était là.

Pendant ce cycle de sept années, les difficultés ont été permanentes, et les miracles aussi. Un jour, nous étions abattus car le lieu que nous avions loué pour l'Université d'été ne pouvait pas être prêt à temps comme promis. Un homme qui circulait dans la librairie avait capté que nous étions en difficulté. Il s'approcha et dit qu'il pourrait peut-être nous aider. On lui expliqua la situation, et il acquiesça :

* *Swami* : titre donné à un moine dans la tradition de l'Inde.

- Oui, je peux venir avec six ou huit personnes pendant un mois pour vous aider à préparer le lieu.

J'objectai immédiatement :

- Mais on n'a pas d'argent, on ne pourra pas vous payer.

- Nous ne demandons rien. Seulement un bout de terrain pour planter nos tentes, et être nourris.

Il en fut réellement ainsi, et au delà. Comme il nous manquait une personne pour s'occuper des enfants, deux femmes du groupe acceptèrent de se relayer. Chacune resta quatre semaines pour cela. Toujours sans rémunération.

Je compris que « le chef » enseignait le yoga de l'action désintéressée à ses élèves, et que, pour cela, il les emmenait, ici ou là, servir, donner, sans jamais accepter de recevoir quoi que ce soit en contrepartie. Une école de vie. Une vie d'ashram au cœur de la société. Apprendre à faire Sa volonté au lieu de satisfaire nos désirs, apprendre à se mettre « au service » dans les situations que la vie met sur notre route, avec le sentiment de Le servir.

Tous les mois, je faisais mon rapport à mon Maître sur la vie de l'ashram, et à chaque fois je recevais une lettre en réponse. Un jour, celle-ci fut particulière. Elle était signée de son secrétaire qui disait : « Baba (mon Maître) a lu ton rapport et a dit : Tout cela est bien, mais quand viennent-ils à l'ashram ? » Même relu quatre fois, le message était clair : il nous appelait auprès de lui. La décision fut prise immédiatement : on déménage l'ashram, on nomme un nouveau responsable, et on liquide tout ce que l'on a pour partir en Inde. Ce fut une explosion de joie.

Tout se passa alors très vite. L'ashram fut déménagé, tous nos biens furent vendus, donnés ou brûlés à la décharge. Notre beau local fut cédé à une banque mitoyenne qui voulait s'agrandir. Ce qui paya toutes nos dettes, permit de rembourser notre bienfaiteur, et nous laissa un reliquat pour partir en Inde.

Nous avons passé notre dernière nuit en France à balayer, avec quelques amis, notre local, éclairés à la lampe tempête (l'électricité avait été coupée), pour le rendre propre à son nouveau locataire. À sept heures du matin, nous prenions l'avion à Lyon-Satolas. Qu'allait-il se passer en Inde ? Nous étions disponibles.



TRANSITION

C'était en mai 1982. Nous sommes arrivés alors que commençait de grandes cérémonies. M., la jeune disciple et traductrice de mon Maître, allait être ordonnée swami, puis nommée son successeur. Ce furent plusieurs jours de fêtes, de rituels, marqués au beau milieu par un splendide orage, totalement imprévisible à cette époque. La pluie étant un signe auspiceux, beaucoup sortirent sous l'ondée, exaltés, remerciant Dieu pour l'octroi de cette Grâce.

Puis nous nous sommes fondus dans la routine de la vie d'ashram.

2 octobre 1982 – Au milieu de la nuit, les cloches de l'ashram sonnent à toute volée : mon Maître vient de quitter son corps.

Moment dramatique. Nous avons tous chanté si souvent ce texte des Écritures : « Tu es mon père, Tu es ma mère, Tu es mon frère et Tu es mon ami, Tu es la connaissance et la seule richesse, Tu es tout pour moi, Ô Dieu de tous les Dieux », que nous sommes effondrés. En vérité, c'est plus complexe. Quand nous pensons à l'être humain que nous avons suivi, avec qui nous avons parlé, qui nous a enseignés, nous sommes anéantis. Mais le Maître, ce n'est pas que cela. C'est une présence intérieure, une force vivante à l'intérieur, et quand c'est à elle que nous nous relions, la joie est là. Pendant les semaines qui suivirent, je pus bien observer cette alternance sur les visages, de la tristesse et de la joie – selon que la personne était reliée au Maître extérieur ou intérieur.

Un chant de mantra commença dans le grand hall, entonnée par des centaines de personnes, et se poursuivit sans interruption pendant un mois. Lent et triste au début, soudain il devint rapide et enjoué. L'ashram nous invitait à tourner la page. « Le Maître est mort, vive le Maître. »

Les années qui suivirent furent faites d'une alternance de séjours en Inde et de travail en France, au gré des visas et des circonstances.

Nous avons créé une nouvelle structure : « Corps et énergie », dotée de grands locaux que nous avons refaits à neuf pour accueillir stages et conférences.

Nous avons aussi lancé la revue *Sources*, un beau défi. En effet, nous n'avions aucun argent, mais un ami nous prêta un gros et beau fichier. Nous avons fait le pari que le résultat du mailing de lancement permettrait de payer l'impression de deux numéros et les frais du mailing. C'était risqué, mais cela a marché.

Le premier numéro avait été composé avec une machine à écrire, et les textes grossis ou diminués ensuite à la photocopieuse, selon les besoins de la maquette. Chaque page était ainsi un patchwork de petits papiers collés. C'était totalement artisanal ! La revue se développa assez vite. Il faut dire que c'était la première du genre en France. Après *Co-évolution*, mais qui avait cessé de paraître et dont nous ignorions, alors, l'existence.

Nous avons trouvé de nouveaux sites pour nos stages d'été : Chaumont et Pierre Chatel, que nous allions garder jusqu'à aujourd'hui.

Chaumont est une petite MFR d'enseignement agricole qui n'avait, à l'époque, qu'un seul bâtiment. Nous verrons apparaître, au fil des ans, les quatre autres bâtiments, et grandir les arbres qui allaient former un beau parc.

L'histoire de notre relation à Pierre Chatel mérite d'être contée. Un jour, une dame se présente pour nous proposer d'utiliser gratuitement un vaste lieu qu'un groupe de « Tibétains » vient de quitter après l'avoir habité pendant un an. Rendez-vous fut pris pour la visite.

En fait, Madame Zappa nous proposait d'utiliser Fort-les-Bancs, un fort militaire enterré au sommet d'une colline qui domine la Vallée du Rhône, près de Belley. Il fut vite clair que, si le site pouvait peut-être convenir à des moines tibétains que la tradition fait souvent vivre dans des grottes, cela ne pouvait pas convenir à notre public.

Après la visite, Madame Zappa nous invita à boire le thé chez elle, dans la chartreuse de Pierre Chatel, toute proche. Puis la question fut posée :

- Alors, qu'en pensez-vous ?
- Pour notre public, le Fort ne convient pas. Mais pouvoir faire

nos stages à la chartreuse serait génial.

La réponse fut nette :

- Il n'en est pas question !

Mais quelques mois plus tard, Madame Zappa nous appelait :

- J'ai fait aménager la salle, et installer un chauffage, vous y serez bien. J'ai aussi fait préparer quelques chambres de plus.

C'est ainsi qu'a démarré notre relation avec l'ancienne chartreuse de Pierre Chatel, qui n'a fait que s'approfondir jusqu'à nos jours.

Après trois ans d'activités intenses en France, nous avions la nostalgie de l'Inde, et avons fini par décider de tout arrêter, et d'y repartir, pour toujours. Il fut décidé que j'irais en parler à notre Maître en juillet, et qu'Evelyne irait en août. Je ne devais rester en Inde que trois semaines, rentrer animer un stage, puis tout liquider en France avant d'y revenir.

Une fois sur place, je n'eus plus envie de repartir. Un jour, je m'en ouvre à mon Maître :

- Je n'ai pas envie de rentrer en France. J'aimerais rester ici.
- Combien de personnes sont inscrites à ton stage ?
- Dix-sept.

Elle relève légèrement la tête, portant le regard loin à l'horizon. Puis, revenant vers moi :

- Il faut assumer ce que l'on a engagé. Tu reviendras après.

Alors, une phrase a jailli de ma bouche que jamais je n'aurais osé imaginer :

- Puis-je donner le mantra ?

Ce qui voulait dire : « Puis-je donner l'initiation ? », chose *a priori* impensable. Mais la tête de mon Maître oscilla de haut en bas, avec un léger sourire. C'était inouï ! Chargé de cette nouvelle mission si chère à mon cœur, je pouvais rentrer en France le cœur léger.

Le stage eut lieu, avec des initiations pour certaines personnes. Puis tout alla très vite.

Dès les derniers stages de l'été, nos locaux furent cédés, la revue avait trouvé son repeneur et l'Université d'été était donnée à un collaborateur. A nouveau, nous étions libres. Tout ce que nous possédions encore tenait dans une petite valise. Le cœur en fête, nous partions vivre en Inde, pour toujours.



Evelyne à son bureau
dans l'ashram.

FORMATION

Nous quittons la France dans la légèreté et l'euphorie d'une liberté, extérieure et intérieure, que nous n'avons jamais connue. Sans attaches, sans besoins, sans désir autre que celui, brûlant, de nous plonger dans la vie d'ashram.

Toutes les années précédentes, nous avons un peu culpabilisé de ne pas avoir le temps de faire nos pratiques spirituelles, principalement méditation et chants. Nous allons enfin, dans le cadre ultra discipliné d'une vie d'ashram, pouvoir nous immerger dans la contemplation sous toutes ses formes.

Il en fut ainsi pendant deux ou trois semaines : sevas légers de vendeur à la librairie pour moi, d'accueil pour Evelyne, qui nous ont laissé tout le temps nécessaire pour chants, méditations, *darshans*.

C'est le darshan que j'ai le plus aimé, et qui m'a le plus porté, ce moment où l'on vient s'asseoir dans la proximité du Maître, et où l'on reste ainsi, immobile et en silence, dans sa présence, dans la Présence. Moment très fort de connexion avec ce qu'il y a de plus essentiel en soi, à travers le miroir du Maître. Moment où l'on fait, un peu, l'expérience de l'état dans lequel elle est « elle-même » installée en plénitude.

Puis un jour, le Maître nous fait savoir que l'ashram a le projet de publier une revue – qui va, d'ailleurs, s'appeler *Darshan* – et elle nous demande de la prendre en main. Nous ne nous doutons pas que nous allons rentrer dans un processus de « formation globale », intérieure et extérieure, spirituelle et professionnelle, d'une intensité et d'une rigueur que l'on ne peut imaginer.

Il faut savoir qu'en début de sadhana il n'est presque jamais donné un seva correspondant au métier ou au talent d'une personne. L'ashram n'est pas une entreprise qui cherche à utiliser au mieux les capacités d'une personne, mais c'est un lieu de formation de la personne. Et pour la plupart d'entre nous, la première étape de la formation consiste, justement, à se désidentifier de son métier, de ses talents et savoir-faire. Et c'est pourquoi on se voit généralement attribuer une tâche peu attirante, qui ne nous correspond pas, à laquelle on ne va donc pas s'identifier, et par l'engagement dans laquelle on va perdre peu à peu ses autres identifications.

Quand je suis arrivé, j'ai travaillé au jardin à faire des murs de pierres, puis j'ai balayé les allées des feuilles mortes qui tombaient en permanence. Pendant six mois, j'ai fait la vaisselle, puis nettoyé les sanitaires, puis préparé le lait et les jus de fruits frais pour le petit déjeuner. Toutes choses que je n'avais jamais faites dans ma vie, qui m'étaient totalement inconnues, et pourtant auxquelles je devais me donner sans réserve malgré une absence d'intérêt personnel. Quelle école ! On accepte cela uniquement par amour pour le Maître, par amour pour l'ashram. On découvre peu à peu le sens du mot « service » qui est pur don de soi, pur sacrifice. On ne le fait pas par « plaisir », mais on découvre que d'accepter de le faire nous pénètre de joie : c'est le mystère du yoga, c'est l'enseignement du yoga. Petite précision qui n'est pas anodine, chacun paie à l'ashram sa pension, et le seva est réellement un don, et pas un troc travail contre nourriture. On est au-delà de l'échange, dans l'apprentissage de la gratitude et du don.

Un jour, le Maître se promène dans les jardins de l'ashram et arrive devant l'espace du compost qu'un homme en bottes et torse nu est en train de retourner avec une pelle. Le Maître l'apostrophe :

- Tu vas bien ? Ton seva se passe bien ?
- Oh oui, dit-il avec un grand sourire. Cela fait du bien de travailler dehors.
- Tu n'es plus médecin ?
- C'est de l'histoire ancienne.
- Alors, il est temps que tu quittes le compost et viennes diriger la clinique.

L'attachement n'étant plus là, la personne est mûre pour retrouver

et épouser sa véritable destinée. Car nous avons tous une tâche qui nous attend. Certains la trouvent tôt, d'autres plus tard, et d'autres, hélas, jamais. L'ashram nous y conduit inmanquablement, avec son long et profond travail de purification de l'esprit. Car nous devons vivre notre destinée dans le don, en total détachement, en totale désidentification. Libres, et sans demandes. En offrande.

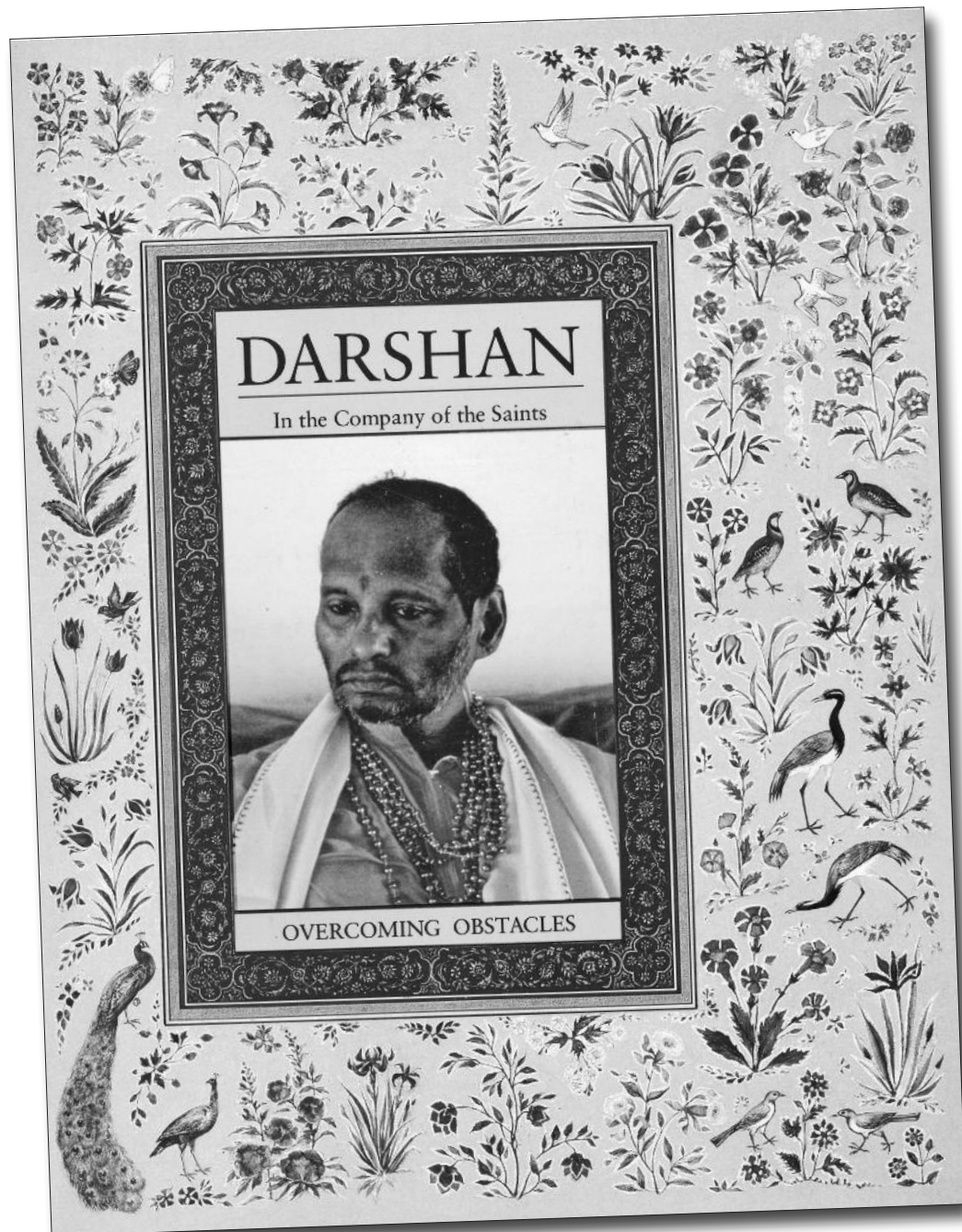
Après des années de seva en tous genres où nous avons été entraînés à l'adaptabilité et à « l'engagement avec détachement », nous voilà, semble-t-il, installés sur les rails de notre destinée : faire la revue de l'ashram.

Nous ne parlons pas l'anglais assez couramment pour gérer le contenu rédactionnel qui est confié à un swami américain. Nous ne connaissons pas suffisamment les us et coutumes des coulisses de l'ashram, et l'on nous donne un « mentor » pour le relationnel. Quand à notre superviseur, le chef de projet, c'est le bras droit de notre Maître. Un homme très intelligent, bourré de talents, plein de dévotion, mais très exigeant. Il sera sans pitié avec moi.

De façon inhabituelle dans l'ashram, Evelyne et moi allons, à la fois, travailler et vivre ensemble. Nous partageons une chambre dont la salle de bains est commune avec deux autres chambres, et nous allons faire équipe pour la revue. Comment ? C'est à nous de le gérer.

Pendant trois ans, nous allons être engagés totalement dans la réalisation de cette revue.

Quelle pagination et quelle fréquence aura-t-elle ? Nous proposons 80 pages tous les deux mois. Mais pleine de compassion pour ses disciples, le Maître pense qu'ils apprécieront cent trente six pages tous les mois. La pression monte. Nous découvrirons vite que c'est une méthode pédagogique très utilisée. Sous la pression, les résistances tombent et on dépasse les limites que l'on croyait avoir, qu'en vérité l'on s'était inconsciemment créées. On se découvre des capacités et des modes de fonctionnement qu'on n'imaginait pas auparavant. Mais il faut « accepter » et ne pas craquer ! Et le ciment, c'est l'amour. Par amour on peut tout faire. L'amour permet de soulever les montagnes, et c'est ce qui est attendu de nous.



La revue *Darshan*.

Nous travaillerons dix, quinze heures par jour. Plusieurs fois, j'ai fait la boucle des vingt-quatre heures. On m'apportait mon plateau-repas sur mon bureau, et j'avais d'une main la fourchette, de l'autre le stylo. Il y avait des délais impératifs à tenir. Chaque maquette, avant finalisation, était montrée au « chef ». Sans prononcer un mot, il prenait le document, feuilletait, et dans un silence de plomb, tombait le verdict. Parfois, c'était « OK » et il me rendait les papiers avec un léger sourire. Parfois son visage exprimait : « C'est mauvais », et il me rendait la maquette avec le même léger sourire. Nous n'avions plus qu'à tout refaire, même si ce devait être de nuit.

Pour notre premier numéro, il nous démolit l'une après l'autre chaque page et chaque photo. A chaque fois, on pouvait comprendre son explication, mais la plupart du temps, cela concernait des choses que nous ne savions pas, et nous n'avions aucun matériel pour faire mieux : pas de livres, pas d'appareil photo macro, pas de banc de reproduction, pas d'argent pour acheter des photos. A la fin de la réunion, j'étais sonné. Je m'étais démené, et c'était l'échec. C'était trop injuste. Le soir, Evelyne et moi, nous sommes allés marcher, titubant de désespoir, puis, désœuvrés, sommes allés écouter le discours du Maître qui avait déjà commencé. Je n'écoutais pas. Ses paroles étaient comme un bruit de fond. J'étais plombé. Puis d'un coup, je sursaute. Une phrase émerge, brillante, de la grisaille. Elle est pour moi : « L'humiliation enseigne l'humilité ». Je suis sous le choc, je m'efforce à contempler.

Le lendemain matin, le « chef » nous convoque dans la maison du Maître. Quel honneur ! Sans préambule : « De quoi avez-vous besoin pour travailler ? »

J'énumère, et à chaque fois, c'est : « OK ». Il nous accorde tout ce qu'on demande.

Je crois que, la veille, il avait bien fait son job, mais qu'il avait eu la main un peu lourde. Pour bien travailler, il faut de bons outils. Je pense que le Maître l'a un peu ramené à davantage de compréhension, et à plus de justesse dans les dosages.

Un autre jour, c'est le Maître lui-même qui critiquera, page par page, un numéro déjà imprimé : le choix des articles, les titres, les

photos que j'avais faites ou choisies.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment faut-il comprendre ? Où est la faute ? Car au delà du texte, du titre ou de la photo, il y a une erreur « principale » dans l'esprit. C'est ce qu'il faut traquer et trouver. Le Maître pointe du doigt quelque chose qu'il faut saisir.

Un jour, deux projets de couverture présentés successivement sont refusés. En désespoir, on se « lâche » sur une idée totalement hors norme. Mais je ne voulus pas la présenter moi-même, de peur de me faire incendier à nouveau. C'est notre « mentor », par compassion, qui alla au charbon. Elle revint, éclatante : « Il a dit que c'était génial ! » Pourquoi n'ose-t-on pas davantage, pourquoi toujours s'installer dans les ornières ? Pourquoi cette auto-censure de nos plus audacieux élans ?

Un matin, le Maître entre dans notre bureau. Elle me regarde et, sans préambule, me dit : « *Are you a publisher or a designer ?* – Êtes-vous un éditeur ou un maquettiste ? » Puis elle repart, me laissant bouche bée, à contempler ces paroles. Il me fut clair que, n'ayant pas la haute main sur le contenu rédactionnel, nous mettions notre énergie dans la maquette et les photos – considérant que les textes n'étaient pas notre histoire – et que nous n'assumions pas la responsabilité de l'ensemble de la revue. Le graphisme ne doit jamais cesser d'être au service du texte, et ne doit pas faire cavalier seul. C'était une leçon professionnelle. Mais au-delà, il m'était révélé clairement que nous continuions, de façon inconsciente, à chercher la satisfaction d'un intérêt personnel. Nous n'étions pas « donnés » à la revue. Cela, c'était le point important.

Ce qu'il y avait d'exceptionnel dans cette façon d'enseigner, c'est que tout n'était pas dit mais seulement pointé, et nous devons aller chercher en nous-mêmes ce qui était réellement signifié. Mais, plus encore, de façon subtile mais profonde, de par l'amour que nous avions pour le Maître, l'ashram et notre tâche, et l'acceptation de l'enseignement quel qu'il soit, - car nous sentions qu'il venait de l'amour - il nous était donné la capacité de faire ce travail, la clarté de vision et aussi l'énergie de transformer notre regard et notre action.

Heureusement, j'avais des « pauses ». J'étais régulièrement envoyé faire des photos de lieux saints, temples, lieux de pèlerinages, qui illustreraient la revue. Au début, nous sommes partis tous les deux – et ce fut un magnifique séjour à Varanasi. Puis je partis seul. J'aimais bien ces escapades, cela me changeait de l'ashram. Mais la pression était là, malgré tout. Il fallait ramener des photos intéressantes, dépenser peu d'argent, et justifier toutes les dépenses.

Sobre de nature, je dépensais peu. Par contre, je ne pouvais pas justifier toutes les dépenses, car en Inde c'est impossible, mais je complétais avec mon argent personnel, ce qui ne me gênait pas. Et pour avoir de bonnes photos, il fallait parfois ruser avec des difficultés et des interdictions, mais j'aimais ce sport.

A mon retour, je montrais mes meilleurs clichés au Maître pendant un darshan, et elle s'amusait de voir mes mains trembler. Elle faisait, parfois, des commentaires qui montraient qu'elle savait tout ce qui s'était passé sur place. Cette expérience d'être sous le regard de quelqu'un qui sait tout de vous nous conduit à être naturellement vrai, puisque de toute façon on ne peut rien lui cacher. Ces moments intimes, de connivence, me comblaient. Et c'est beaucoup en pensant à eux que je me démenais pour essayer de rapporter des trésors.

Concernant ma gestion des finances lors des voyages, ma réputation était au sommet, et elle finit par parvenir aux oreilles du Maître. Mais « elle » n'était pas dupe.

Un soir, je vais la saluer, lui annonçant que je partirai le lendemain pour une nouvelle mission. Elle me sourit, me bénit, puis me fait signe d'attendre. Elle appelle sa secrétaire et lui murmure quelque chose à l'oreille. Celle-ci se tourne alors vers moi : « Demain matin, avant de partir, viens me voir ». Le lendemain, elle me présente une enveloppe en disant : « Cela, c'est l'argent du Maître, tu n'as pas à le justifier. Et prends soin de toi, on a besoin de toi ».

Il y a la loi, et il y a la grâce. La loi n'est pas toujours parfaite, la grâce est là pour corriger ses injustices. Mais la grâce n'annule pas la loi. Les deux coexistent. C'était une formidable leçon.

Pendant ces trois années, le régime fut sévère, mais l'amour du Maître était là, et c'était l'essentiel. On n'allait plus aux programmes,

mais il nous fut donné un bureau superbement placé qui dominait la cour centrale, d'où l'on pouvait entendre tous les programmes. Le Maître passait régulièrement dans le bureau ; comme on ne pouvait pas aller la voir, c'est elle qui venait vers nous. On savait bien qu'au delà de la réalisation d'une revue, c'étaient nous-mêmes qui étions façonnés. Et je comprenais bien que, quand le cuir est épais, il faut le frapper fort. On se consolait en se disant que c'était parce qu'on était solides qu'on avait ce régime « plus, plus, plus ».

Profondément, on était heureux. On était profondément engagés, enthousiastes. La joie était là, de plus en plus près de la surface, à chaque instant. On était dans le feu de la sadhana, et on se purifiait. De cela, nous n'avons jamais douté. On s'allégeait.

Un jour, on nous demanda de faire, en extra, un poster, avec des dessins du *Mahabharata**. Après réflexion, je proposai qu'on utilise plutôt des miniatures anciennes. Il m'est demandé de soumettre cette nouvelle idée au Maître. Elle m'écoute et approuve, précisant : « Ne faites pas un poster, faites une brochure ». Et elle ajoute :

- Mais où allez-vous trouver les miniatures ?
- Il y en a dans les musées de Washington, Boston et New-York, mais surtout à Londres.
- OK, allez-y !

Cela devenait un superbe gros projet. On me donna des papiers officiels de « chargé de mission » pour les musées, et de l'argent pour acheter les tirages et les éventuels droits de reproduction. Et je fis le tour des musées aux USA puis en Grande-Bretagne. Je revins à l'ashram après dix jours passés à éplucher les richesses en miniatures du British Museum, assez fier de m'être bien tiré des difficultés – pour moi – de cette mission : ma timidité, mon manque de confiance. Il ne nous restait plus qu'à faire la maquette. Très vite, elle est prête, et je la montre au « chef ». Il me regarde, surpris :

- Tu n'es pas au courant ?
- De quoi ?
- Le projet est annulé.

Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris et je le fais répéter. J'ai, en fait, très bien entendu : le projet est annulé. Pendant quelques instants, mon esprit vacille. Puis je me ressaisis, et entrant dans l'acceptation, je dis :

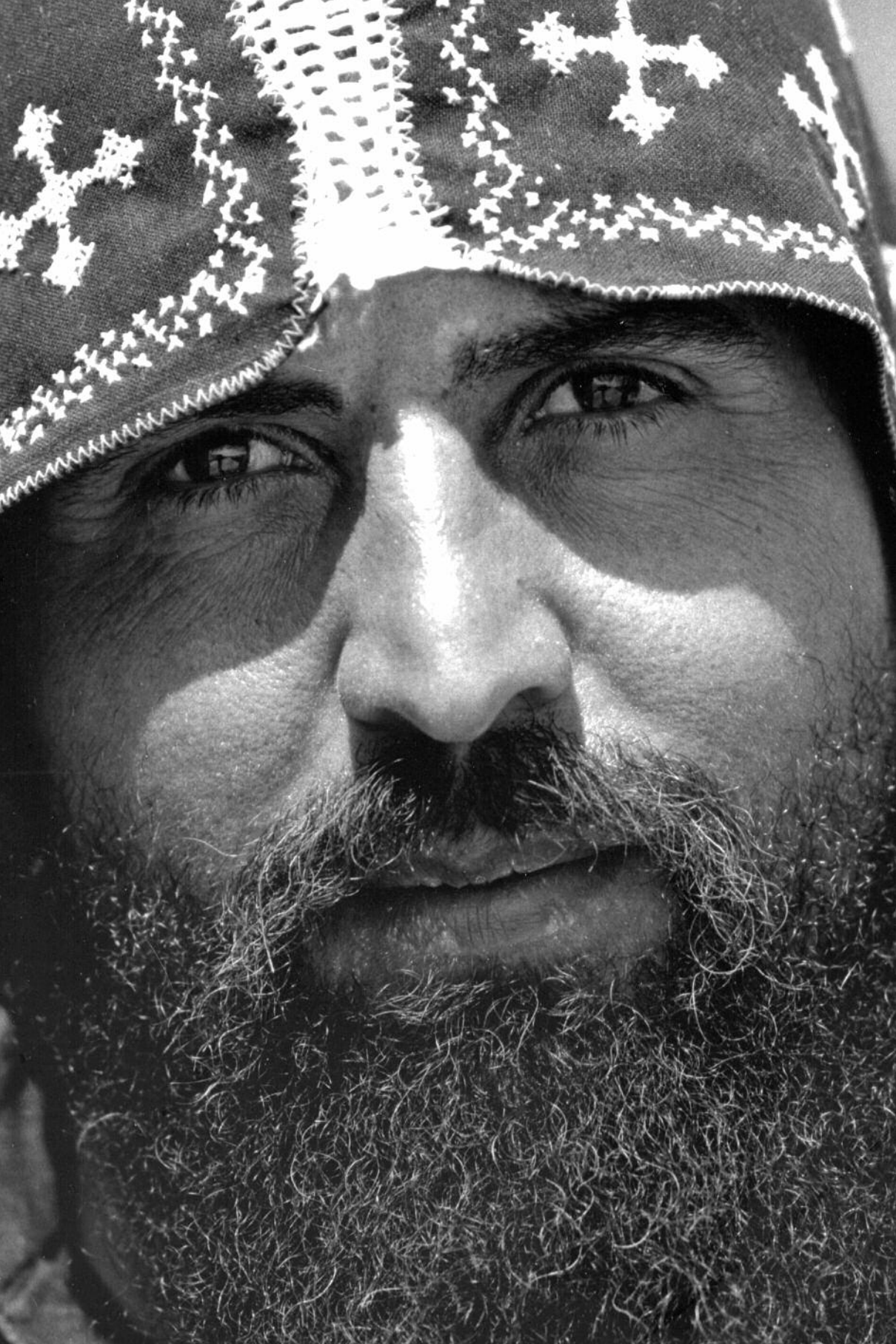
- OK. Qu'est-ce que je fais, maintenant ?
- Un bel entraînement à « l'engagement dans le détachement » !
- Le travail accompli n'a pas été perdu et servira pour un autre projet.

L'ashram forme des hommes, et les projets ne sont que des prétextes, des supports d'entraînement. Je pourrais raconter de nombreuses histoires de ce style. Mais il faut être fort, c'est-à-dire détaché, et surtout être là par amour, pour encaisser sans craquer. En tout cas, cela fortifie – si cela ne casse pas. Mais il est dit que le Maître ne donne que des épreuves que l'on peut supporter. Sauf que l'expérience montre que l'on est parfois en deçà de soi-même. Alors, cela casse, puis un jour cela repart. Lorsque la compréhension est venue, grâce au lien d'amour qui a perduré.

Au bout de trois ans, alors que nous étions quand même un peu « usés », des circonstances familiales nous conduisent à rentrer en France. Ce n'est que pour quelques semaines. Nous partons en novembre, annonçant au Maître que nous serons de retour pour Noël. Elle accueille cette déclaration avec un grand sourire silencieux. Elle sait bien, elle, qu'il n'en sera pas ainsi, que nous ne reviendrons pas en Inde avant longtemps, qu'une étape « formation » de notre vie se termine.

Avec le recul, je vois combien notre départ de l'Inde a été géré en douceur, par étapes, avec précautions et protection, car si j'avais su, alors, que je devrais quitter l'Inde pour de bon et retravailler en France, je ne l'aurais, sans doute, pas supporté. Je remercie.

* *Mahabharata* : grande épopée indienne très populaire.



LES MOINES DU DÉSERT

Après quelques semaines de repos et de vagabondage en France, nous avons eu l'idée d'occuper notre temps en allant en Egypte, rencontrer les derniers moines du désert, les descendants de cette tradition fabuleuse qui, au IV^e siècle, avait fleuri au désert.

Munis d'un mot du Patriarche copte Shenouda III, écrit sur ma carte de visite en sauf-conduit et sésame, nous avons parcouru les monastères, échangé avec les moines et quelques ermites, et pris des photos.

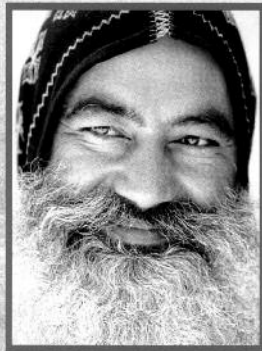
Cette rencontre avec le christianisme d'Orient, alors que nous venions de vivre l'Inde avec intensité, et qu'elle était rentrée dans nos cellules, était pour nous un défi en elle-même. Où les deux traditions se rejoignaient-elles ? Qu'avaient-elles en commun ? A quel niveau se situaient les différences ? Qu'est-ce que la religion, et qu'est-ce que la spiritualité ? Comment allions-nous vivre cette immersion dans une autre religion ?

Nous engageant chaque jour davantage dans l'esprit de ce voyage, nous avons décidé de faire un livre-album qui témoignerait – non pas savamment de la tradition copte, ce dont nous étions incapables et qui, d'ailleurs, ne nous intéressait pas – mais de la dimension purement spirituelle de cette tradition. Nous voulions témoigner de l'universalité de cette tradition, et non de sa spécificité.

Le livre qui résulta de ce voyage : *Moines du désert d'Égypte* – préfacé par Marie-Magdeleine Davy – fut très apprécié des coptes d'Égypte et de France, mais aussi des catholiques, tels les moines de l'Abbaye de Bellefontaine, spécialistes des Pères du Désert, des orthodoxes, et aussi des Maîtres de l'Inde à qui nous l'avons envoyé.

MOINES DU DÉSERT D'ÉGYPTE

ALAIN ET EVELYNE CHEVILLAT



INTRODUCTION
M. M. DAVY

TERRE DU CIEL

Abba Marcos et Abba Athanasios

(Évêques de l'Église copte en France)

Avec quel art et quelle sensibilité vous avez su saisir l'essentiel du monachisme copte et par l'image le faire connaître et aimer du monde. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir réalisé cette œuvre admirable.

Éditions monastiques de l'Abbaye de Bellefontaine

Nous avons été très touchés de l'envoi de votre volume *Moines du Désert d'Égypte* et nous l'avons longuement admiré. Tout nous paraît excellent, aussi bien les photographies que le texte. Merci d'offrir cet ouvrage au public français ; il peut vraiment introduire au mystère du désert.

Robert Amadou (Évêque de l'Église syriaque)

Que c'est beau ! Et quel bien ce livre fera ! Merci.

Arnaud Desjardins

Merci pour votre superbe livre sur les Moines du désert. Puissiez-vous nous offrir encore d'autres témoignages aussi beaux.

Nous avons reçu beaucoup de lettres très élogieuses, venant – point important – de tous les horizons religieux.

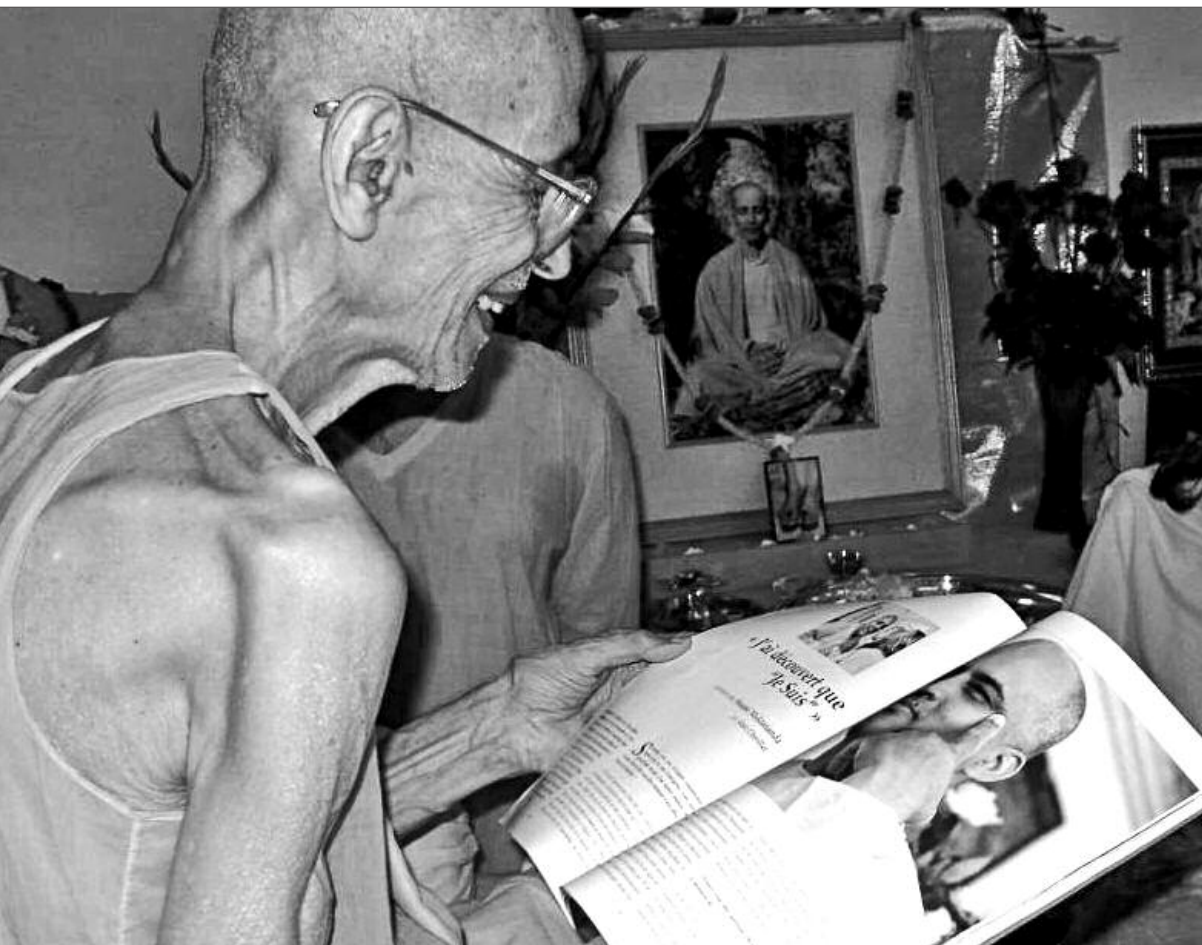
C'est beaucoup plus tard que nous avons réalisé que l'esprit de Terre du Ciel était déjà là, et combien ce fut symbolique que Terre du Ciel choisisse de l'éditer lui-même – alors qu'Albin Michel l'avait accepté – pour en faire sa carte de visite.

C'est avec ce livre qu'est né historiquement Terre du Ciel, mais aussi qu'il est né dans ses fondements, ses valeurs, sa démarche : la recherche de l'Unité profonde sous-jacente à toute la création, par delà les diversités superficielles, ce qui entraîne automatiquement la réconciliation et la fraternité, qui débouchent sur une civilisation de l'amour.

Nous pouvons mesurer la force et la justesse de ce que nous avons appris en Inde, la profondeur et l'universalité de l'enseignement que nous avons reçu, dont nous étions les dépositaires, et dont j'avais été, un temps, également, un transmetteur.

Alors qu'initialement nous avons surtout voulu tromper notre ennui par une escapade exotique, nous venions de poser le socle de l'édifice Terre du Ciel.

C'est pendant la réalisation du livre qu'une lettre de notre Maître nous est parvenue, nous invitant à rester en France, et à nous réinstaller dans la vie professionnelle. Ce fut très dur pour moi, et je frôlai un temps la dépression. Mais de tout cela, Terre du Ciel allait naître.



Swami Chidananda feuilletant la revue, dans laquelle se trouve un article de son disciple, Swami Muktananda.

REVUE TERRE DU CIEL / SOURCES*

Comment renouer avec la vie active en France, de façon durable, autrement qu'en faisant une revue ? C'était ce que nous savions faire – nous l'avions déjà fait trois fois – et cela nous parut le plus simple.

La revue *Sources* que nous avons créée, un an avant de partir en Inde, existait toujours. Notre premier geste fut d'aller en trouver le nouveau responsable, et de lui proposer de collaborer, mais son exigence de participation financière nous parut démesurée. On découvrit un peu plus tard qu'il était aux abois, et d'ailleurs, il ne tarda pas à déposer son bilan.

Une autre revue était née en notre absence : *Nouvelles Clés*. Elle était plus professionnelle, plus intellectuelle aussi, mais surtout davantage dirigée vers les nouvelles tendances sociétales, et moins vers la spiritualité en tant que telle. Elle avait, malgré tout, étouffé *Sources*.

Nous ne nous retrouvions dans aucune des deux. A chacune, il manquait quelque chose. Aucune n'avait la « saveur » spirituelle. Elles parlaient de spiritualité, mais aucune n'en portait, n'en contenait la dimension. Un mot de notre jargon s'impose : elles n'avaient pas de *shakti*. Et pour nous, la *shakti*, c'était tout.

La *shakti*, c'est l'énergie de vie, de la grande vie, de la Vraie Vie. En Inde, c'est l'équivalent de l'Esprit saint dans le christianisme, ou

* En 2006 nous avons dû, pour des raisons administratives, donner à la revue un nom différent de celui de la société. La revue *Terre du Ciel* est donc devenue la revue *Sources*, du nom de nos premières revues dans les années 1980.



de la *baraka* dans l'Islam. C'est l'énergie spirituelle. C'est la dimension « quintessentielle » d'une vie humaine. Sans shakti, point de salut. Sans shakti, c'est la normose, comme dirait Pierre-Yves Albrecht.

Plus tard, nous recevrons de nombreuses lettres qui diront toutes à peu près la même chose, et que résume celle-ci : « Lorsque je recevais cette revue, c'était comme si Dieu s'était glissé dans ma boîte aux lettres ! Je trouvais la revue belle, inspirante, chargée de quelque chose de subtil que je ressentais sans pouvoir le nommer. La tenir dans mes mains me suffisait, la plupart du temps, pour me reconnecter à une joie primordiale, apparemment sans cause ». C'est la shakti que ressent cette personne.

Nous voulions donc une revue « avec shakti », voire qui éveille la shakti – une revue « différente ». Pour faire une revue qui soit perçue d'emblée comme différente, nous l'avons faite horizontale. Non pas dans un format à l'italienne, mais à « l'orientale », c'est-à-dire que les pages se tournent vers le haut. J'en souris maintenant. La revue eut un succès de curiosité. Elle se remarquait, mais la plupart des gens ne savaient pas la lire. Ils la tenaient comme une revue normale, et tournaient la tête pour lire un texte qui se présentait de façon verticale. Nous avons eu peur de faire la fortune des chiropracteurs et ostéopathes, et le n° 2 a retrouvé une présentation classique. En vérité, c'est avec le n° 3 que la revue a trouvé sa forme, qui s'est stabilisée, ensuite, pour des années.

Pour travailler à la revue, j'ai repris ma casquette de journaliste et de photographe, et j'ai sillonné la France. Je suis allé rencontrer Pierre Rabhi en Ardèche, Lama Denys en Savoie, la communauté de l'Arche au Larzac. J'ai interviewé des prêtres catholiques, des lamas tibétains, des swamis indiens, des chamanes amérindiens. J'étais présent aux dix ans du Centre Dürckheim – où j'ai découvert Christiane Singer et Silvia Ostertag –, à une retraite pour jeunes dans les Alpes, où j'ai découvert Alain Michel et Philippe Maillard.

Nous avons couvert, Evelyne et moi, l'anniversaire des cinquante ans d'Amma, à Cochin, en Inde, le Congrès mondial des femmes leaders spirituelles, à Genève. J'ai couvert, l'année suivante, le Forum



Remise d'un prix à une jeune fille par Amma et le Président de l'Inde.

Vandana Shiva au Forum Social de Bombay.



Social de Bombay, où j'ai découvert Vandana Shiva et Teddy Goldsmith. Anne de Grossouvre a couvert, pour la revue, la marche silencieuse de Thich Nhat Hahn dans les rues de Paris, et Madeleine Lacour la marche de 25 000 paysans sans terre sur les routes de l'Inde.

La revue est atypique, et on nous demande souvent : « Mais quelle est vraiment la ligne éditoriale de la revue ? » Pendant longtemps, je n'ai pas su répondre, car j'ai du mal à conceptualiser. Aujourd'hui, je dirais que nous voulons glorifier la vie, la donner à voir, à goûter, la magnifier, la célébrer. Mais la vie dans sa plus subtile et haute dimension, celle de la shakti.

La difficulté, c'est qu'elle peut être partout. Là où elle est la plus visible, c'est, bien sûr, chez les saints, les sages, les religieux – et c'est pourquoi ces personnes nous intéressent particulièrement, mais elle est aussi présente et perceptible chez les plus grands artistes, et d'une façon générale, chez les créateurs, chez tous les gens « Vivants ». Cela fait beaucoup de monde, beaucoup de métiers, beaucoup de situations. La difficulté est de rendre perceptible cette dimension qui est invisible aux yeux et à l'esprit. Il est dit : « Que ceux qui ont des yeux pour voir, voient ». Malgré tout, notre travail est d'essayer de la rendre visible au plus grand nombre.

De notre apprentissage en Inde, nous avons retenu qu'il y a trois composantes essentielles dans une revue : les textes, le visuel, la matière même de la revue. Les textes doivent « transpirer » la shakti. Ils peuvent être informatifs, mais ne peuvent pas être que cela. Cette exigence bannit les textes purement descriptifs et les textes universitaires classiques. Nos textes doivent être inspirés par l'Esprit.

Je dirai presque que Terre du Ciel est une revue sans journaliste. Le journaliste existe, mais il a peu d'espace. Il se met tout entier au service des personnes avec qui il s'entretient et des événements dont il témoigne. On est loin des discussions d'idées, des confrontations de points de vue. On est au service de ce qu'on a trouvé de beau, qu'on rapporte et qu'on propose à déguster. C'est pourquoi la règle est de soumettre nos textes aux personnes qui sont concernées pour qu'elles vérifient que ceux-ci sont bien « en phase » avec elles. Et il est arrivé qu'elles rejettent le texte en bloc, car il ne reflète pas ce qu'elles sont et disent.

Nous sommes au service de la vie, de la shakti que nous cherchons à honorer chaque fois que nous le pouvons. Et pour cela, nous la traquons chez les personnes, dans les lieux, dans les événements. Nous sommes des amoureux de la shakti qui voulons partager notre ivresse. Nous offrons à savourer les richesses que nous avons trouvées.

Parlant de la revue, une lectrice nous a écrit : « On sent qu'il y a de la vie dedans, je dirais de l'amour. Votre journal est vivant. Il est vrai et vivant ». Elle a senti que c'était vraiment cela que nous voulions.

On comprend donc que le théologien, ou l'universitaire, par nature rationnel et scientifique, n'a que rarement sa place chez nous. Il peut l'avoir si « son au-delà de la raison illumine sa raison ». Mais c'est rare, car l'hypertrophie de la raison inhibe le plus souvent ce qui la fonde. On ne trouve cette « illumination » de la raison que chez les plus grands, et c'est pour cela qu'ils sont devenus grands. Lire les textes philosophiques d'Einstein, par exemple, est très révélateur à ce sujet.

Pour faire passer, pour rendre perceptible, la shakti, le visuel est très important. Un portrait transmet. Quand nous avons montré nos photos des moines du désert d'Égypte à Marie-Magdeleine Davy, elle avait dit : « Tous ces visages témoignent de la Présence ». On connaît bien le pouvoir de la photo, nous qui mettons des photos des êtres et des lieux qui nous sont chers sur la commode ou la cheminée de notre maison. Il y a l'aspect subjectif de la relation que nous voulons honorer et qui nous nourrit, mais aussi, au delà, quelque chose d'objectif, et d'autant plus fort que la Vie est forte en la personne.

Dans mon activité d'enseignant d'une voie spirituelle, j'ai eu maintes fois l'occasion d'être témoin de la force qui peut émaner d'une photo.

Une anecdote. C'était à l'époque où nous avions une librairie et des salles de cours à l'étage. Un jeune homme entre dans la librairie :

- J'ai appris que vous donniez des cours de yoga, ici.
- Oui, c'est au dessus. Il y a des cours tous les soirs.
- Est-ce que je pourrais voir la salle ?

Comme j'hésite, il ajoute :

- J'étais précédemment dans un autre club, mais la salle n'était pas très agréable, et je veux changer.

- Le problème, c'est que je suis seul au magasin, et que je ne peux pas vous accompagner. Mais prenez l'escalier qui est là. En haut, tournez à droite. C'est la porte du fond.

Il me remercie et disparaît dans l'escalier. Le temps passe et je l'oublie. Puis je le vois qui descend, en titubant, accroché à la rampe. Il est hagard. Je me lève, lui tends une chaise.

- Ça va ?
- Qui c'est ?

Je comprends tout.

- C'est mon maître. Il vit en Inde.
- Quand j'ai ouvert la porte, j'ai croisé son regard. Je n'ai pas pu le lâcher. Il est entré en moi, je suis entré en lui. Je me suis retrouvé assis par terre, et je ne sais plus ce qui s'est passé.

Il avait reçu la shakti comme un électrochoc. Il en tremblait encore. L'heureux homme. Trente ans plus tard, il parle encore de cet événement comme du plus beau jour de sa vie.

Dans une société au mental et à la raison pathologiquement hypertrophiés, et qui ont occulté « l'au-delà de l'esprit », le visuel – photos, dessins, graphismes – est particulièrement important. Ça, c'est le domaine d'Evelyne, où elle excelle.

Evelyne et moi partageons aussi le goût pour la matière des objets. Les objets n'ont pas pour seule réalité leur fonction utilitaire. L'intérêt d'un objet va bien au delà de sa fonction. Ce n'est pas pareil d'écrire sur une table en formica ou sur une table en chêne massif, d'être dans un fauteuil en cuir ou en skaï. C'était la mode, à une époque, des livres-objets, qui cherchaient à unifier la forme et le message.

Pour nous, c'est un peu ça. Le texte ne suffit pas. Le texte et le visuel ne suffisent pas. Pour rehausser le message, il faut aussi le papier, la couverture, la reliure.

On nous a reproché d'utiliser un « beau papier qui doit être cher ». Pour que les photos sortent bien, il faut un papier de qualité. Pour que la revue s'ouvre bien, facilement et à fond, sans casser, elle est cousue-collée. Quel luxe ! Combien de revues en France sont-elles cousues-collées ? Certainement très peu. Quand on a vu que nos



Le Père Guy Gilbert avec un jeune.

Réunion au Carmel de Mazille.



anciennes revues, après quelques années, se cassaient, et quand on a vu que les revues envoyées en Inde arrivaient cassées car le froid de la soute d'avion avait trop durci la colle de la reliure, la décision a été immédiate : on coud. Les articles de *Terre du Ciel* ne se périment pas, la revue doit pouvoir se conserver correctement.

Encore tout récemment, quelqu'un me racontait comment il nous avait connu : « J'ai trouvé votre revue chez ma mère. J'en ai ouvert une, et ce que j'ai lu m'a passionné. Alors, j'ai pris toute une pile d'anciens numéros que j'ai emportés chez moi, et je les ai tous lus d'une traite, du début à la fin, soir après soir. J'étais captivée. C'était un nouveau monde. »

Souvent, ce qui frappe d'abord, c'est la beauté de la revue. Un lama nous avait écrit : « Votre revue m'a profondément touché, non seulement par la qualité des textes présentés mais aussi par sa très grande beauté ». Mais le mot « beauté » ne transcrit pas vraiment la vérité. Car la plupart des grands magazines féminins sont « beaux ». Très belles maquettes, très belles photos. Pourtant, on ne s'extasie pas devant leur beauté. Il ne s'agit pas de la même beauté. Il y a une beauté horizontale et une beauté verticale, une beauté formelle et une beauté du sens, une beauté inerte et une beauté vivante. Notre revue ne gagnera jamais un concours de beauté, et pourtant sa beauté est remarquée.

On pourrait appliquer à la revue la phrase que prononça, un jour, le prêtre dominicain Philippe Maillard, lors d'une eucharistie au Centre des Congrès d'Aix les Bains, devant un millier de personnes : « Dans ces Forums, on rencontre des gens qui appartiennent à des traditions différentes, et qui ne sont pas là pour essayer intellectuellement de trouver des voies de rapprochement, mais pour mettre en commun ce souffle qui les habite les uns et les autres. » Il emploie le mot « souffle ». Mettre en commun ce souffle, c'est communier, se nourrir mutuellement. La revue est là pour nous aider à grandir l'un par l'autre dans la communion de ce qui nous réunit, avec la mise de côté de nos spécificités qui pourraient nous diviser si on leur accordait trop d'importance. La Vérité est Une, et il nous faut communier dans cet Un. C'est grandir, grandir ensemble.

La revue nous coûte cher car elle n'est pas assez diffusée. On ne s'est jamais trop appesanti à calculer son coût réel, car c'est un *a priori* que nous ne ferons aucun compromis sur sa qualité, et que réaliser la revue est pour nous un choix non négociable.

A plusieurs reprises, nous avons consulté de grands professionnels de la presse pour recevoir leurs conseils. Mais pour la plupart, ce qu'ils nous disaient tuait la revue dans sa spécificité, dans son essence. On connaît bien certains obstacles à une diffusion élargie : articles trop longs et trop linéaires, sujets trop éloignés des préoccupations quotidiennes, lectorat pas suffisamment ciblé, manque de proximité du public. Mais ce sont justement ces analyses qui ont conduit à la multiplication des magazines qu'on feuillette sans les lire, aux articles insipides, aux confessions nombrilistes, et qui ont donné naissance à la télé-réalité. N'y a-t-il pas place pour une presse plus relevée ? Y a-t-il si peu de lecteurs un peu exigeants ? Je suis certain que le public existe, mais il faut arriver à le contacter. Arnaud Desjardins nous écrivait : « Je demeure un admirateur de votre revue qui réussit à se maintenir au même niveau d'exigence, de tolérance, et dans laquelle les photos sont toutes un témoignage de la qualité qui manque au monde moderne ». Le Père Christian Delorme y faisait écho : « Sans nul doute, votre revue correspond à une exigence et à une attente de nombre de mes contemporains, et je lui trouve une qualité de contenu et de contenant largement supérieure à d'autres réalisations ayant les mêmes prétentions. »

Il s'est très vite posé la question de la publicité. Un magazine illustré de nombreuses photos, tout en couleurs, et vendu deux ou trois euros, cela ne peut exister qu'avec beaucoup de publicité. Toute la presse est bâtie sur un concept où, en moyenne, 50 % du coût est payé par la publicité. L'inconvénient est que, si l'on peut travailler avec soin sur les textes, articles et reportages pour qu'ils reflètent la vision qu'on a de son métier, on n'a aucun contrôle sur le contenu des pavés publicitaires. En fait, les pavés publicitaires sont des inclusions étrangères dans les textes. L'incongruité de cela est devenue perceptible à tous quand on a inventé les coupures publicitaires dans les films. Selon le niveau d'exigence que l'on a, on trouvera, dans la presse écrite, cette intrusion plus ou moins

gênante. Que dans un magazine féminin les pages qui présentent la mode et les nouveaux parfums aient été « achetées » n'est à première vue, pas très gênant. Que dans un quotidien une société pharmaceutique connue pour ses OGM vante la qualité de sa recherche, et une compagnie pétrolière se glorifie de ses investissements dans les éoliennes, cela l'est beaucoup plus. Mais il y a plus grave. Aujourd'hui, la presse est devenue dépendante des pages publicitaires. Elle ne peut plus s'en passer. Alors, elle ne peut que faire les yeux doux aux annonceurs, et pour cela, d'abord, ne pas les contrarier. Si elle est « encadrée » par le pouvoir politique, elle est bien davantage assujettie aux forces économiques par le besoin vital qu'elle a de leur soutien. On ne déplaît pas à ses généreux amis, et il n'y a donc pas de pages rédactionnelles indépendantes, comme on voudrait nous le faire croire. On l'a vécu à *Terre du Ciel* : si vous voulez la publicité d'un éditeur, il faut être gentil, et mettre ses livres dans la partie rédactionnelle. Inversement, si vous acceptez la publicité d'un annonceur dont vous n'appréciez pas les produits, vous en faites malgré tout la promotion, malgré votre silence à son sujet dans le rédactionnel.

Il y a aussi l'effet cumulatif : les grands éditeurs, les grands centres, les grands enseignants n'ont pas besoin de publicité et n'en font pas. Les petits en font beaucoup. Vous risquez donc que vos pages soient envahies de produits de second ordre, et que le premier choix n'y figure pas. Vous rabaissez le niveau de la revue. En tant que journaliste consciencieux, vous n'avez pas fait votre travail, car votre revue dans sa globalité et dans l'esprit du lecteur ne reflète pas votre vision, et ne transmet pas votre message.

Un exemple : j'ai sous les yeux un cahier central du quotidien *Libération* : « Focus-spécial cancérologie ». Ce sont huit pages grand format rassemblant vingt-six articles sur divers aspects du diagnostic, du dépistage, du traitement du cancer. Ces textes ont l'aspect de véritables articles rédactionnels, avec, à chaque fois, le nom de l'auteur – mais pas son titre –, mais ce sont des publi-informations, autrement dit de la publicité déguisée en rédactionnel. Pour tromper encore davantage, il y a en dernière page un vrai pavé publicitaire qui veut confirmer : « Le reste, c'est du rédactionnel ». Comment alors



Congrès mondial des femmes leaders spirituelles à Genève.

Noutte Genton-Sunier.



s'étonner que la plus grande partie de l'opinion publique pense comme les laboratoires et les entreprises de produits médicaux ? C'est à eux que « la presse libre » donne tout l'espace. Et n'imaginons pas que les articles rédactionnels qui suivront corrigeront, éventuellement, l'information. La publicité matraque et paie, et la presse a besoin d'argent.

Avec *Terre du Ciel*, nous avons fait un compromis : nous mettons uniquement quelques publicités dans les pages « livres » et « informations », et nous les sélectionnons. Nous avons refusé bon nombre de publicités jugées « inacceptables ». Nous avons refusé un contrat de six couvertures avec un organisme jugé « moyen », parce qu'il nous aurait trop connoté. Nous cautionnons, ainsi, les contenus publicitaires, nous cautionnons la revue dans son ensemble.

Un exemple : j'ai suivi l'évolution de *Psychologies*, et j'observe aujourd'hui le changement de *Nouvelles Clés*. J'entends bien que, si l'on veut diffuser largement un message, il vaut mieux que l'on ait beaucoup de lecteurs. Il ne sert à rien d'avoir le plus beau, le plus utile, le plus important des messages s'il n'est lu par personne. « Alors, acceptons la publicité, nous dit-on, jouons cette carte à fond, cela nous apportera de l'argent, des moyens, pour développer davantage et délivrer notre message à beaucoup plus de monde. » Mais quel message donne-t-on alors ? Il est illusoire de croire que seul passe le message des pages rédactionnelles. C'est le message de la revue tout entière qui est reçu. Et qu'advient-il quand le message rédactionnel contredit, en permanence, un message publicitaire intensément présent ? C'est la confusion. On entretient activement cette grande maladie du monde moderne : la confusion. Où nous conduit le raisonnement proposé ? TF1 est la chaîne TV la plus regardée. Quel est son impact ? Le plus fort, et en même temps l'un des plus destructeurs.

Notre monde est devenu très technocrate, c'est-à-dire schizophrène. On sépare, on isole, on n'a plus de vision globale. On n'a plus de cohérence. Pour notre presse, cela peut donner : « J'ai les plus beaux articles signés par les plus grands auteurs. J'ai les plus belles photos. J'ai les plus belles pubs. J'ai le plus gros tirage, et un bilan financier

fabuleux. » Mais si l'on fait la somme, c'est un message brouillé, c'est de la création de confusion, c'est du travail sans conscience. C'est une mauvaise revue qui ne joue pas son rôle, car elle n'aide pas à discerner, à y voir clair, bien au contraire. Mais c'est un bon business.

On ne peut servir Dieu et Mammon...

J'aime cette histoire, qui est vraie. Je retrouve un jour un homme qui a participé à un stage dans le désert :

- Que deviens-tu ? Comment ça s'est passé après le stage ?
- Tu ne peux pas imaginer l'impact qu'il a eu !
- Ah bon !
- Tu sais ce que je fais ?
- Tu travailles dans une grosse société.
- Oui, je suis chargé de rechercher et racheter des petites entreprises car notre capacité de production est trop faible par rapport à la demande.
- C'est bien.
- Oui, mais tu sais comment on rachète une entreprise ?
- Je suppose qu'on va trouver le patron et qu'on discute avec lui.
- Non. On va trouver son banquier et on lui fait comprendre qu'il aura beaucoup plus intérêt à travailler avec nous qu'avec son client actuel.
- !?...
- Très vite, l'entreprise est amenée à déposer son bilan, et j'arrive alors comme l'homme providentiel.
- C'est dégueulasse !
- C'est légal. Tu sais, jusqu'à ce stage dans le désert, j'ai toujours pensé que j'étais un bon employé, courageux, efficace et honnête ; que j'étais un bon citoyen qui ne fraude pas, et qui vote à chaque élection ; un bon mari qui ne trompe pas sa femme ; un bon père de famille qui s'occupe bien de ses enfants. Eh bien, tu te rappelles ce dernier soir, quand à minuit nous avons pris un thé autour du feu, qu'Ahmed est sorti de sa couverture pour nous servir avant de retourner s'allonger sur la dune, ce soir-là, j'ai été pris par la nausée. J'ai vu que j'étais un salaud. Et cela ne m'a plus quitté. Un bon employé, un bon citoyen, un bon père de famille – mais en vérité, un beau salaud.

Il s'arrête.

- Et maintenant ?

- Je suis en train de démissionner. Je me mets en pré-retraite.

Et pour la petite histoire, l'homme a acheté une maison en bordure du désert.

Nous sommes tous plus ou moins comme cet homme, schizophrènes. Nous voulons tout et son contraire, nous faisons tout et son contraire. Et nous ne voyons pas le problème !

Notre ligne éditoriale, c'est de chercher la justesse du message, et la pureté du message. A nous ensuite d'être suffisamment habiles pour avoir des lecteurs, et que l'aventure puisse continuer. Noutte Genton-Sunier, qui enseignait en Suisse et en France sur le thème « Foi chrétienne et spiritualité de l'Inde » nous « recadra » plusieurs fois avec une véhémence bienveillante dans le choix d'articles des premiers numéros de la revue. « Il faut toujours regarder au plus haut, nous disait-elle, et ne rien accepter d'autre. C'est cela : veiller et prier sans cesse. » Elle nous encourageait à « faire de *Terre du Ciel* une revue de la Vérité. »

La revue fut l'occasion d'une belle expérience économique. Dans le cours du développement de *Terre du Ciel*, nous avons été confrontés aux problèmes de la concurrence. Soit nous avions des idées que nous découvrions ensuite déjà mises en œuvre par certaines personnes, et on se sentait gênés, soit nos propres créations étaient copiées et s'installaient en concurrence, et cela nous gênait.

Une anecdote : Quelque six mois après notre premier Forum à Lyon, nous recevons une brochure nous invitant à un Forum dans le sud de la France. La structure de l'événement est identique, les intervenants sont les mêmes, la maquette de la brochure est une copie de la nôtre, et la quasi-totalité des photos sont les miennes ! Je n'en crois pas mes yeux, d'autant que je connais bien l'organisatrice.

Jointe au téléphone, son explication fait fondre ma colère.

– Je voulais faire quelque chose de similaire dans le Midi. Mais le Forum de Lyon était si beau, les intervenants étaient si bons, et ta brochure si parfaite – que j'ai refait tout pareil ! On peut comprendre.

On arrangea l'histoire, et nous restâmes bons amis.



Baba Amte à Anandwan (Inde).



Lama Gueundune au Bost (France)

Mais comment gérer, fondamentalement, ce problème de concurrence ? Les autres sont-ils des ennemis à combattre, des collègues avec qui collaborer ou des amis à soutenir ? Quand on cherche à propager des idées sans chercher à s'enrichir, la question se pose réellement. Mais c'est difficile à voir, car la réalité financière est là, et si un concurrent me prend 20 % du marché, cela me met en déficit.

J'avais fait la connaissance de la responsable d'une revue belge, du même style que *Terre du Ciel*, et nous avons bien sympathisé. Nos deux revues avaient besoin de se développer pour survivre. Spontanément, nous voulions nous entraider, mais nous étions directement concurrents. À un moment, cela s'est décidé :

– Nous allons oublier toute notion de concurrence et nous soutenir mutuellement, à fond, sans réticence, et nous allons voir ce que cela donne. Ce sera, au moins, une expérience humaine enrichissante.

Et ce fut fait. Nous avons échangé nos fichiers, échangé nos points de vente. Elle a pris ma régie publicitaire, j'ai fourni des photos. Nous avons rédigé des articles, l'un pour l'autre. Je lui ai prêté de l'argent... L'aventure dura un an, mais dut s'arrêter car la revue belge était trop endettée, et je ne pouvais la suivre suffisamment sur ce terrain. Néanmoins, par cette coopération qui dura un an, les deux revues se sont développées – et nous avons ouvert nos cœurs l'un à l'autre et étions tous deux heureux.

Cette expérience m'enleva la crainte irraisonnée, « reptilienne », de la concurrence. Elle me sortit aussi du dualisme radical : concurrence ou coopération. La juste conduite est plus subtile. Avec la tête froide, dégagé de la peur, il faut trouver les moyens de se soutenir autant qu'on peut, sans s'autodétruire. En même temps, il faut respecter la création de l'autre. C'est un appel au discernement et à l'honnêteté.

J'ai souvent rêvé de n'avoir pas de boutique à défendre, et d'œuvrer sans nécessité de prise en compte d'intérêt personnel, uniquement dans l'intérêt public. Mon rêve : être fonctionnaire, responsable du développement de la spiritualité en France !



UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Très vite, notre engagement dans la seule revue nous a laissé insatisfaits. Nous avons soif de relations vivantes, directes, entre les personnes. Nous avons alors repris l'organisation de conférences et de stages. N'ayant plus de grands locaux, nous nous sommes concentrés sur la location de lieux pour les deux mois d'été.

À notre grande surprise, nous avons retrouvé nos deux sites abandonnés quatre ans plus tôt. Notre successeur à Chaumont ne s'était pas entendu avec le directeur de la MFR, et n'était pas revenu. Et, de façon étonnante après la grosse publicité que nous avons faite pour l'ancienne chartreuse de Pierre Chatel, personne ne s'était présenté pour utiliser ces bâtiments superbes. Et Mme Zappa attendait notre retour !

À Chaumont, deux nouveaux bâtiments avaient été construits, ce qui augmentait considérablement la capacité d'accueil et le confort. Tout le terrain avait été planté d'arbres et arbustes ornementaux, et même s'ils étaient encore petits, on sentait qu'on était dans un parc. Le directeur nous accueillit chaleureusement, et il n'y eut aucun problème à une nouvelle location de l'ensemble du site pour l'été. Leur personnel assurerait cuisine, entretien et maintenance. Et moi, je serais le permanent sur place de Terre du Ciel.

À la fin de l'été qui précéda notre départ, Mme Zappa, propriétaire de Pierre Chatel, nous avait demandé si nous reviendrions :

« Avec plaisir, mais nous aimerions être dans la chartreuse elle-même, pas uniquement dans les bâtiments militaires du bas. » La réponse avait jailli une nouvelle fois : « Il n'en est pas question ! »

Nous en étions restés là. Ce fut donc une grosse surprise, quatre





ans plus tard, de découvrir que nous étions attendus, et que de nouvelles chambres avaient été aménagées pour nous dans la chartreuse elle-même.

Quelques mots d'histoire aideront à comprendre la nature de Pierre Chatel. Le piton rocheux qui domine le Rhône, et sur lequel est bâti la chartreuse, a, semble-t-il, toujours été utilisé comme base militaire pour protéger un passage stratégique entre la France et la Savoie. Mais au XIV^e siècle, le Comte de Savoie invite les chartreux à s'y installer, à la condition qu'ils entretiennent une petite garnison militaire. C'est pourquoi, aujourd'hui, le lieu contient ces deux énergies paradoxales : monacale et militaire. La chartreuse, proprement dite, est au sommet du piton, les bâtiments militaires un peu en contrebas. Le tout est protégé par une enceinte fortifiée, avec une entrée à pont-levis. Pendant la Révolution, les moines ont été chassés, et le site a connu alors ses heures les plus sombres.

La chartreuse a été achetée à l'état de ruines, tous toits effondrés, en 1932, par la mère de Mme Zappa qui en était tombée amoureuse. Quittant les charmes de la vie bourgeoise normande, elle est venue habiter ce lieu sans électricité ni eau courante, pour en diriger les travaux de rénovation. Elle consacra le reste de sa vie, et sa fortune, à cela, et sa fille poursuivra l'œuvre commencée avec le plus grand dévouement.

Mme Zappa ne voulait pas d'une rénovation-musée. Elle voulait que le lieu retrouve la vie, vibre de l'Esprit comme au temps de sa splendeur. Un peu en délicatesse avec l'Eglise catholique, elle ne s'est pas tournée vers elle pour l'utilisation du lieu. Ayant découvert, dans sa jeunesse, Lanza del Vasto et les communautés de l'Arche, et ayant décidé d'adopter pour elle-même la philosophie de Gandhi et le style de vie gandhien, elle a cherché de ce côté, et nous a trouvés. Notre mission, non explicitée mais perçue ainsi, était donc de réinstaller l'Esprit dans ce haut lieu, d'une façon ouverte à toutes les traditions, comme l'étaient les communautés de l'Arche. Il est clair que cela correspond tout à fait à notre vocation. D'où une estime réciproque, et une affection que nous avons toujours eue pour Mme Zappa. À côté, bien sûr, de notre grande admiration pour son engagement dans son œuvre. Mme Zappa est décédée en 2007, à l'âge de 90 ans, et

Pierre Chatel sur son piton rocheux.

Double page précédente :
Swami Muktananda lors d'une retraite.

Carl Keller (Théologien, enseignant à l'Université de Lausanne)

J'ai une grande admiration pour Terre du Ciel. La première chose qui m'a frappé, et me frappe encore, c'est le sous-titre de la revue : « Vivre relié à l'Essentiel ». C'est fantastique ! La qualité d'écoute qu'on trouve dans les Forums ou à Chardenoux est incroyable. Dans ma vie, je me sens souvent dans un autre monde, un peu à part. Dans l'ambiance Terre du Ciel, je me sens chez moi.

Gilles Farcet (Assistant d'Arnaud Desjardins)

Je me sens très en phase avec ce que fait Terre du Ciel. Au niveau de l'ouverture, on rencontre des personnes des différentes traditions et des gens engagés dans la société avec une éthique, une conscience, une attention de guérison du monde. Avec une exigence de qualité. C'est difficile de trouver cette qualité dans cette mouvance où il y a trop souvent un mélange de New Age et de thérapies plus ou moins sérieuses. Terre du Ciel est un label de qualité. Terre du Ciel est la seule organisation à l'heure actuelle qui fait, à la fois, quelque chose de très ouvert sur de nombreux courants spirituels et sur le social à fondement spirituel, et qui le fait par une grande diversité de moyens : des stages, une revue, les Forums, l'Europe des Consciences... et dans un esprit qui repose sur une base traditionnelle. C'est vraiment une belle invention !

Frère Jean (Moine orthodoxe)

Terre du Ciel est un lieu de rencontre, d'ouverture, de respect et d'engagement. C'est en même temps très professionnel. On se rend compte qu'il y a une qualité, toutes les incidences sont bien gérées. C'est organisé de façon très neutre, car Alain et Evelyne sont des laïques. Ils sont engagés, mais ils ne mettent pas en avant leur engagement personnel.

Alain Michel (Directeur de la fondation « Hommes de Parole »)

Le comportement d'Alain et d'Evelyne est un comportement humain, fait de joie et de souffrance, fait d'engagement, d'énergie et qui est fait dans la transparence. Je trouve cela important. Et qui est fait aussi dans le don. Alain n'est pas quelqu'un qui récupère, qui s'approprie. Il est prêt à tout donner, à assumer, à se battre. Il a cette vérité, cette authenticité, cette transparence qui manquent tellement partout, et c'est pourquoi cela ne me gêne pas de lui donner ce que je sais faire.

Arnaud Desjardins (Directeur spirituel de l'ashram de Hauteville - Ardèche)

Je suis convaincu qu'une des plus grandes nécessités aujourd'hui c'est la rencontre, le respect mutuel et la compréhension. Tout ce qui peut aller à l'inverse du jugement, du rejet, du dogmatisme, de la condamnation de l'autre. J'apprécie l'ouverture. Alain a un attachement qui est le sien à une école hindoue. Quand il s'agit de son action dans la revue ou dans le Forum, il ne fait pas spécialement un appel à l'hindouisme, et encore moins à une affiliation à l'intérieur de l'hindouisme, il témoigne pour la spiritualité universelle. C'est ce que j'apprécie.

c'est son fils, Anaël, qui poursuit la tradition familiale en continuant à rénover, et qui nous accueille maintenant cinq mois par an.

Lors des premières années de stages, il n'y avait ni électricité EdF, ni chauffage. De nombreux panneaux solaires permettent maintenant un éclairage dans les chambres et salles de bain ; un chauffage central au gaz est installé dans l'un des bâtiments, ce qui nous permet depuis peu, de prévoir des stages sur le site en mi-saison. Malgré ces aménagements, le lieu garde sa sobre beauté.

Très vite, il fut clair pour nous que Chaumont abriterait les stages de développement personnel, et Pierre Chatel les retraites spirituelles. La séparation ne serait sans doute pas absolue, mais ce serait la grande orientation. Evelyne, amoureuse de Pierre Chatel, gèrerait ce lieu, et moi, je m'occuperais de Chaumont.

On peut se demander pourquoi avoir multiplié les stages de développement personnel alors que notre idée de base, et notre seul intérêt véritable, est la spiritualité.

Depuis notre engagement dans ce travail, en 1975, soit dix ans plus tôt, notre idée a toujours été « d'aller vers » les gens. Nous ne travaillons pas pour les personnes « qui ont trouvé » mais pour celles « qui cherchent », celles qui sont insatisfaites dans leur vie, parce qu'il leur manque quelque chose. « Privé du Divin, l'homme est mutilé », disait Marie-Magdeleine Davy. Ces personnes ne savent pas ce qui leur manque, et je me reconnais, là, tout à fait tel que j'étais dans « ma vie d'avant », avant l'Inde. Quelque chose manque, mais quoi, mais où ? C'est là qu'est notre rôle. Nous proposons des réponses, ou des ouvertures vers des réponses, par l'intermédiaire des intervenants et des enseignements, et aussi par l'intermédiaire des lieux.

La spiritualité ne se transmet pas par des discours, mais par la contagion. C'est une transmission directe, d'être à être, qui ne passe pas par le mental, ni par la raison. Il faut simplement qu'il y ait la mise en contact, et le stage est un bon moyen pour cela.

Pour nous, le premier objectif est atteint quand le cœur s'ouvre, et



que les yeux se mettent à pétiller parce que la shakti y est entrée. Nous visons l'ouverture de la personne, et son premier contact avec la grande dimension de la vie. On sait que, cela, elle ne l'oubliera jamais. Ensuite, le cheminement, c'est aux intervenants à le gérer, avec nous ou en dehors de nous.

Combien en avons-nous reçu de lettres qui disaient, à peu près, ceci : « Je viens vous remercier pour tout ce que j'ai reçu chez vous. Ma vie a changé après mon stage avec X et je vais continuer mon chemin avec lui. Je ne sais pas si nous nous reverrons, mais... » ? Nous sommes des passeurs.

Quand ma vie s'est dessinée à partir de la phrase : « Je veux faire savoir que Cela existe », je n'ai jamais pensé à être moi-même enseignant, bien que l'ayant été auprès de mon Maître. Ma vie « professionnelle » s'est mise en place en dehors de cet enseignement spécifique. J'ai visé quelque chose de plus large, de plus ouvert, de plus englobant, qui accueille toutes les traditions. C'est pourquoi nous travaillons en amitié profonde avec des chrétiens, des bouddhistes, des soufis... qui sont les enseignants.

Progressivement, j'ai compris que l'axe de Terre du Ciel, c'est le *sanatana dharma*, expression sanskrite que l'on peut traduire par la « Loi éternelle », c'est-à-dire la Loi qui régit le monde et la vie, de toute éternité. Ce n'est donc pas indien ni hindou, mais éternel.

Pour le comprendre, il faut connaître l'origine de la tradition indienne. L'hindouisme, comme on dit généralement, n'a pas de fondateur. C'est le fruit d'une recherche collective, d'une sagesse collective. Son livre de référence est le Vêda. Ce livre n'a pas d'auteur, ou plutôt il en a cent ou mille dont on ignore les noms. Ce n'est même pas un livre collectif. C'est un recueil de documents épars, récupérés aux quatre coins du pays par un compilateur. L'écriture des textes s'étale sur plusieurs siècles, et les auteurs ne se connaissaient pas entre eux. Pourtant, le résultat est d'une profonde homogénéité. Comment est-ce possible ?

Comme tous les peuples, le peuple de l'Inde a été confronté aux questions essentielles de la vie et a cherché ses réponses. Pour cela, il a développé un outil très performant, et c'est sans doute là sa spécificité, sa spécialité, la source de sa grandeur, et ce qui fait le



clivage entre Orient et Occident. Son outil de connaissance n'a pas été la raison seule. Sa méthode n'a pas été la démarche scientifique universellement appliquée aujourd'hui dans le monde moderne, mais une autre méthode appelée *samyama*, une application de la méditation à la connaissance du monde extérieur. Cette méthode, développée dans les traités de yoga, a été universellement appliquée, à la grande époque védique, par les sages, les *rishis*, les voyants – « voyants » car ils voient la vérité de façon immédiate et directe. Leur esprit a été purifié et façonné pour cela.

Un texte de Patanjali nous dit : « La connaissance fondée sur la déduction ou le témoignage est différente de la connaissance directe obtenue dans les états supérieurs de conscience. La première est limitée et fragmentaire. »

Les sages de l'Inde ancienne ont cherché les lois qui régissent les mondes physiques et subtils, les lois universelles et éternelles, au delà des conditions de temps et d'espace – ce que leur méthode, neutre et dégagée de toute subjectivité, leur a permis. C'est pourquoi la vision de l'Inde n'est pas une vision indienne ou une vision hindoue, mais c'est une vision « racine ». Elle a trouvé les fondements objectifs, éternels, et accueille tous les fruits qui, eux, sont des formes adaptées aux circonstances, au moment et au lieu. C'est pourquoi la terre indienne a pu accueillir sans difficulté les religions persécutées par des populations qui n'avaient pas sa sagesse. Ce qu'on a observé dans l'histoire, et qu'on observe aujourd'hui, comme « conflit religieux », n'étant, le plus souvent, que des conflits politiques qui s'appuient sur le religieux et le manipulent.

La multiplicité des dieux en Inde, qui a fait croire aux Occidentaux à un polythéisme indien, est une conséquence naturelle du sanatana dharma. Dieu est Un et sans forme. Mais l'être humain, étant lui-même incarné, a besoin de se relier à une forme. Alors, qu'il crée celle qu'il veut, peu importe. La forme n'est qu'un moyen de se relier au sans forme, et un passage obligé, temporaire. C'est ainsi que des dizaines et des centaines de « dieux » sont nés, c'est-à-dire d'images qui, par le fait des diversités humaines quant aux goûts et aux tendances, vont conduire chacun, d'une façon spécifiquement appropriée, à l'Absolu qui, lui, est « Un et sans second ». Chaque

« déité » représente un aspect particulier de « l'Un sans second », est une porte d'accès à cet « Un sans second ».

Terre du Ciel est une terre du sanatana dharma. Il a son enracinement dans l'Un, dans la Vérité unique expérientielle, et il en accepte toutes les expressions, sous la forme des multiples grandes traditions, celles qui ont aussi leur enracinement dans l'Un.

Il n'y a pas de recherche œcuménique ou interreligieuse à Terre du Ciel. Seules les personnes qui sont « identifiées » à leur démarche spécifique peuvent faire de tels efforts. Si l'on est installé au centre de la roue, tous les rayons y convergent, de façon naturelle.

Toutes les grandes religions ont le sentiment d'être universelles. Par exemple, les mots « catholique » et « orthodoxe » l'expriment bien. Mais c'est leur essence profonde, et non leur forme, qui est universelle. Malheureusement, c'est à leur forme qu'elles s'identifient, et cela donne les guerres de religion, puis les relations interreligieuses.

Grâce au sanatana dharma, l'Inde a échappé aux deux périls – d'une part le prosélytisme et la volonté missionnaire, d'autre part les guerres de religions – qui ont été deux des démons de l'Occident.

Comme je l'ai dit, les conflits islamo-hindous d'aujourd'hui – et d'hier – sont essentiellement de nature politique. N'oublions pas que l'Inde a subi deux invasions : celle des Moghols, puis celle des Anglais, et que les deux ont cherché à détruire ses racines culturelles et religieuses. Il a fallu Gandhi et l'Indépendance, le triomphe de Vivekananda au Parlement des Religions de Chicago, puis bien d'autres sages, pour que l'Inde redresse la tête et retrouve confiance en elle-même. Si Abdul Kalam, musulman, a été élu président d'une Inde majoritairement hindoue, c'est parce que, père de la bombe atomique indienne, il a redonné sa fierté à un peuple depuis longtemps soumis par la force, et humilié. Le dynamisme économique du pays manifeste, aujourd'hui, la libération d'une énergie trop longtemps contenue. Mais le sanatana dharma – les racines de l'Inde éternelle en tant qu'expressions de la vie, du monde, du cosmos – reste toujours bien présent au cœur du pays. Et j'oserai dire que c'est une vision qui a sa place au cœur du monde. Un swami m'a dit un jour : « L'Inde retrouvera sa vocation de Maître spirituel du monde. Chaque pays a sa vocation spécifique. Celle de l'Inde,

c'est la spiritualité et la sagesse ». Terre du Ciel est ancré dans le sanatana dharma.

Un stage de développement personnel assumera son rôle d'ouverture à une dimension plus profonde de l'être et non épanouie, la spiritualité, si trois conditions sont présentes :

1. L'intervenant doit lui-même avoir une dimension spirituelle éveillée, et si possible être lui-même sur un chemin. Un aveugle ne peut pas conduire d'autres aveugles. Un être « éveillé », même s'il enseigne le tennis, pourra éveiller ses élèves. Par la contagion.

2. Le lieu où se déroule le stage doit être porteur de l'énergie spirituelle, les gens qui arrivent le sentent tout de suite, consciemment ou inconsciemment. L'ouverture se fait déjà dès les premiers instants. C'est ce qui était arrivé pour moi quand, parvenant à l'ashram, en Inde, le premier jour, j'avais senti la shakti en regardant le portail. Je ne savais pas ce que c'était, mais j'en ai senti les effets immédiatement. Le lieu doit être porteur de shakti, et celle-ci vient surtout des activités qui s'y déroulent, des personnes qui animent le lieu et de celles qui le fréquentent. La venue d'un grand sage est une bénédiction, car sa shakti imprégnera longtemps le lieu, aidant ceux qui viendront par la suite à approfondir leur « reliance ».

3. L'aménagement, la décoration, l'organisation, le fonctionnement du lieu doivent être en cohérence avec la finalité qu'on lui donne. Cela, c'est la vie d'ashram qui nous l'a enseigné. C'est difficile, tellement, parfois, c'est subtil, mais c'est important. Il y a une différence profonde entre un lieu de vacances classique, ou même un lieu de stages classique, et un lieu Terre du Ciel. D'innombrables lettres reçues en ont témoigné. Parmi celles-ci, la réflexion d'une adolescente m'a beaucoup touché. C'est sa mère qui m'a écrit après un stage de quatre jours à Chardenoux, passé avec sa fille de quatorze ans venue pour la première fois : « S. m'a dit en rentrant que, si quelqu'un avait envie de se suicider, il fallait qu'il vienne passer une semaine à Chardenoux, et qu'il retrouverait forcément la joie de vivre. » La shakti nous pousse au cœur de nous-mêmes, là où réside la joie, la joie principielle et essentielle à toute existence humaine.

Les stagiaires découvrent la shakti – sous la forme de joie, de paix,



de liberté – mais ne viennent pas pour elle, puisqu'ils ne la connaissent pas. Alors, pourquoi viennent-ils ? D'une façon générale, parce qu'ils sont insatisfaits et en quête « d'autre chose ».

Un jour, une personne m'a demandé : « Ce sont tous des gens malades, perturbés, qui viennent ? » Sous-entendu : on vient se faire soigner ici, et donc, si l'on est sain, ce n'est pas pour nous. Oui, mais qui est « sain » ? Est-ce parce qu'on aime son travail et que la famille est sans histoire qu'on est sain ? Plusieurs auteurs ont développé le concept de « normose », cette maladie dans laquelle on est installé dans la norme. Est-ce parce que la vie est facile et s'écoule sans trop de secousses qu'on est sain ? Vision bien superficielle. Qu'une crise survienne, d'origine extérieure au foyer ou intérieure, et on verra ce qui reste de la belle harmonie. C'est la crise qui remet tout en question, qui nous sort du bien-être animal de la normose, pour nous propulser un peu plus haut.

C'est pour cela qu'il y a un certain nombre de personnes qui arrivent en crise dans les stages. Crise de couple, crise professionnelle, crise existentielle. Le bel ordonnancement des événements qui, pendant quelque temps, a maintenu les choses en l'état et dans la norme, tout d'un coup a craqué. Et il n'y a plus de repères. En yoga, nous disons qu'une fausse identification a lâché, une béquille s'est brisée, et il faut retrouver son équilibre. Il y a alors deux possibilités : se construire une nouvelle béquille ou trouver sa force propre pour tenir debout sans béquille. Dans la plupart des cas, à Terre du Ciel, les deux se font simultanément. On comprend « un peu », mais on ne peut pas se passer de recommencer. Néanmoins, on avance « un peu ». Jusqu'à la prochaine crise qui nous fera avancer un peu plus.

Christiane Singer l'a bien exprimé dans une conférence intitulée : « Du bon usage des crises », et publiée dans la revue. « J'ai gagné la certitude, en cours de route, que les catastrophes sont là pour nous éviter le pire. Le pire, c'est bel et bien d'avoir traversé la vie sans naufrages, d'être resté à la surface des choses, d'avoir dansé au bal des ombres, d'avoir pataugé dans ce marécage des on-dit, des apparences, de n'avoir jamais été précipité dans une autre dimension. Les crises, dans la société où nous vivons, elles sont vraiment ce



Avec Yacine Demaison après une conférence.

Rituel soufi marocain à Chardenoux.



qu'on a encore trouvé de mieux, à défaut de Maître, quand on n'en a pas à portée de la main, pour entrer dans l'autre dimension. »

Les stages peuvent accompagner les crises, aider à en déchiffrer le sens, et faciliter l'entrée « dans l'autre dimension ». Mais ce n'est pas la seule motivation, loin de là. Celle qui fut la mienne à une époque où j'ai suivi beaucoup de stages, et qui, je crois, est assez commune, c'est un besoin de mise en cohérence.

Toute société est fondée sur un « paradigme », c'est-à-dire un ensemble de croyances acceptées et non discutées, passées dans l'inconscient, et qui deviennent références pour tout ce qui arrive ensuite. La fameuse « résistance au changement » a, là, sa plus profonde racine. La société évoluant, le paradigme doit aussi évoluer. Mais c'est très difficile, car c'est un ensemble soudé, très cohérent. Si une pièce bouge, il faut tout repositionner. Notre époque est au cœur d'un très gros changement de paradigme. La frange de la population qu'on appelle les « créatifs culturels », et qui représenterait 17 % de la population française (24 % aux USA), a complètement remis en question le paradigme encore en vigueur, qui s'était mis en place au XIX^e siècle. C'est pour cela que toute sa vision du monde et de la société, et tout son art de vivre sont différents, décalés. C'est ce changement de paradigme qui a fait naître la conscience écologique, avec ô combien de résistance de la part de la majorité de la population, jusqu'à ce que le ministre de l'écologie devienne le numéro deux du gouvernement. C'est ce même changement de paradigme qui conduit aujourd'hui de plus en plus de personnes vers les médecines naturelles, l'alimentation végétarienne, le commerce équitable, l'argent éthique. Tout cela est, aujourd'hui, très minoritaire, mais ce sera la norme demain.

Ayant remis en question un point, un seul, du paradigme, nous oblige à tout reconsidérer. Les stages peuvent beaucoup aider dans cette mutation de la vision, dans l'établissement d'une nouvelle base conceptuelle sur laquelle fonder ensuite l'ensemble des aspects de sa vie, pour une mise en cohérence de sa vie.

Une autre motivation à venir suivre un stage est assez répandue. D'une façon générale, notre cadre d'action dans la vie professionnelle



est de plus en plus étroit et limité. Au pire, on reproduit toujours les mêmes gestes. Souvent, ce sont les mêmes actions. On est de plus en plus « spécialiste ». Mais qu'advient-il de tous les aspects de nous-même laissés en friches ?

Le stage est un moyen de s'ouvrir à autre chose, de nourrir une partie de son être qui crie famine, ou est en train de se dessécher. C'est une façon de remettre de la vie dans une mécanique sclérosée, et de redevenir vivant, plus pleinement.

Je me souviens de cette personne qui ne pouvait pas chanter et gardait la bouche close pendant les chants.

- Je chante faux, se justifiait-elle.

- Je n'ai pas demandé de chanter juste, j'ai demandé de chanter, répliquai-je. Peu importe si tu chantes faux.

Et sa bouche s'ouvrit. Au début, elle déraillait complètement, mais personne n'y prit garde. Puis cela s'améliora. Elle y prit goût, au point de s'inscrire plus tard à un groupe de chant qui donnera de petits concerts. Cette traversée victorieuse d'un obstacle l'avait rendue radieuse. Je pourrais raconter d'innombrables histoires de ce style.

Certaines personnes découvrent en stage une convivialité qu'elles ne peuvent avoir dans leur vie, et cela les incite à venir. Mais cette motivation est peut-être moins présente à Terre du Ciel que dans d'autres organismes, car nous ne valorisons pas particulièrement cet aspect. Nous mettons l'accent sur l'enseignement et la transformation. Pour cela, d'ailleurs, certains stages se déroulent partiellement, ou totalement, en silence.

C'est, néanmoins, pour satisfaire cette demande et ce besoin légitime, que nous avons créé les « séjours ressourcement-chantiers » fondés sur la convivialité avec les permanents du lieu.

Depuis trente-cinq ans, tous nos repas de stages sont végétariens, sans viande ni poisson. C'est le régime d'ascèse des monastères ; pour nous, c'est un choix pédagogique. On peut constater que toute la société y vient petit à petit. Sans être intégristes sur la question, nous avons voulu montrer que la viande n'est pas indispensable, et qu'une cuisine végétarienne peut être gastronomique. Bien sûr, au

passage, les valeurs qui sous-tendent le végétarisme sont présentes : médicales, écologiques, éthiques, spirituelles. Récemment, un Maître de l'Inde me disait que trente-cinq ans de nourriture végétarienne dans la totalité de nos stages était, à soi seul, une belle réalisation.

Nous ne proposons ni n'acceptons aucun alcool. L'expliquer est très simple : « Vous venez ici pour voir clair dans votre vie. Il est bien connu que l'alcool trouble la vision. Soyons cohérents ! ».

Terre du Ciel est connu pour sa rigueur d'organisation, et donc pour une certaine discipline sous-jacente. J'ai entendu plusieurs fois cette remarque, qui me va bien : « À Terre du Ciel, il y a un cadre qui est clairement posé, à l'intérieur duquel on se sent étonnamment libre. » Les programmes commencent à l'heure. Depuis toujours, on ne fume pas à l'intérieur des bâtiments. On ne téléphone que dans la cour. On ne peut pas enregistrer, lire le journal, se promener avec des vêtements portant des inscriptions publicitaires, écouter la radio, ou regarder la télévision...

Les racines des fonctionnements pédagogiques de Terre du Ciel sont dans la vie d'ashram, pas dans Mai 68. Les fruits sont ceux de l'ashram, qui rejoignent parfois ceux de Mai 68, mais pas toujours.

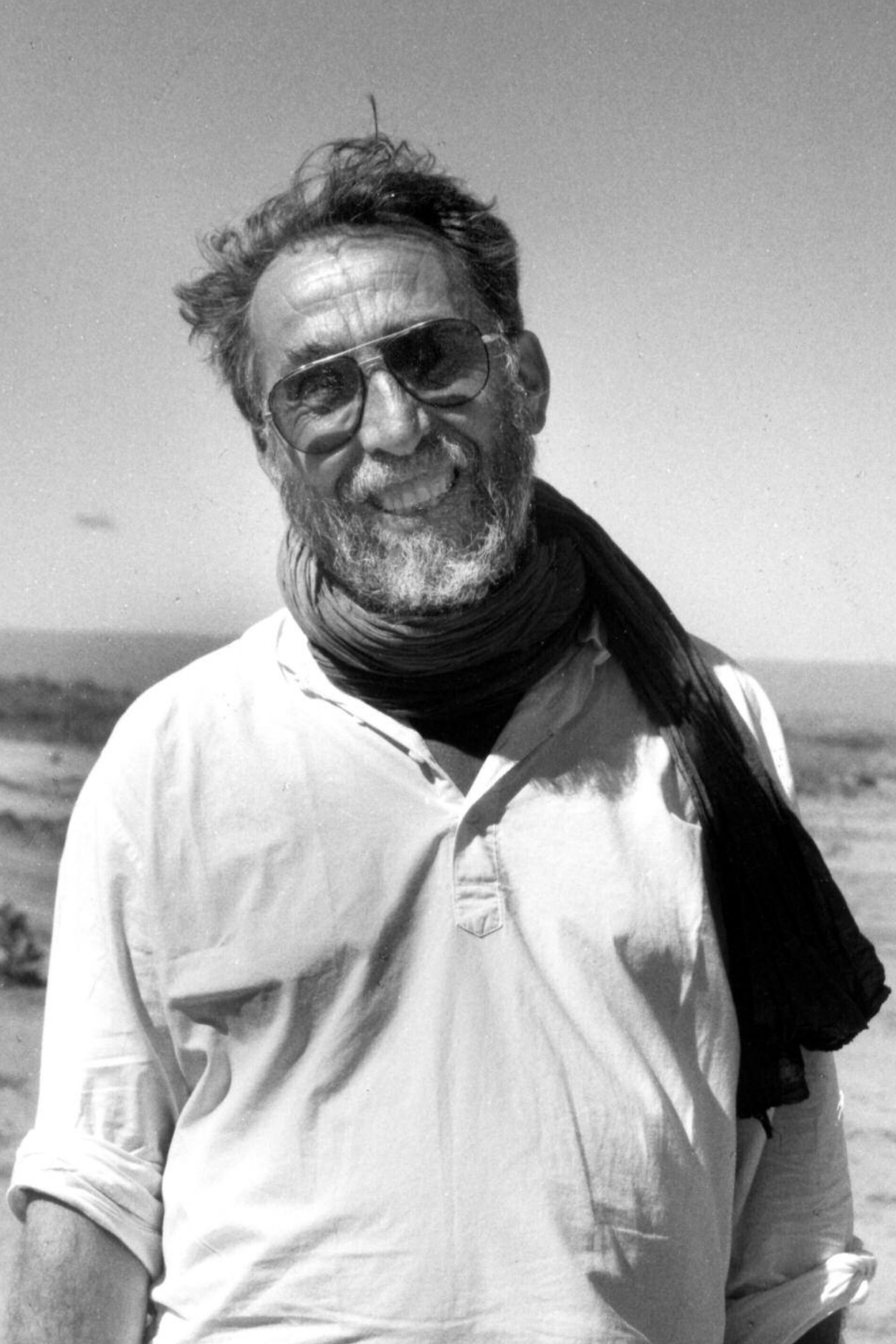
Toute bonne chose peut avoir ses revers. Je considère les stages comme une très bonne formule d'ouverture et d'éveil, mais il ne faut pas en abuser. Il ne faut pas en faire plusieurs d'affilée, par exemple, car cela nuit à l'engagement dans chacun, et donc aux fruits qu'on en récoltera. Il ne faut pas choisir un stage parce qu'on est libre à cette date-là. Il faut le vouloir vraiment, et s'y donner. Il ne faut pas que le stage devienne un système. Il est légitime, dans certaines situations, à certains moments. Après, il y a d'autres façons de s'y prendre pour continuer à évoluer.

Une critique qu'on entend régulièrement, surtout de la part de ceux qui ne font pas de stages : c'est cher. Il est vrai qu'un stage résidentiel de six jours coûte, tout compris, entre 600 et 700 euros. À l'évidence, c'est beaucoup pour quelqu'un qui gagne le SMIC. Mais c'est le prix, on n'y peut rien. C'est beaucoup moins cher qu'un stage de formation continue ou un séjour en cure thermale. La différence est que la formation continue est payée par l'entreprise, la cure thermale par la

Sécurité Sociale ou les assurances. Dans ces deux cas, l'individu n'en voit pas le prix, donc, pour lui, « ce n'est pas cher » !

En vérité, les prix sont généralement si tirés que les Centres ont beaucoup de mal à survivre. Récemment, plusieurs d'entre eux ont déposé leur bilan ou arrêté, d'autres s'en sortent avec un mécénat permanent. Comme c'est objectivement cher pour l'individu qui paie la totalité de sa poche, on est obligé de baisser les prix au maximum. À Terre du Ciel, le plus haut salaire fait une fois et demie le SMIC, et certaines personnes travaillent bien plus que les trente-cinq heures réglementaires.

Quant aux intervenants, certains vivent de leur métier. Quelques-uns s'en sortent très bien. Pour beaucoup, c'est laborieux. Pour d'autres, c'est un complément de revenus.



UNIVERSITÉ DU DÉSERT

Tout a commencé à Pierre Chatel, lors d'une retraite avec Frère Jean. À un moment, tout son groupe, qui rentrait dans la salle-à-manger, a défilé devant moi. Je fus touché par la noblesse des attitudes, et plus encore par la brillance des visages, l'éclat des regards. « Qu'ils sont beaux ! », me dis-je. Et j'étais émerveillé qu'un tel résultat ait pu être accompli en quelques jours seulement. Et soudain, à la simple admiration se substitua la pensée : « Comment pourrait-on faire encore mieux ? Comment pourrait-on aller encore plus loin ? » Et une réponse jaillit : « En faisant le stage dans le désert. »

Une fois semée, cette idée ne me lâcha plus. Il fallait faire les stages dans le désert, créer une « Université du Désert ».

Quelques mois plus tôt, j'avais été invité à accompagner un groupe au Maroc, pour faire un reportage sur leur Congrès « Cinéma et Spiritualité ». On était allé, d'abord, à Fès pour visionner une série de films et en débattre, puis avions fait une excursion dans le désert, droit au sud, pendant deux jours. C'était ma première incursion dans le désert. Ce fut une découverte importante. L'immensité, le silence, la nudité, l'infinitude – tout cela eut une résonance très forte.

C'était cela qu'il fallait pour nos stages. Le cadre du désert leur donnerait une force, un impact supplémentaires. L'infini du désert nous renvoyant à l'infini en nous, avec la guidance d'un grand intervenant, le résultat serait fabuleux.

Mais où faire le camp ? Comment ? Avec qui ?

Sitôt l'été terminé, je suis parti en repérage pour trouver le lieu et

le partenaire local. Sur la carte, il n'y avait au Maroc que deux zones de désert de sable. J'avais vu celle de l'est, vers Merzouga, et je n'en voulais pas. Trop de touristes qui viennent en car observer le lever du soleil en grim pant sur une dune, trop de vendeurs de souvenirs qui surfent sur les dunes avec leur mobylette.

Il restait la zone ouest, au sud de Zagora. Il fallait aller voir. Rendez-vous fut pris avec une agence locale. Une petite voiture fut louée, et nous voilà partis sur les routes et les pistes du sud. Avec l'aide de guides locaux, nous avons vite trouvé le magnifique site du lac de Schgaga. Une immensité asséchée, bordée de grandes dunes. Et au-delà, une mer de sable. C'est au bord des grandes dunes, sur l'argile durcie du lac, qu'il fallait installer notre camp.

Nous avons eu l'immense chance, au début, d'être seuls dans cette zone, car elle venait juste d'être ouverte au tourisme, après avoir été, pendant de nombreuses années, interdite comme zone militaire, en protection d'incursions possibles du Polisario installé quelques kilomètres plus loin. La zone était réellement idéale. Mais qui allait nous monter le camp ? Quel hôtel allions-nous prendre pour base ?

Au retour, nous nous sommes arrêtés dans un petit hôtel de Zagora, à la Fibule. Les propriétaires avaient des chambres et pouvaient nous monter le camp. On alla voir d'autres hôtels, mais c'était la Fibule qui me plaisait le plus.

Mais quelle allait être notre agence prestatrice ? Qui allait nous fournir les billets d'avion ? Une visite à l'agence lyonnaise de Nouvelles Frontières permit de résoudre rapidement ces problèmes. Sur le papier, tout était réglé.

Un programme fut rapidement monté : trois retraites et une rencontre inter-traditions. Cette première saison fut un très grand succès. Mais elle fut aussi une aventure, une première, aussi bien pour notre prestataire de Zagora que pour nous.

Je crois que dans toutes les aventures de Terre du Ciel, il y a eu des miracles qui ont permis leur réussite. L'un de ces miracles, au désert, fut que, peu de temps avant de partir établir le camp, je fis la connaissance d'un homme qui possédait une land-rover, connaissait

bien le Sahara qu'il avait traversé plusieurs fois, et avait du temps libre.

- Si tu veux, je peux te rejoindre là-bas. Pendant toute la préparation et la durée du camp, tu auras ainsi une voiture à ta disposition. Tu ne paieras que le gasoil et l'huile.

Ce fut une aide très importante.

À mon arrivée, il fallut déterminer exactement l'emplacement du camp. Avec Georges et sa land-rover, on alla faire le tour du site qui est à trois heures de trajet de Zagora. Environ une heure de route, une heure de piste, une heure de hors-piste. Après avoir tourné et tourné dans la région, un lieu s'imposa : ce sera là. L'endroit était sublime. L'immensité du lac asséché d'un côté, simplement bordé au loin par un cordon de falaises. De hautes et belles dunes de l'autre qui ouvraient sur une infinitude de sable. Et pas âme qui vive à l'horizon. Nous étions seuls.

De retour à l'hôtel, nous décrivons le site à Lahsen, le patron de la Fibule. Sa réaction est immédiate :

- Ce n'est pas possible d'aller là-bas.

- Pourquoi ?

- C'est trop loin.

- Et alors, où est le problème ?

- Il n'y a pas d'eau. C'est une zone où il y a du vent, et il va arracher les tentes. Les gens vont se perdre dans les dunes. C'est plein de serpents mortels. Tu es à côté de la frontière, et si tes gens s'en approchent sans le savoir, ils vont se faire ramasser par les militaires. Et mon personnel ne voudra pas rester si longtemps loin de tout.

Puis, d'une voix plus faible, il ajoute :

- Et vos femmes risquent de se faire agresser par les nomades. Dans le désert, une femme seule est à celui qui la prend.

Il croyait sans doute me faire peur avec cet argument final. Mais il en fallait plus pour me décourager :

- Il y a un puits à trois kilomètres. Il suffira de pomper l'eau et de la mettre dans des citernes. Et plus tard, on creusera notre propre puits dans le camp. Les tentes seront montées sur l'argile et pas dans le sable. L'argile est très dure, et avec de gros piquets, il ne doit pas y avoir de problème. Je serai présent en permanence, et assurerai une surveillance discrète pour que personne ne se perde, et qu'il n'y ait pas d'histoire avec les nomades. Quant aux serpents, leurs traces sont



très visibles, et il suffit d'avoir un chasseur de serpents qui les traque tout autour du camp.

Pour moi, c'était simple, mais lui n'y croyait pas. Il objecta encore pendant un bon moment. À contre-cœur, j'utilisai alors ma dernière carte :

- Tu as signé, et c'est marqué sur le contrat que c'est moi qui t'indique l'emplacement du camp. Si tu refuses, je vais aller trouver quelqu'un d'autre, et tu auras des problèmes avec Nouvelles Frontières.

Il ne refusait pas de monter le camp, mais il le voulait juste à côté de Zagora. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il n'avait jamais monté un grand camp de ce type, et que personne, en dehors des nomades, n'avait jamais été planter une tente si loin dans le désert pendant si longtemps.

Plus tard, je découvrirai que tous les prestataires touristiques de la région avaient les yeux braqués sur notre camp, guettant l'incident dramatique. Et bien plus tard, lorsque nous avons célébré les dix ans de notre collaboration, Lahsen, un peu éméché, raconta l'histoire de notre installation au groupe alors présent, en concluant : « Alain était fou, et je l'ai suivi dans sa folie ».

Cette saison d'ouverture se passa merveilleusement, avec quatre groupes successifs d'une semaine, dont un colloque de quatre-vingts personnes avec une dizaine d'intervenants, dont Christiane Singer et Faouzi Skali.

L'emplacement était parfait, le camp en lui-même très bien fait, la logistique sans faille. Lahsen était un excellent organisateur, et il savait que sa réputation était en jeu, que beaucoup de concurrents guettaient son faux pas.

Il y eut, malgré tout, quelques surprises et quelques moments cocasses.

Lahsen n'avait qu'une seule land-rover, et les transferts au camp durent se faire sur la plateforme aménagée d'un camion. Trop lourd, le véhicule s'ensablait régulièrement. On descendait, on dégageait les roues à la pelle, on poussait, et ça repartait. En fait, c'était sympa. Ça ressemblait à de l'aventure. Quand on arrivait en vue du camp, le camion s'arrêtait, et tout le monde était subjugué par la beauté du

Joie

Ce qui s'est vraiment passé durant ces quelques jours, je n'en sais rien. Il me reste seulement cette sensation d'être bien, que tout va bien, que tout est parfait, ici et maintenant. Il y a eu, au cours de la méharée, un moment de grâce ou, soudainement, je me suis sentie remplie de joie, de bonheur, sans aucune raison... Extérieurement, selon les critères du monde civilisé, tout allait mal. J'étais malade, assise entre des cailloux et des crottes de dromadaires, loin de ma maison, de mon petit confort, de ma famille...

Pourtant, de ma vie, je n'avais ressenti un tel sentiment de plénitude profonde... C'est comme si j'étais devenue sans limites, comblée d'une joie profonde et inexplicable... Tout devient claire, simple, limpide.

Je sais qu'à l'intérieur plus rien n'est pareil. Même si parfois les événements extérieurs m'en écartent pour un temps, je sais que c'est là, immuable, inaltérable, source parfois très souterraine mais vivante, vibrante, comme une petite musique qui ne s'arrête jamais.

– Catherine

Désert intérieur

Chacun plonge dans son désert intérieur. J'ai découvert que le mien pouvait être de plus en plus grand, que l'espace s'élargissait. C'est presque un peu enivrant cette descente, mais c'est l'ivresse des grandes sensations. J'ai apprécié le silence, que j'aime retrouver maintenant chez moi dans la pièce où je pratique, dans la nature, loin de la ville, loin de certaines personnes qui parlent pour ne rien dire.

Dans la méharée, les méditations se prolongent, l'espace intérieur étant plus vaste. Il suffit parfois d'une inspiration, d'une expiration, et l'état méditatif est là, cela n'importe où.

Les bonnes choses de la vie que j'ai appréciées, j'ai toujours eu peur d'en manquer. Mais l'état de bien-être est désormais en moi. Plus de manque, il suffit d'être calme mentalement et il refait surface.

– Valéria

J'étais le vent, le soleil, le sable

Un matin, marchant dans le vent, le soleil et les dunes en répétant le mantra, je n'ai plus senti de différence entre ces divers éléments et moi. J'étais le vent, le soleil, le sable. J'avais l'impression que je ne marchais plus mais que j'affleurais seulement le sol. C'était fabuleux.

Une nuit, nous marchions silencieusement sous le clair de lune. Tout à coup, j'ai entendu des chants. Je ne reconnaissais pas les paroles. J'ai d'abord cru que plusieurs personnes de la caravane chantaient, mais chacun avait l'air bien silencieux. Personne n'avait l'air de chanter, pourtant les chants étaient toujours là. Alors je me suis laissée bercer par cette musique enchanteresse venant de la terre... ou du ciel, et tellement protectrice.

– Michèle

Apaisement

Depuis mon retour du désert, il y a en moi une légèreté, une tranquillité, une distanciation par rapport aux événements quotidiens, et un grand apaisement.

– Catherine

lieu. Même après des années, j'ai toujours ressenti une émotion à ce moment : l'immensité, la grandeur, la beauté, la noblesse.

La deuxième surprise concernait la nourriture. Dans ces zones désertiques, je n'avais pas voulu imposer un régime végétarien, et j'avais accepté que les carottes soient remplacées par du mouton. Mais je n'avais pas imaginé que cela se concrétiserait par un troupeau de moutons dans le camp, avec tous les petits drames que cela entraînerait :

- Regarde comme il est beau ce mouton avec sa tache noire sur l'œil. Il doit avoir soif.

Et la sensible stagiaire va lui chercher à boire. Puis lui ramasse des brins d'herbe. À toutes les pauses, elle va retrouver son gentil mouton. Jusqu'au jour :

- Où il est mon mouton ?

Et la copine, indifférente :

- Tu n'as pas fait attention, tu l'as mangé hier.

Les égorgements dans le camp posaient des problèmes.

Un jour, on était à table. En bruit de fond, un mouton bêle. On a l'habitude. Mais le bruit s'arrête, net. Toutes les conversations sont suspendues, les fourchettes restent en l'air. Christiane Singer, assise en face de moi, me regarde fixement, et me dit soudain :

- Alain, tu as bien fait de ne pas choisir un régime végétarien. Au moins, maintenant, on sait d'où vient la viande qu'on mange.

Mais ce fut trop, et dès la semaine suivante, il n'y eut plus de moutons dans le camp, ni de viande dans les assiettes.

Un soir, ce fut l'inquiétude. Il manquait un stagiaire. La nuit tomba, il n'était toujours pas rentré. Une voiture partit sillonner la zone du désert où c'était possible, tous phares allumés. Comme prévu, on alerta l'armée dont un poste était à quelque distance. Au début, on m'avait dit qu'elle avait un hélicoptère qu'elle pourrait utiliser en cas d'urgence. Mais ensuite, on me précisa que, pour qu'il décolle, il fallait une autorisation, et que cela demandait deux jours. Mais même sans hélicoptère, il fallait déclarer la disparition. J'étais très inquiet. C'est peu après minuit qu'on vit au loin une petite lumière qui semblait se rapprocher. C'était notre homme qui rentrait d'une très



longue promenade, le visage fendu d'un énorme sourire. Il n'avait pas pensé un instant qu'on pourrait s'inquiéter.

Une autre fois, ce furent deux jeunes femmes qui n'étaient pas là pour le dîner. Mais je ne le sus pas, ce qui m'évita de m'inquiéter. Elles s'étaient laissées surprendre par la nuit qui tombe très vite, et n'avaient plus retrouvé le camp. Elles avaient appelé, mais elles étaient trop loin et personne n'avait entendu. Elles s'étaient alors collées l'une contre l'autre dans un trou de sable, car il faisait très froid, et avaient patiemment attendu l'aube. Dès le lever du jour, elles avaient pu facilement rejoindre le camp.

Les nuits sans lune, on pouvait se perdre facilement, même à l'intérieur du camp qui était très étalé. Une nuit, une femme se leva pour aller aux toilettes et ne retrouva pas sa tente. Elle erra dans le camp, et finit par tomber sur la tente des Marocains. Elle en réveilla un pour lui demander de l'aider. Il ne parlait pas français. Elle essaya de se faire comprendre par gestes : « dormir », « là-bas, ma tente », « tu m'accompagnes ». Il se leva d'un bond, et lui trouva très vite sa tente. Mais il fut très surpris quand, s'engouffrant sous la toile, elle le remercia sans l'inviter à entrer. L'histoire fit beaucoup rire les Marocains du camp, puis tout Zagora.

Les stages se sont succédés, les années se sont succédées, et les petits incidents aussi. À un moment, il fallut déplacer le camp. Nous étions arrivés en territoire vierge, en faisant du hors-piste. Mais nos passages répétés avaient fini par créer une piste, et les routards n'hésitaient pas à l'emprunter, et déboulaient dans le camp.

Un jour, trois voitures arrivèrent ainsi à vive allure. En sortirent trois hommes en short et torse nu : « Vous avez de la bière ? ». Les pauvres, ils tombaient vraiment mal.

Un autre jour, lors d'une retraite totalement en silence, alors que le groupe contemplait le coucher du soleil du sommet d'une dune, une voiture arriva à toute allure et tenta d'escalader la dune. La magie du lieu était cassée, et l'intervenant ne voulut plus revenir, ce lieu étant, pour lui, comme tous les autres. J'étais furieux, absolument furieux. J'en voulais à Lahsen qui n'avait pas protégé le camp, qui ne

comprenait pas, à sa juste valeur, l'importance de l'isolement et du silence.

Il eut alors l'idée de mettre au bord de la piste un panneau : « Interdiction de passer ». En plein désert, c'était cocasse, mais cela nous a protégé pendant deux ans. Les guides, tombant sur ce panneau et voyant le camp de tentes blanches au loin, croyaient qu'il s'agissait d'un camp d'émirs arabes – classique dans cette zone qui était leur réserve de chasse au faucon – et, ne voulant pas d'histoires, rebroussaient chemin. Mais un jour, quelqu'un se plaignit aux autorités, et il fallut enlever le panneau. Le désert est à tout le monde.

Notre désir d'isolement et de silence absolu n'y trouvant plus son compte, le camp fut déménagé au cœur du massif de dunes, où les voitures ne pouvaient circuler – ou très difficilement. On retrouva la quiétude, mais le site était moins beau.

Un autre incident fut tragi-comique. Un hiver, il avait beaucoup plu, et la surface du lac sur lequel était monté le camp s'était couverte d'herbe. Pas d'une herbe rase, mais d'une végétation d'un mètre de haut, quasi inextricable. C'était inimaginable. Lahsen m'avait caché l'importance de ce changement. En arrivant sur place, j'en eus les larmes aux yeux. Ce n'était pas possible. Tout était vert, d'une végétation dense. Une voix goguenarde, à côté de moi, m'interpella :

- Dis, Alain, je me suis inscrit pour le désert, pas pour la Normandie.

Lahsen avait reculé le camp dans les dunes, mais ce fut une saison mémorable. Les rossignols chantaient la nuit, les cigognes se nourrissaient autour des tentes, les abeilles maçonnes construisaient leurs nids sur les mâts, les hirondelles se posaient sur les cordages. Car les insectes et les papillons étaient partout, pour le plus grand bonheur des oiseaux migrateurs. Les nomades s'étaient installés sur la périphérie du lac, et envoyaient leurs troupeaux de chèvres et de chameaux à l'intérieur. Il y avait des centaines de chameaux. Cela nous permit de nous ravitailler chaque jour, en lait de chamelle frais, dans les campements nomades.

Un jour que j'accompagnais le responsable du camp vers les nomades, je remarquai une belle jeune femme. Je lui en fis la remarque.

- Tu peux l'épouser si tu veux.

- !?

- Tu restes ici trois mois, seul. Tu peux l'épouser pour trois mois, si tu veux.

C'est ainsi que je découvris l'existence, en Islam, du « mariage à durée déterminée ». Cette réalité alimenta, par la suite, beaucoup de conversations.

Les stages se sont succédés, ainsi, pendant quinze ans, durant trois mois chaque année. Au début, il n'y avait qu'un stage par semaine. Puis il fallut monter un second camp à quelque distance pour pouvoir proposer deux stages simultanément. J'avais pris un chameau, et je passais mes journées à naviguer d'un camp à l'autre pour m'assurer que tout allait bien. J'en profitais pour faire, en permanence, le tour des camps, et rechercher les traces de serpents. C'était une crainte permanente, car la vipère des sables est mortelle, et pierre noire, aspivenin ou sérum sont plus des aides psychologiques avant la morsure que des aides efficaces après. Je leur ai fait la chasse. J'en ai tué beaucoup. Pourtant, j'aime les animaux, j'aime les serpents. La première fois, je lui ai adressé une prière : « Serpent, tu es beau, je t'aime et tu le sais. Mais tu ne peux pas être ici, tu es trop dangereux. Tu as l'immensité du désert pour toi. Ici, c'est chez moi, et on ne peut pas cohabiter. Je suis désolé. » Et je l'ai tué. Les incidents qui auraient pu être tragiques ont été nombreux, mais tout s'est finalement bien passé. Très vite, il n'y eut presque plus de serpents autour des camps.

Il y eut quelques piqûres de scorpion, et moi-même j'ai été piqué. Ce fut très douloureux, mais heureusement il y avait un médecin qui avait apporté des antalgiques. J'avais souvent prié que, si quelqu'un devait se faire mordre par un serpent ou piquer par un scorpion, je souhaitais que ce fut moi. J'ai été exaucé. Mon Maître disait : « Méfiez-vous de vos désirs, ils se réaliseront tous. »

Pendant six ans, j'ai passé, chaque hiver, trois mois dans le désert à accompagner les groupes. Puis j'ai cherché quelqu'un pour me remplacer. Enfin, la confiance avec Lahsen étant bien établie, j'ai laissé les intervenants et les groupes directement entre ses mains.



J'ai su, après bien des années, que nous avions une réputation dans la région qui inspirait le respect des Marocains.

C'était autour de notre camp, et là seulement, que l'herbe avait poussé si drue une année. Pour les nomades, c'était miraculeux. Et pour eux, ainsi que pour les gens de la région, c'était grâce à toutes les prières faites au camp où s'étaient succédés des groupes religieux de toutes obédiences. Moi, j'étais le marabout.

Cette réputation s'est ancrée avec un autre incident. Régulièrement se déroulait dans la région le *Marathon des sables*. Une année, son trajet le fit passer très près de nous, et il établit son camp à moins de un kilomètre du nôtre. Les organisateurs avaient un petit ULM grâce auquel, je pense, ils surveillaient la course. Inquiet, je demandai à Lahsen d'aller les prier de ne pas s'approcher de notre camp où il y avait une retraite en silence. Au lieu de cela, ils vinrent nous survoler, encore et encore, comme s'ils faisaient des baptêmes de l'air et qu'on était l'attraction principale. J'étais absolument furieux : « Lahsen, donne-moi ton fusil, donne-moi ton fusil ». Il essaya de me calmer, mais j'étais devenu une furie. Mimant un tir au fusil, je pointai sur l'ULM : « Pan, Pan, Pan ». Ma colère était à son paroxysme devant tant d'irrespect.

La nuit tombée, nous apprenons qu'un coureur est manquant. Au matin, il n'est toujours pas rentré. La course ne repartira pas. On découvrit, plus tard, que le coureur s'est perdu, qu'il a été attrapé par les gardes-frontière algériens, emmené à Alger, et libéré seulement quinze jours plus tard. Pour les Marocains du camp qui avaient été témoins de ma colère et de la scène au fusil imaginaire – et qui colportèrent l'histoire –, c'était moi qui avait tué la course. J'étais devenu grand marabout, grand magicien.

Une chose que j'aimais, avec Lahsen, était notre mode de fonctionnement simple. La parole suffisait, pas besoin de contrat ou même de papier.

Dans ma jeunesse, j'avais toujours été impressionné par ce qu'on dit des diamantaires d'Anvers : ils se confient des diamants d'une valeur inestimable sur une simple poignée de mains. J'aimais cette confiance, et ce respect absolu de la parole donnée.

Une année où nous avions des difficultés financières, Lahsen me dit en toute simplicité : « Tu paieras quand tu pourras ». Il ne me demanda aucune signature, et je payai en deux ans. Notre collaboration continua dans l'amitié.

Un jour, c'est lui qui m'appela. « Est-ce que tu pourrais donner 10 000 F à mon frère à Paris ? Je te rembourserai quand tu viendras. » Je le fis sans papier.

Travailler dans cette confiance me plaisait beaucoup. Un jour, je lui en parlai, et il me dit que toute la société fonctionnait comme cela au Maroc.

– Et si quelqu'un ne respecte pas sa parole ? lui dis-je.

Il me regarda, et décrivit un arc de cercle avec son pouce droit devant sa gorge. Le message était clair.

J'ai aimé cette culture de la parole donnée – par opposition au contrat écrit – et je l'ai adoptée, de plus en plus, au sein de Terre du Ciel. Les accords avec les intervenants sont, le plus souvent, uniquement verbaux, et s'il y a un contrat écrit, c'est pure formalité pour être éventuellement en accord avec la loi. Bien sûr, il faut que la personne en face soit de la même culture, et je dois dire que j'ai eu plusieurs fois des déboires de ce côté-là. Mais je suis persuadé qu'il y a moins d'arnaque quand on fait un accord verbal « entre quat'z'yeux », qu'avec des contrats remplis de petites lignes.

Une anecdote : suite à de très grosses pluies, les caves de Chardenoux sont inondées, et le moteur de notre chaudière est noyé. Heureusement, nous sommes assurés contre le dégât des eaux. J'appelle le courtier et l'informe :

– Ah non, Monsieur, vous êtes assuré contre les eaux qui viennent d'en haut, pas contre celles qui viennent d'en bas.

Je n'avais pas lu toutes les petites lignes !

J'aime la devise de la Fondation Hommes de Parole, créée par Alain Michel : « Je porte ma parole entre mes mains. » Cela rejoint *satya*, l'exigence de véracité, dans le Yoga : « Qu'il n'y ait pas le moindre décalage entre ta pensée, ta parole et ton action ». Pour un yogi, c'est une exigence de chaque instant.

Après quelques années, nous étions devenus – avec près de 400



voyageurs – le plus gros tour-operator de la région de Zagora, nous avons créé notre propre agence de voyages, mais je commençais à m’ennuyer. C’est alors qu’est arrivé Maurice Freund, ancien patron du Point Mulhouse, qui allait créer Point Afrique.

Admirateur de son engagement auprès des populations des zones déshéritées d’Afrique, nous avons adhéré à la coopérative Point Afrique qu’il créait, à la fois à titre personnel et en tant que Terre du Ciel. Nous nous retrouvions dans l’esprit pionnier, audacieux et désintéressé de Maurice. Et nous l’avons accompagné dans ses deux premiers vols sur Gao, au Mali, pour lesquels nous avons réuni deux groupes de 30 personnes, puis dans son premier vol sur Atar, en Mauritanie, avec une première méharée/découverte du pays.

L’arrivée sur Gao fut très émouvante, d’autant que je fus le premier à descendre de l’avion. En bas de l’escalier, une cinquantaine d’hommes en costume local d’apparat nous attendaient. C’étaient tous les chefs locaux qui s’étaient combattus et déchirés pendant plusieurs années, et qui étaient réunis là pour témoigner que la guerre était finie, qu’ils voulaient la paix, et ils nous souhaitaient la bienvenue. Je serrai toutes les mains, l’une après l’autre, et tous les passagers firent de même. « Soyez les bienvenus. » « Vous êtes les bienvenus. » « Je vous souhaite un bon séjour parmi nous. »

L’aventure à Gao ne dura, pour nous, qu’une année. Ce n’était pas le cadre que je souhaitais pour nos stages. Et, même avec les touaregs, ce peuple si captivant, le tourisme ne m’intéressait pas. Car c’est aussi à ce moment-là que se présenta la Mauritanie.

Richard Pick jouant de la tampoura
dans les dunes de Schgaga.



MAURITANIE

Introduit par un ami commun, Maurice Freund est, un jour, venu me proposer de transférer nos camps du Maroc en Mauritanie. Il allait ouvrir une ligne aérienne Paris-Atar pour désenclaver cette zone désertique du cœur de la Mauritanie où se trouve l'ancienne ville sainte de Chinguetti, et il cherchait à y attirer un tourisme naturel s'appuyant sur les ressources du pays, c'est-à-dire sur des auberges, des chameaux, des guides et des 4x4 ; pas sur de grosses structures hôtelières gérées par des étrangers. Il me vanta un pays encore vierge de la pollution touristique, la noblesse des habitants. C'était une république islamique, mais en même temps que très religieux, les habitants étaient très tolérants. C'était le seul pays islamique qui avait reconnu Israël et avait une ambassade israélienne.

J'avais envie de bouger, en même temps que le désir de proposer un autre cadre à nos stagiaires, et je me suis laissé tenter. Après un voyage de repérage et une méharée-test avec quelques amis, ce fut l'ouverture du camp.

L'endroit choisi était très beau, quasi inaccessible aux véhicules, à deux heures de marche de Chinguetti dans un renfoncement de vallée bordé de dunes d'un côté, avec une vue à l'infini de l'autre. C'est cette situation que j'aimais. Cela doit être du feng-shui : appui et protection d'un côté, totale ouverture de l'autre. Le regard pouvait se perdre à l'infini en même temps qu'on se sentait protégé.

Les stages se sont succédés. Mais devant l'importance de la demande, nous avons réouvert l'année suivante, en parallèle, le camp du Maroc. C'était fin 1999. Pour « la nuit de l'an 2000 » nous avons eu un groupe de cinquante personnes en Mauritanie autour de



Philippe Maillard qui avait absolument voulu fêter là ses quatre-vingts ans, et avait entraîné tous ses vieux amis. Et nous avions une trentaine de personnes au Maroc autour de la musique de l'Inde. Il y avait Paul Grant au santour et tabla, Brigitte Menon au sitar, Yvan Trunzler au chant dhrupad, et moi je faisais chanter des *kirtans** et conduisait des méditations.

Au premier janvier, le froid était perçant dans les deux camps. A Schgaga on avait mis des radiateurs à gaz dans la tente de concert et dans la salle-à-manger.

A Chinguetti, plus au sud et au climat plus doux, des vêtements très chauds étaient néanmoins requis, surtout matin et soir. Ce groupe de cinquante personnes âgées, et parfois très âgées – ce que nous n'avions pas du tout vu venir – posa vite des problèmes particuliers, et notamment de gestion de santé. Une femme malade nous demanda de faire venir le médecin :

- Madame, il n'y a pas de médecin au camp.
- Alors, appelez-en un par téléphone.
- Madame, il n'y a pas de téléphone à Chinguetti.
- Alors, allez en chercher un.
- Madame, les voitures ne peuvent pas venir ici, et il n'y a pas de médecin à Chinguetti.

Malgré tout, les choses se passèrent bien car il y avait quand même des ressources dans le camp, et le personnel était d'un dévouement sans limite. Un jour un prêtre se trouva sans vin pour faire la messe. L'alcool étant strictement interdit dans le pays nous n'avions pas voulu en apporter.

- Pas de problème, nous dit le chef du camp, vous aurez ce qu'il vous faut dans deux heures. Et il envoya quelqu'un à Chinguetti, qui partit au pas de course. Deux heures plus tard il revenait avec de magnifiques grappes de raisin. Ecrasés dans une chaussette, les grains de raisin permirent de faire « le vin » nécessaire à la messe.

A Chinguetti, nous avons organisé, bien sûr, des méharées (un

* *Kirtan* : chant répétitif d'un même mantra.





Les intervenants d'une Rencontre :
de gauche à droite : Alain, Marie-Agnès Bergeon, Marguerite Kardos,
Lama Shedroup, Christian Delorme, Bernard Ginisty.

chameau de selle par personne) et des randonnées chamelières (des chameaux de bât pour les bagages et le matériel, et quelques chameaux de selle pour le groupe) comme au Maroc ; et c'était avec ou sans enseignement. Le groupe était parfois accompagné d'un intervenant qui « enseignait », parfois il était laissé à lui-même avec l'encadrement local. Ce que nous n'avons jamais voulu, ni au Maroc, ni en Mauritanie, est la présence d'un « guide ». Il vaut bien mieux être en prise directe avec le pays, les chameliers et le cuisinier, qu'avec cet intermédiaire qui fait écran à une relation directe avec le pays.

A Chinguetti, la grande innovation, ce furent les ermitages. Beaucoup de gens veulent, ou caressent le désir, de vivre un temps seuls dans le désert. Ce fut rendu possible. Deux, puis trois tentes furent installées dans des coins isolés et beaux du désert, avec un certain confort : lit de camp, table, chaise, réchaud, et stock d'eau et de nourriture.

Les ermites étaient laissés là, livrés à eux-mêmes, pendant cinq jours. Cinq jours à ne rien faire, dans le désert c'est long si l'on n'a pas vraiment la vocation. En cas de besoin d'aide, ils pouvaient mettre un foulard rouge sur un piquet. Chaque jour, du haut d'une dune, une personne venait du camp regarder le piquet aux jumelles, et se déplaçait si elle était demandée.

Installer des ermitages était enthousiasmant, mais aussi un peu risqué. Qui allait s'inscrire ? Et s'il y avait des déséquilibrés qui devenaient fous ? Et si certains se perdaient ? Et s'ils se faisaient mordre par un serpent ? Et si on venait les agresser ?

J'ai toujours accepté de prendre des risques, en essayant de prévoir les dangers et de bien les cadrer pour les limiter. Ensuite, c'est à la grâce de Dieu. Sans risque, on n'a rien. On le voit bien, aujourd'hui, avec les réglementations abusives qui visent à éviter tout risque, mais qui paralysent tout. C'est l'esprit de l'être humain, c'est son caractère, c'est son âme que l'on détruit en voulant ultra protéger son enveloppe physique. Il vaut mieux enseigner la vigilance, la conscience, et la responsabilité plutôt que d'atrophier l'âme des gens en induisant l'irresponsabilité.

Double page précédente :
soirée festive.



Pierre Rabhi à Chinguetti.

Préparation d'une « butte » à Chinguetti (séminaire de Pierre Rabhi).



Il n'y eut jamais d'incident avec les ermitages, qui furent très prisés. Un journaliste vint y passer une semaine, et fit un article pour *Psychologies magazine*. Ce fut, d'ailleurs, l'un des rares articles jamais publiés dans la presse en dix-huit ans de camps dans le désert. C'est vrai que nous n'avons ni service de relations publiques, ni attaché de presse.

En Mauritanie fut imaginée une nouvelle forme de programme. Pierre Rabhi souhaitait développer l'agrobiologie au Sahel. En Mauritanie nous avions de bons contacts pour cela. Pierre avait aussi besoin d'argent pour démarrer son projet. Un jour, la formule miracle jaillit dans mon esprit : on organise à Chinguetti, un séminaire avec Pierre, qui vise à poser les bases d'une collaboration agro-écologique avec la population et les responsables locaux. On peut espérer qu'une vingtaine de personnes voudront accompagner Pierre dans cette belle aventure en payant leur voyage, sur le prix duquel une partie sera prélevée pour le projet. Cela fera un petit pactole de démarrage. Le lancement du projet sera donc entièrement auto-financé.

Il en fut exactement ainsi, avec en plus qu'à l'issue du voyage, la plupart des participants s'engagèrent à cotiser chaque mois pour financer le développement du projet pendant un an.

Ce séminaire fut renouvelé à Chinguetti l'année suivante, puis reproduit au Mali, à Tatcharane. Il permit de lancer dans cette petite ville un processus qui se poursuit encore aujourd'hui, alors qu'à Atar les choses ont, ensuite, mal tourné et se sont arrêtées.



Le Pape Amba Shenouda recevant Frère Jean (à sa droite), Evelyne (à sa gauche) et le groupe sur le perron de sa résidence du monastère de Saint Bichoï.

ÉGYPTE

Notre livre sur les moines du désert d'Égypte avait eu un beau succès dans les monastères, car les moines s'y reconnaissaient. Et, nous-mêmes avons aimé le pays.

Alors, nous y sommes retournés, et avons eu l'idée d'y amener des petits groupes. C'est ainsi que sont nés les « Pèlerinages dans les monastères du désert d'Égypte » qui se sont renouvelés chaque année pendant cinq ou six ans. Ils étaient conduits par Frère Jean, moine orthodoxe, et accompagnés par Evelyne. Toutes les portes nous étaient grandes ouvertes. Les nuits de nouvel an se passaient souvent dans l'église du monastère de Bichoï, là où réside le Patriarche, Amba Shenouda III, qui mettait à notre disposition sa maison d'hôtes. À plusieurs reprises, c'est lui-même qui nous fit apporter le gâteau de fête après la veillée silencieuse et en prière. Geste très délicat quand on sait combien il est occupé. « Ne restez pas à la surface, mais engagez-vous, quelle que soit votre voie... », avait-il dit un jour en réponse à nos questions. Nous avons aussi passé les nuits de Noël au monastère de Saint Antoine, et au monastère de Saint Samuel, en plein désert. Cette nuit-là, les ermites avaient quitté leur désert pour célébrer la liturgie de Noël avec leur père spirituel. Un par un, ils nous rejoignaient dans l'Église, et à chaque fois c'étaient des vagues de bonheur qui montaient jusqu'à nous. Pendant tous ces pèlerinages, ce fut la grâce et la force de Frère Jean de nous placer sans cesse face à la Présence, et d'aiguiser nos cœurs à recevoir la Beauté.

Une année, une incursion fut faite au monastère Sainte Catherine, qui est d'obédience orthodoxe et non copte. Grâce à la présence de Frère Jean, une entrée par la petite porte permit au groupe de rester au monastère pendant une demie-journée au lieu de la demi-heure classique, et de rencontrer l'évêque du lieu, Monseigneur Damianos, et surtout le père spirituel, le Père Paulos. Il nous fut accordé aussi un



Monastère Sainte Catherine.

Notre campement au Sinäi.



temps de prière dans ce qui est considéré comme la Chapelle du Buisson ardent. Le Père Paulos nous invita à vénérer les reliques de sainte Catherine du Sinäi. Ce fut un moment très spécial qui scella un lien profond entre ce lieu et Evelyne. Quelques heures plus tard, en marchant dans la vallée de saint Jean Climaque, Evelyne posa la question à Frère Jean : « Crois-tu que nous pourrions organiser une retraite dans ces montagnes ? » Frère Jean sourit : « Bien sûr ! ». C'est ainsi que fut prise la décision de monter un camp dans une vallée du Sinäi.

A l'automne suivant, Evelyne, accompagnée d'Anaël Zappa, et de deux Égyptiens qui organisaient déjà nos voyages dans les monastères coptes, sillonnèrent les vallées aux alentours de Sainte Catherine. Il s'avéra difficile de trouver un espace ouvert assez grand pour monter un camp avec un puits à proximité. Au soir du deuxième jour, un peu déçus de ne pas trouver le bon endroit, l'équipe décida de dormir sur un plateau rocheux. « La montagne qui est devant nous, c'est bien le Mont Moïse ? » demanda alors Evelyne. « Oui » lui répondirent les deux Égyptiens. « Et la vallée qui s'amorce sur notre droite ? » « C'est la vallée du monastère Sainte Catherine. On est à une heure de marche du monastère ». Evelyne commençait à sentir son cœur s'emballer. Ils avaient aperçu en se rendant sur ce plateau un puits près d'un campement de bédouins installé à proximité. « Yehia, s'écria-t-elle en s'adressant au chef d'équipe égyptien, on a trouvé ! »

L'année suivante, en avril seulement, car avant il fait trop froid et après il fait trop chaud, avec l'aide d'Anaël, un beau camp de toile blanche était monté par les bédouins et l'équipe logistique égyptienne, et quatre groupes s'y sont succédés. Nous avons établi des règles avec les bédouins. Ils surveillaient le camp, et pour ce travail ils étaient rémunérés. L'eau qu'ils nous fournissaient pour les douches et toilettes leur était payée, et nous faisons monter des réserves d'eau pour remplir leur puits à la fin de nos séjours. Mais aucun bakchich ne leur était versé individuellement et aucun « cadeau » n'était donné aux enfants pendant les retraites. Cependant à la fin de chacune de nos saisons sur place, nous rassemblions tout ce que les participants avaient voulu offrir, et devant tous les bédouins, nous le donnions au



Frère Jean conduit le groupe vers une ermite habitant dans une vallée voisine.

Philippe Maillard et les participants arrivent au sommet du Mont Moïse.



chef de leur campement pour qu'il le redistribue. Ce qui était fait. Cela créa une atmosphère de confiance entre eux et nous. Parfois les enfants passaient au camp en allant à l'école, mais sans demande, juste pour égrener leurs rires dans le silence.

Le camp était situé de façon idéale. Chaque semaine le groupe descendait au monastère, et était accueilli par l'évêque et le Père Paulos quand celui-ci était sur place. Les nuits étaient magiques, des milliers d'étoiles dans le ciel semblaient répondre aux lumières des pèlerins éclairant le chemin sur le Mont Moïse. Chacun de nos groupes faisait aussi cette montée du Mont Moïse, parfois de nuit, parfois de jour. Le lieu avait un impact très fort sur le stage lui-même. Le silence venait spontanément, et le rocher sur lequel nous vivions donnait une assise solide à toute parole. La première retraite fut celle animée par Frère Jean sur « L'Échelle Sainte » de Jean Climaque. Le premier échelon de cette échelle, avait dit, Frère Jean, c'est de renoncer à la tristesse. Là, en ce lieu, devant tant de beauté, beaucoup de participants laissèrent derrière eux leur tristesse.

Cela dura cinq ou six ans, jusqu'à l'année où il y eut des troubles politiques dans la région, et où il fut plus sage de renoncer. D'autant plus qu'il faut maintenant une autorisation spéciale du gouvernement égyptien pour monter le camp, autorisation qui n'est donnée que quelques jours avant l'installation ! Ce qui rend impossible actuellement toute organisation de retraites.

Daniel Maurin, Jean-Pierre Meyran furent, avec Frère Jean, les principaux intervenants au Sinaï. Mais c'est surtout Philippe Maillard qui fut le plus enthousiaste pour ce camp. Il disait que tout le monde devait y venir, et il en parla beaucoup autour de lui. Un jour, après une montée difficile jusqu'au sommet du Mont Moïse – surtout pour le Père Maillard qui était âgé et dont c'était la dernière venue au Sinaï – le groupe trouva ouverte la petite chapelle qui se trouve au sommet. Un moine orthodoxe y chantait *Kyrie Eléison*. Le groupe entra timidement, et prit place sur de vieux bancs en bois. Philippe ferma les yeux. Son visage était baigné de larmes qu'on sentait d'une sainte et douce joie. Un des participants se mit à chanter avec le moine, puis tout le groupe se donna dans ce chant. Ce fut ce moment hors du temps qui conclut nos séjours au Sinaï.



FORUM

Pour fêter notre premier anniversaire, nous avons organisé, en mai 1992, une grande rencontre dans un château de l'Ardèche.

Quand on regarde, aujourd'hui, le programme qui était proposé, on trouve déjà en germe les principes de tous les Forums qui suivront :

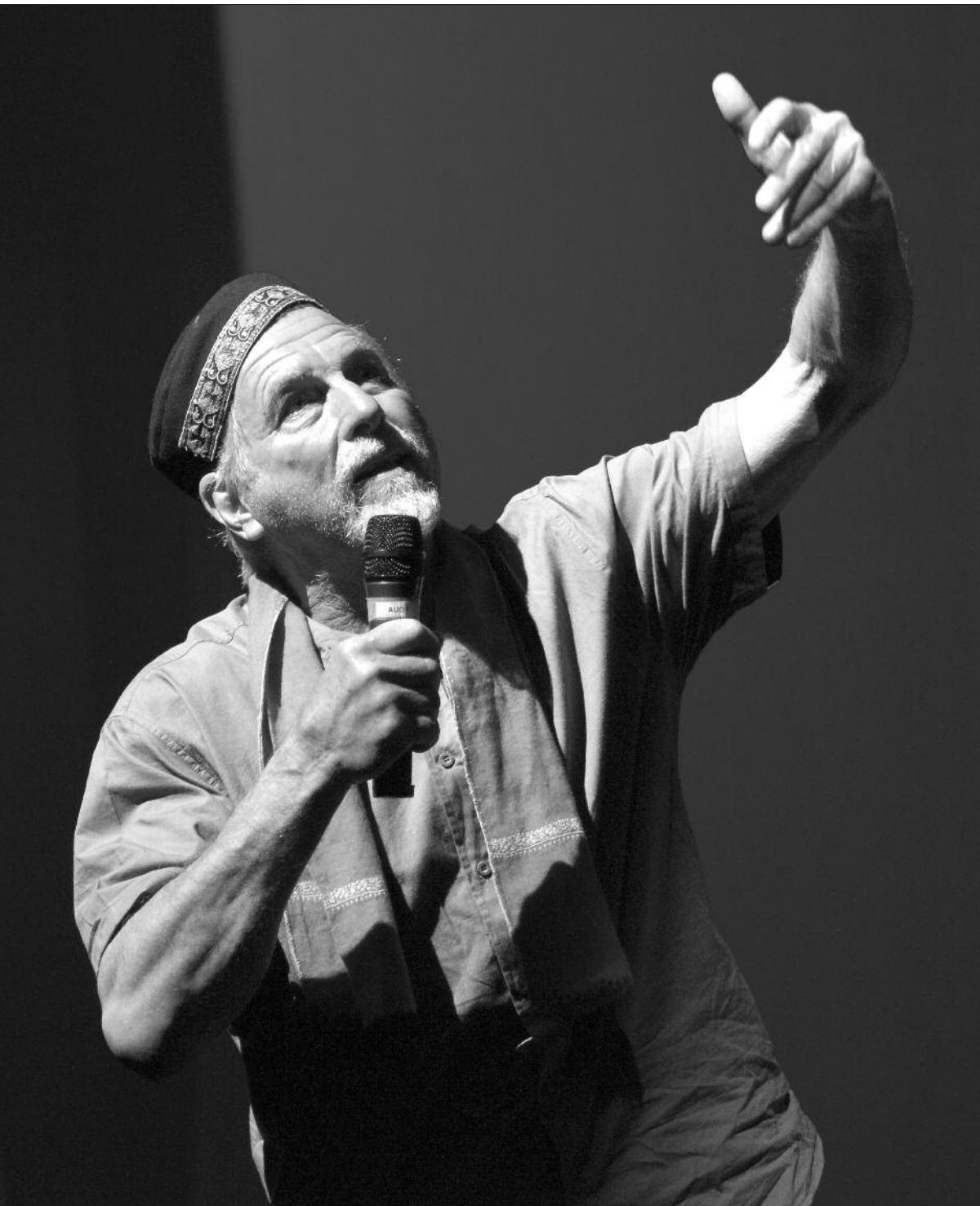
- une alternance de conférences en plénier et d'ateliers en sous-groupes,
- des ateliers de méditation dans toutes les traditions,
- des ateliers corporels diversifiés.

Parmi nos intervenants, on trouve déjà Pierre Rabhi, Arnaud Desjardins, Jean-Baptiste Libouban, Daniel Maurin, Frère Jean, qui resteront des amis.

Le succès de cette rencontre nous conduira à la renouveler l'année suivante. C'est là qu'apparaîtront pour la première fois dans un tel cadre, Christiane Singer, Marie de Hennezel, Jacques Castermane. La rencontre se déroulant à Annonay, capitale de la montgolfière, nous avons offert, le dimanche matin, une promenade en ballon aux principaux intervenants. Ce programme fut une belle réussite à tous points de vue : qualité des interventions, ambiance, audience.

Christiane Singer, qui avait participé à de grands congrès en Allemagne, nous encouragea à continuer avec plus d'audace. Pourquoi pas un Forum au Palais des Congrès de Lyon ? C'était notre fief, nous étions connus dans cette ville, et Lyon est un carrefour TGV. Nous devrions pouvoir réunir beaucoup plus de monde. Je voyais bien que la qualité de ce que nous proposons méritait un plus vaste public. Mais le changement radical d'échelle, passer de deux cents personnes à mille, nous effrayait un peu. Christiane nous invita à venir la voir à Marseille pour en discuter davantage. Rendez-vous fut pris dans un café du Vieux Port pour la semaine suivante.





Pierre-Yves Albrecht.

Double page précédente :
Christiane Singer et Alain

Christiane nous raconta dans le détail ses participations à des forums allemands. Préparés pendant deux ans, ils réunissaient jusqu'à trois mille personnes, et toute la bonne société. Elle nous donna les contacts de nouveaux intervenants, et multiplia les idées pour un fonctionnement convivial et participatif : les tableaux où chacun écrit ses idées et remarques, les paniers de pommes gratuites, les bouteilles d'eau gratuites, la musique vivante et non plus enregistrée. Et elle accepta le poste et rôle de Présidente du Forum. Elle l'ouvrirait, le clôturerait, et assurerait chaque matin une présence, reliant les journées comme le fil relie les perles du collier. Elle nous donna surtout l'énergie de nous lancer dans cette aventure très osée. Etant nous-mêmes Lyonnais de souche et connaissant pas mal de monde, nous avons décidé de coordonner aussi un hébergement chez l'habitant pour les personnes étrangères à la ville.

Nous étions gonflés à bloc, et ce fut un beau succès. Mille personnes s'inscrivirent pour les trois jours de la Toussaint dans un Palais des Congrès loué en entier, avec son auditorium et ses douze salles annexes. Le titre : « Du bon usage des crises ».

Beaucoup des intervenants qui deviendront les grands amis de Terre du Ciel étaient là. En plus de ceux déjà présents à Annonay, on trouve Stan Rougier, Christian Delorme, Marianne Sébastien, Jean Biès, Lama Denys, Faouzi Skali, Jacqueline Kelen, Iegor Reznikoff...

Près de deux cents personnes furent hébergées chez l'habitant, et cela fut aussi une belle réussite.

Ce Forum marquera un tournant. Il nous donna confiance en nous-mêmes, et resserra les liens avec les intervenants que nous avions entraînés dans une aventure que tous appréciaient. Le noyau de la famille Terre du Ciel était constitué.

Comment s'arrêter en si bon chemin ? Le Forum se renouvela à la Toussaint 1995, toujours à Lyon, puis il fallut le déménager, le Palais des Congrès de Lyon devant être démoli. En 1996, nous nous installions à Aix-les-Bains, où nous sommes toujours.

Les intervenants adoraient le Forum. Il leur donnait une audience de qualité, favorisait beaucoup de rencontres, et leur permettait de se



Nous sommes transportés

De retour du Forum d'Aix, mon mari et moi-même sommes transportés par les jours que nous avons vécus. Je vous exprime tous nos remerciements pour l'organisation, la qualité des interventions et le cadeau que vous nous faites à tous de pouvoir vivre une telle rencontre.

– Gisèle

Des jours inoubliables

Mon premier Forum : des jours inoubliables. Je vous suis infiniment reconnaissante et mon cœur est gonflé d'admiration et de fierté pour Terre du Ciel. Avec toute ma gratitude et mon amour.

– Anne-Marie

La sève de l'amour

Je me suis régalée. C'était absolument divin. J'ai bu la sève de l'Amour, cet Amour infini dans lequel je baigne chaque jour un peu plus. Quelle merveille ! Encore merci d'avoir généré cette divinité. Je vous quitte à regret.

– Claudia

Gerbes d'amour

Merci pour ces trois jours fabuleux ! Je suis arrivée le cœur à l'étroit, je repars riche de rencontres magiques, authentiques, vivantes, le cœur débordant de reconnaissance pour avoir eu cette chance d'assister à ces petits miracles, ces gerbes d'amour, d'enthousiasme.

– Dominique

Une inondation d'amour

J'ai été submergée comme une terre désertique par la crue d'un fleuve. Tout ce qui chez moi était creux, vide s'est retrouvé rempli, débordant de toute part. Une inondation d'amour peut-elle déposer autre chose qu'un limon fertile ?

– Véronique

Poser des actes

Je tiens à vous remercier de ce cadeau qu'a été le Forum : qualité de l'organisation, choix des intervenants, votre présence, juste, discrète, sachant tout le travail de préparation fourni. Merci de la leçon de simplicité et d'humilité. Chaque intervenant a nourri mon cœur, ma réflexion et je rentre riche de ces échanges. J'ai pris conscience également de l'importance de poser des actes grâce à l'échange direct avec les représentants de l'Europe des Consciences, Voix Libres, La Nef...

– Annick

Extraits de lettres reçues.

Ces Forums ...

... c'est une incroyable pluralité dans la profondeur (Christiane Singer)
... ils ravivent le goût pour la recherche spirituelle (Alain Richard)
... c'est l'amour qui est au centre de tout (Rachel Gøttmann)
... on en retire quelque chose de fort parce que c'est fort (Alain Noël)
... c'est une tribune exceptionnelle (Alain Michel)
... une espérance, une bulle d'oxygène dans un monde terrible (Marc Vella)
... il y a quelque chose qui relève de la perfection dans l'organisation
(Pierre Rabhi)
... il s'y passe quelque chose d'essentiel qui n'est pas descriptible (Jacky Blanc)

Témoignages enregistrés par Nathalie Calmé.

retrouver entre eux, si ce n'est de se découvrir.

Il y avait une atmosphère, à la fois de discipline et bon enfant, sérieuse et conviviale, qui était porteuse de fruits et en même temps très agréable.

Mais, année après année, le Forum se répétait. Nous cherchions toujours de nouveaux intervenants, et avons eu la joie d'accueillir, tour à tour : André Chouraqui, puis Thich Nhat Hahn, Sœur Emmanuelle, Jean-Marie Pelt, Cheikh Ben Tounès. Le Forum était fait aussi de beaucoup d'amour, et c'est cela d'abord que tout le monde ressentait et aimait.

Malgré tout, cela ronronnait un peu. Christiane ne comprenait pas que nous ne renouvelions pas davantage les intervenants. Elle ne voyait pas que si, en Allemagne, toute une équipe disposait d'un an ou deux pour préparer son Forum, et que si Faouzi Skali avait, lui aussi, une année à plein temps pour préparer le Festival et les Rencontres de Fès, avec un budget dix fois supérieur au nôtre, je devais, moi, tout boucler en quelques semaines, sans pouvoir me déplacer et réglant tout par téléphone, et avec un budget ridicule – sans un centime pour la communication autre que l'envoi d'une brochure dont j'avais réussi à me faire offrir l'impression par notre imprimeur. C'est sans doute pour cela, d'ailleurs, que nous n'avons jamais vu un journaliste, et n'avons jamais eu un seul article dans la presse.

Qu'on renouvelle peu les intervenants me gênait moins que Christiane, car à chaque fois nous enregistrons cinquante pour cent de nouveaux participants. Et puis, surtout, nos intervenants étaient les meilleurs. Comment les renouveler ? Christiane Singer, Pierre Rabhi, Jean-Marie Pelt, Faouzi Skali, Stan Rougier... pour les principaux – encore aujourd'hui je ne vois pas trop où trouver mieux.

Mais autre chose me gênait beaucoup : je ne voyais pas les gens changer. Tout notre travail ne visait qu'une seule chose : entraîner une dynamique de changement, chez les personnes et dans les structures sociales. Et cela je ne le voyais pas.

A un moment, il m'a semblé qu'on était rentré, malgré nous, en plein dans le système de la consommation. Cette idée m'horrifia, et en 1998, je décidai que le Forum avec Sœur Emmanuelle – qui allait

Double page précédente :
Marianne Sébastien
conduit un chant.



être un triomphe – serait le dernier. Et je l’annonçai : « Rien ne change – je ne veux pas devenir un agent de la consommation – j’arrête ».

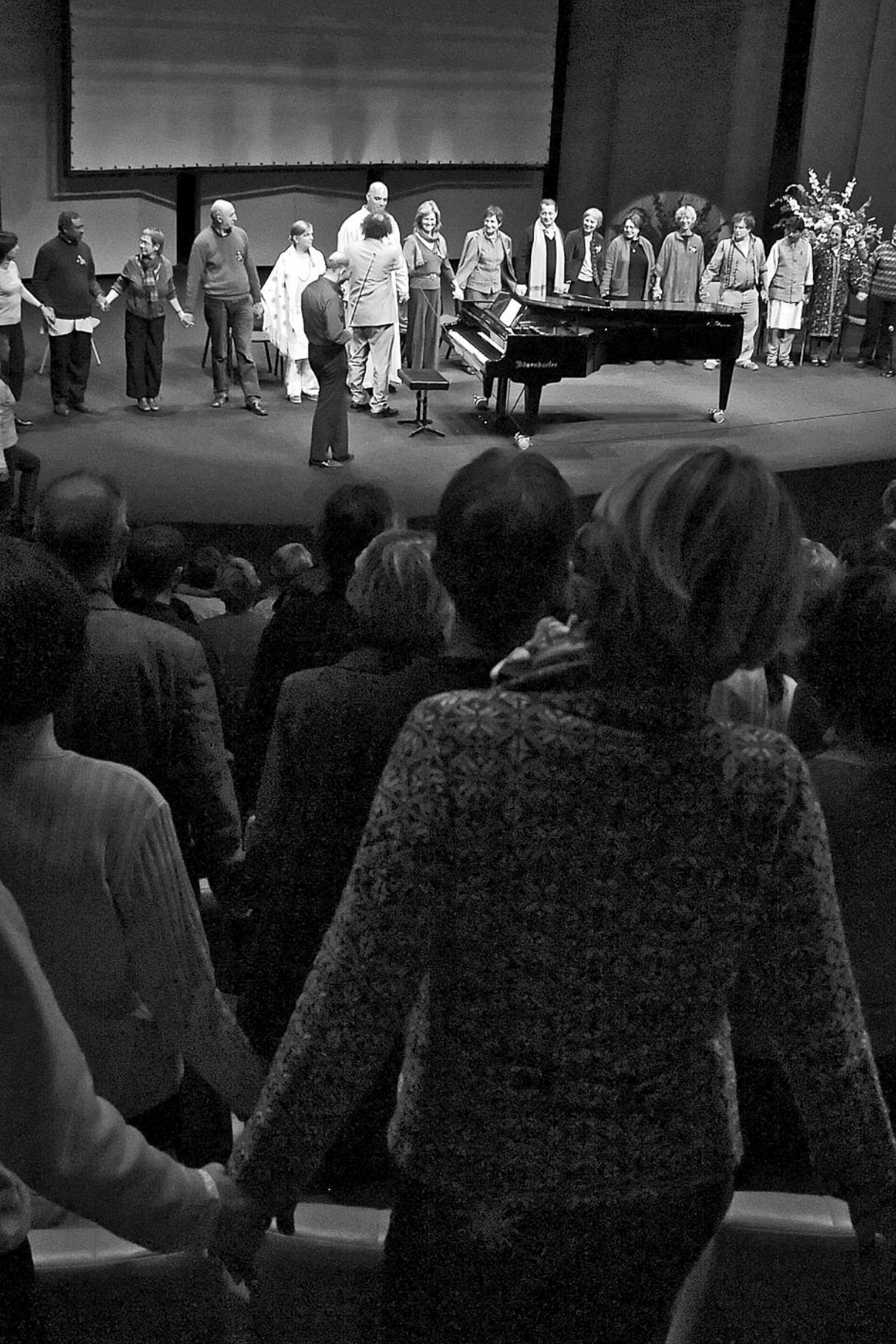
Il n’y eut pas de Forum en 1999, mais en 2000, sous la pression de beaucoup de gens qui m’assuraient de l’importance du Forum, m’expliquant que le changement demande du temps, que quand la graine est semée, il faut l’arroser, et la bichonner avant qu’elle ne donne un bel arbre, et que cela prend du temps, on recommença. Je devais apprendre la patience.

Nous venions de publier la Charte de l’Europe des Consciences, et cela permit de donner un sang neuf au Forum. Son thème en 2000 : « Un autre monde est possible - pour une Europe des Consciences ». Nous nous glissions dans la démarche altermondialiste. Le monde devait changer, car « un autre monde est possible ». Arnaud Desjardins, dont le livre *Monde moderne et sagesse ancienne* avait eu une très forte influence sur moi, parrainait ce Forum qui accueillit quarante-cinq intervenants. La machine était repartie.

Les Forums ont ainsi repris chaque année, avec parfois deux par an, à la Toussaint et à la Pentecôte. Le Forum est un programme d’ouverture, de grande qualité, bien organisé et très riche. Pourquoi l’arrêter ? Chaque année, bon an mal an, il accueille un millier de personnes, dont la moitié de nouveaux – et cela sans promotion compliquée.

En vérité, il y eut une exception au silence assourdissant de la presse. En 1998, nous avons invité, avec Sœur Emmanuelle, une quarantaine d’intervenants dont Jayanthi Behn, responsable des Brahma Kumaris. Il s’agit d’une organisation internationale très connue en Inde et respectée, dont un timbre, d’ailleurs, a été imprimé à l’effigie du fondateur. Mais cette structure a eu le malheur de faire partie des « 173 infâmes » cités dans la liste des sectes par la MILS. Et ce fut un tir de barrage des bien-pensants de l’ADFI, qui manipulèrent les journaux d’Aix-les-Bains qui sortirent tous, le même jour, un article diffamatoire : « Derrière Sœur Emmanuelle se cachent les sectes ».

Cela fit grand bruit à Aix-les-Bains. Le maire fut inquiet, le directeur du Palais des Congrès aussi. Ce fut Sœur Emmanuelle qui,



avec son bon sens, sauva la situation. Elle répondit à la presse : « Si cette dame dirige une secte, on va l'écouter, et on verra bien ». Bien sûr, aucun des censeurs de l'ADFI ou de la presse ne répondit à notre invitation de venir écouter la dame en question. FR3 voulut faire un reportage, mais je m'y opposai ; je n'aime pas la presse qui ne s'intéresse qu'aux scandales. On publia, plus tard, dans la revue *Terre du Ciel*, un petit dossier qui expliqua notre position sur cette histoire de sectes, assez lamentablement traitée en France.

A la Pentecôte 1997, nous avons voulu nous renouveler avec un Forum plus directement axé sur les transformations sociétales : « Incarner l'Utopie ». Sous le parrainage de Yehudi Menuhin, il était présidé par Pierre Rabhi. Il y fut davantage question d'économie, d'agriculture, de travail, d'argent, mais toujours dans un contexte d'élargissement de conscience et de fraternité. « La première utopie est à incarner en nous-même », « Incarner l'utopie, c'est avant tout témoigner qu'un être différent est à construire », avait écrit Pierre Rabhi dans la présentation. Nous étions bien encore à Terre du Ciel.

A trois reprises, nous avons programmé un Forum « Voix de Femmes » dont tous (ou presque) les intervenants étaient des femmes. En 2009, pour la troisième édition, nous avons eu un bon renouvellement d'intervenants, avec Georgina Dufoix, Coline Serreau, Juliette Binoche, Lama Wangmo, Rosette Poletti, Julie Mansion, Karima Berger... qui nous rejoignaient pour la première fois.

Aujourd'hui, en 2010, les Forum continuent, et il y en aura deux cette année : en novembre, sur la pure spiritualité : « L'expérience spirituelle », et en juin sur la transformation sociétale : « Bâtir l'avenir ». Le forum est l'un de nos fleurons. Mais faut-il faire évoluer la formule ? Les changements doivent être lents, et quand on a le nez dans le guidon, on est mal placé pour discerner. Mais si j'en juge par les 1 500 lettres enthousiastes reçues l'hiver dernier à l'occasion de nos difficultés, le travail que l'on fait apporte quelque chose, et le Forum en est un gros morceau.



VOYAGES EN INDE

Après deux ou trois années de la vie intense de Terre du Ciel, l'Inde commença à me manquer. Il n'était pas question de prendre des vacances, alors il ne restait que le scénario déjà utilisé dans le passé : organiser un voyage de groupe et l'accompagner.

L'itinéraire, Hardwar - Varanasi - Calcutta, fut choisi, et je décidai de l'accompagner avec mon ami Richard, amoureux lui aussi de l'Inde et de sa musique. Mon « désir d'Inde » était très fort, il allait combler trois ans de « manque ». C'est sans doute ce qui explique que, sur un plan professionnel, ce voyage fut une catastrophe.

Nous avons réuni une bonne vingtaine de participants, avons fait un programme et confié la logistique à une agence parisienne qui devait mettre à disposition, sur place, un tour-escort, et non pas un guide avais-je bien précisé. Mais sur place, c'est un guide qui nous attendait. Bien sûr, nous précisa t-il « je ne serai pour vous que tour-escort ». Mais chassez le naturel, il revient au galop.

Tellement motivé par ce voyage, j'aurais pu entraîner les participants au bout du monde, leur dévoiler tous les secrets de l'Inde, les introduire dans des lieux que personne ne connaît. Mais la plupart n'en demandaient pas tant, et n'étaient pas prêts aux efforts et sacrifices qu'une telle conception du voyage demande.

Le groupe fut bientôt divisé en deux : ceux qui suivaient le « guide » et écoutaient avec intérêt ses explications sur les dynasties mogholes et l'épaisseur des murs des mosquées, et ceux qui me suivaient dans la recherche d'une Inde vivante et transcendante. Le conflit fut vite permanent et à peine voilé. Ce fut horrible.

Vers la fin du périple, nous étions en pays Baül, au Sud de Calcutta.



Une soirée de chants avait été organisée sous un palmier. Au début, c'était assez « attraction pour touristes », mais peu à peu, sentant dans le groupe un intérêt authentique, les musiciens se lâchèrent. Ils ne chantaient plus pour nous, mais pour eux, pour Dieu.

C'est alors que le guide vint nous dire qu'il était l'heure de rentrer manger. J'objectai que cela commençait à devenir intéressant, qu'on pourrait manger plus tard, ou même se passer de repas. Mais la moitié du groupe suivit le guide et partit.

Les chants reprurent avec davantage d'entrain. On était là, réellement, dans une veillée Baül. Il n'y avait plus de touristes, rien que des amoureux des chants, de la vie, de Dieu, de la liberté.

Le guide revint nous chercher : « Il faut rentrer. Le chauffeur de bus ne peut pas travailler après vingt-deux heures ». Nouvelle résistance : « Aucun problème, on rentrera à pied. On ne va pas s'arrêter maintenant, alors que ça commence à être vraiment intéressant ».

Là encore, la moitié du groupe partit, et on se retrouva à six, au pied du palmier, sous une lune presque pleine, à partager l'extase des chanteurs. Nous avons arrêté tard dans la nuit et, rentrant à pied à notre hôtel, avons traversé un village. C'était fabuleux, des chants s'échappaient de presque chaque maison. Nous sommes allés de maison en maison, nous asseyant au milieu des groupes, l'un après l'autre, partageant le tchaï et les biscuits. Ce fut une nuit mémorable.

L'un des musiciens nous avait dit : « Venez nous voir demain. On parlera, je vous expliquerai ». C'était ce qu'il fallait faire, demain on reviendrait avec tout le groupe.

Hélas, le lendemain le « guide » avait prévu un pique-nique dans les jardins de l'hôtel, et ne voulait pas modifier son programme. J'eus beau expliquer qu'on n'était pas venu en Inde pour pique-niquer mais pour rencontrer la culture traditionnelle du pays, je sentais que le groupe, globalement, ne me suivait pas. Il était certain que moi-même, je n'étais pas venu ici pour pique-niquer. La décision fut vite prise : Richard et moi, et deux femmes qui partageaient avec fougue notre sentiment, allions discrètement partir chez les Baüls, laissant le reste du groupe à son pique-nique avec le guide.

Ce fut cocasse, car ce jour-là il y avait grève générale dans tout le Bengale. Même les *rickshaws-wallas* ne pouvaient travailler. Qu'à



Avec Vijayananda à Kankhal - Inde.

« Chaque jour, chaque instant, il y a une présence en moi qui ne demande qu'à se manifester. (...) Ce voyage m'a donné plus de force, de présence, de volonté. Il a nourri mon désir de cheminer. »

– Florence

cela ne tienne : je bondis sur un rickshaw, et me mis à pédaler. Ce fut l'hilarité générale, et ils décidèrent de nous emmener.

On passa la matinée avec les Baüls. Il nous expliquèrent leur culture, leurs chants, leurs instruments. Ils nous dirent leurs craintes devant une Inde qui change, et leurs espoirs d'une adaptation possible. Nous étions aux anges. C'était cette Inde que nous étions venus rencontrer.

Un jour le guide proposa de s'arrêter dans un village. J'étais surpris, mais pourquoi pas. Très vite, on se sentit mal à l'aise, sans comprendre pourquoi. Ce village était beau, propre, mais un peu mort. C'est Richard qui comprit le premier. Il me frappa du coude : « Regarde, dit-il, ils ont même lavé les cochons ». Cela devenait évident : c'était un village aménagé pour les visites touristiques, et donc tout y était parfait, sauf la vie qui manquait. On arriva rapidement dans une cour où l'on nous fit asseoir, nous offrit une boisson, et dans la foulée, des femmes apportèrent des bijoux qu'elles fabriquaient, pour nous les vendre. Je fus stupéfait de voir combien la plus grande partie du groupe tomba dans le panneau, remercia pour cette belle visite, acheta des bijoux, y ajoutant des petits cadeaux pour les enfants – que Richard et moi n'avions jamais vu, en Inde, si bien habillés. En repartant, je remarquai ce qui m'avait échappé à l'arrivée : un parking pour les cars.

C'est dans ce voyage que je connus ma plus grande expérience de détachement. Nous venions d'arriver dans le temple de la Mission Ramakrishna près de Calcutta. S'éleva alors un chant entonné par quelques dizaines de moines. C'était si beau, si doux, si profond !! Tout d'un coup je me sentis saisi par le renoncement, pris d'un appel à tout quitter. Mon existence actuelle me parut incongrue, dénuée de sens. Mon enthousiasme à vouloir faire bouger les choses m'apparut pure vanité, et mu par une grande illusion. J'eus le sentiment d'être à côté de la vie. Il me devint comme évident que je devais tout arrêter, de suite, et partir. Mon esprit fonctionna alors très vite : je pouvais m'échapper par une porte latérale et Richard continuerait avec le groupe. Dans mon esprit j'avais déjà tout quitté, et j'étais sur les routes.

Mais je n'eus pas le courage de passer à l'acte.

Je garderai, néanmoins de cette expérience la « saveur », et la nostalgie, du détachement profond.



Ce voyage m'enleva tout désir d'accompagner d'autres voyages. Je n'étais pas fait pour cela. Je vivais avec trop d'intensité et ne pouvais travailler qu'avec des personnes très motivées.

Malgré tout, je voulais faire connaître l'Inde, et nous avons organisé ensuite beaucoup d'autres voyages qui seront accompagnés par Madeleine Lacour, à la patience d'ange, ou par Jacques Vigne qui fit, dans ce métier, ses premières armes avec nous. Son érudition impressionnait. Nous lui avons très vite adjoint une assistante pour le relationnel avec le groupe, et ce fut une équipe qui fonctionna très bien pendant plusieurs années.

Après quelques années d'interruption, les voyages ouverts, intitulés « Aux sources du Yoga », ont repris, accompagnés par Madeleine Lacour.

La vie me remit dans l'accompagnement de voyages en Inde, mais cette fois pour les petits groupes fortement motivés et bien préparés de l'école Yoga Sadhana. Ils avaient eu trois ans de préparation avec moi, et donc, en plus, on se connaissait très bien. Là, ce fut un enchantement. Avec ces petits groupes de yogis nous étions accueillis par nos hôtes comme si nous étions des leurs, et nous participions avec eux à toutes les activités.

En février 2010 nous avons imaginé une nouvelle formule, conçue cette fois pour les anciens élèves de Yoga Sadhana ayant fait précédemment le voyage proposé par l'école. Avec ce nouveau voyage, baptisé « Pranam India », nous voulons rendre hommage à l'Inde, et les participants se transforment en journalistes chargés de rapporter un témoignage sous forme de textes, de photos et de films.

Toutes les portes se sont grandes ouvertes à l'équipe, toutes les personnes rencontrées ont accepté de répondre aux questions devant la caméra. Un reportage a été publié dans la revue *Sources*, et un film est diffusé en DVD.

L'Inde nous a tous transformés, nous voulons mieux la faire connaître dans sa réalité profonde, loin des clichés, pour qu'elle soit mieux appréciée. C'est une façon d'exprimer notre gratitude. Un second voyage Pranam India aura lieu en janvier 2011. Et puis, peut-être, d'autres, ensuite. Inch'Allah !



Chant dansé dans un programme de l'école *Yoga Sadhana*.

YOGA SADHANA

Depuis la fin des années soixante-dix, j'enseignais le travail corporel du Yoga, et très vite j'ai, ensuite, animé des réunions de chant et de méditation. Dans le cadre de l'ashram de Lyon, en 1981, j'avais mis en place, avec ma jeune collaboratrice Mira, un stage « Yoga et Méditation », qui contenait tous les ingrédients classiques du yoga : travail corporel, chant, méditation, philosophie, et visait à faire grandir la shakti, tout en nourrissant et harmonisant les différentes dimensions de la personne. Ce stage de week-end eut beaucoup de succès, et fut donné aussi à Paris, Nantes, Orléans...

Ce bel accueil nous invita à le développer en un stage de cinq jours, appelé « Retour à l'unité », qui deviendra notre stage de base jusqu'à aujourd'hui. Les participants y découvraient véritablement le monde du Yoga, qui est bien autre chose que la gymnastique et la relaxation le plus souvent proposées. Ils y avaient souvent des expériences fortes qui leur ouvraient des perspectives inimaginées. Immanquablement, à la fin de la semaine, était posée la question : « Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? » Nous mêmes ne propositions rien d'autre. Nous donnions quelques adresses, mais aucune n'était vraiment adaptée. Notre enseignement était purement indien, car nous n'étions que des canaux de l'énergie de notre Maître – bien que l'enseignement ne fut pas donné en son nom et que la forme ne fut pas la sienne – et très peu de lieux avaient la même approche.

Très vite il s'imposa que nous devions nous-mêmes proposer une suite à « Retour à l'unité ». Une première expérience eut lieu en 1984-1986. Mais cela ne démarra vraiment, sous la forme qui se poursuit aujourd'hui encore sous le nom d'école *Yoga Sadhana*, qu'en 1996.



Nous sommes à Sitges, en Espagne, venus suivre une retraite auprès de notre Maître. Le dernier jour, nous nous présentons au darshan pour lui demander sa bénédiction pour l'ouverture d'une école qui enseignerait les fondamentaux de toutes les formes de Yoga, qui préparerait à un engagement sur une voie. Le cœur bat la chamade. C'est Mira qui parle et expose notre projet. Les quelques phrases ne sont pas terminées, que le visage du Maître s'illumine d'un immense sourire, et les bénédictions pleuvent sur nos têtes et nos visages. Le projet est béni, notre énergie va s'y engouffrer.

Septembre 2010 : nous venons d'accueillir la quinzième promotion. La taille des promotions est variable, généralement entre quinze et vingt-quatre élèves, et l'enseignement est sur quatre ans, avec engagement annuel.

L'école ne vise pas à faire des professeurs de yoga, mais des yogis. Une fois qu'on est yogi on est apte à transmettre, si on le souhaite, si c'est sa vocation.

L'enseignement de l'école Yoga Sadhana reprend le Yoga tel qu'il est vécu et transmis en Inde. Je n'ai jamais étudié dans une école française, je retransmets ce que j'ai reçu en Inde, selon les méthodes traditionnelles. Il faut savoir que le Yoga de la plupart des écoles françaises s'est bien éloigné de celui des origines. C'est un produit français que des personnes bien intentionnées ont fabriqué avec l'idée d'adapter le Yoga originel à la France, à notre rationalité et notre laïcité, avec en arrière-pensée, l'idée de l'intégrer dans notre culture et de le faire reconnaître par les autorités.

J'ai assisté, une année, aux Assises d'une grande Fédération de Yoga. De très belles personnes avaient été invitées à y parler, mais aucune n'était yogi. Et il n'y avait, bien sûr, aucun Indien.

Le Yoga de France s'est coupé de sa tradition, de ses racines, et s'est profondément modifié. Que lui reste-t-il du véritable Yoga ? L'importance donnée au corps conduit souvent à un renforcement de l'identification au corps, alors que c'est l'inverse qui est le but. Le rejet de la relation Maître-disciple conduit souvent à l'orgueil spirituel, car il n'y a personne pour « voir » et recadrer, pour remettre chaque chose à sa juste place. Et si on enlève au Yoga sa dimension spirituelle, que lui reste-t-il ? Comme le dit Vijayananda : « Le Yoga,

c'est pour trouver Dieu ».

Pour moi, il est clair, depuis le premier jour de mon arrivée en Inde, il y a trente-sept ans, que le Yoga est un embrasement de tout l'être par l'énergie spirituelle. C'est un processus de transmutation de nos cinq enveloppes par le feu du Yoga. Notre devenir, c'est celui du phénix qui brûle dans le feu avant de renaître purifié, glorieux, de ses cendres. Les méthodes existent, nombreuses, rigoureuses et éprouvées. Ce sont les voies du Yoga.

L'école Yoga Sadhana n'est pas elle-même une voie, c'est une école préparatoire à l'entrée dans une voie quelconque. Elle enseigne l'utilisation des pratiques et donne une compréhension de toutes les voies. Elle prépare le terrain, pour que, lorsque la graine sera semée par un Maître, elle puisse se développer joliment et sans entrave.

L'école transmet des savoirs, et a donc une dimension didactique, mais elle est essentiellement centrée sur la transmission de l'expérience. En France, nous sommes trop des théoriciens, voire des théologiens. L'école veut donner l'expérience sans laquelle aucune compréhension véritable n'est possible. Ce n'est pas un chemin « d'acquisition » de type universitaire classique, mais de transformation personnelle profonde, dans ses racines. L'école vise à nous installer dans la justesse de la vie, et dans l'axe spécifique de notre incarnation, en nous transformant.

La notion de transformation personnelle est souvent mal comprise en Occident. Elle étonne parfois, car cela ressemble à de la magie. Installés dans notre paradigme d'Occidental moderne, nous croyons que notre regard est un pôle fixe, neutre et objectif. C'est la démarche scientifique qui nous a conditionné à cela. Mais cette démarche peut être elle-même un conditionnement. Notre regard sur le monde est le fruit d'une culture et d'une évolution spirituelle. Se transformer, c'est purifier son regard et voir davantage « le Réel derrière les apparences ». Toute la sadhana, tout le chemin spirituel, c'est l'histoire de la purification de la vision, par laquelle le monde se révèle peu à peu tel qu'il est, jusqu'à l'évidence du : « Je suis Cela », ou « Je suis Lui », ou « *Shivoham* - je suis l'Absolu ». Lorsque nous avons une conception, une vision fautive des choses, mon Maître

Nourrir

Quand on met un pied à Chardenoux, on a une envie irrésistible d'y mettre les deux. En tout cas, pour moi, je ne peux pas ne pas m'engager davantage. J'ai été contaminée ! J'ai ouvert quelques chose en moi et je me dois de l'honorer, de le nourrir jusqu'au bout. Je ne veux pas d'une vie sans ce cœur, sans ce Chardenoux.

– *Géraldine*

Je vis enfin !

Il y a trois ans, je ne savais rien faire d'autre que me répéter que j'étais incapable de réaliser ceci ou cela, et soudainement j'ai changé de « mantra » : aujourd'hui, tout m'est possible. Ma vie a changé au point de ne plus trouver le temps d'écrire. Je vis enfin !

– *Catherine*

Cette exubérance qui m'habite

Ma vie est toujours la même, mais elle a radicalement changé. Je la ressens en moi, vaste, immense, vibrante, puissante ; j'ai réalisé le formidable pouvoir que j'avais en moi, qui m'habite ; le ressenti d'une effervescence intérieure diffuse, débordante.

L'étude des Écritures a remué en moi toute une connaissance enfouie, m'a révélé une Vérité qui a explosé dans tout mon être.

Je prends conscience de ce qui, au fond de moi, EST, ce que je suis et que rien ne peut changer, l'immuable. J'en retire une grande force. J'entrevois une lueur, qui m'attire et dans laquelle je désire m'abandonner, qui me donne de la joie. Je veux persévérer, et en fait je persévère involontairement. Je suis attirée vers cette Source, je veux y boire à volonté, m'y plonger, vivre pleinement cette exubérance qui m'habite.

– *Michèle*

Cohérence

Ma vie s'est inscrite dans un champ de cohérence, elle a pris un sens, une perspective, une direction, ce qui lui donne maintenant une saveur jusque-là inconnue pour moi. L'impression d'être sorti de la dispersion, de l'errance, d'avoir trouvé un chemin.

Aujourd'hui, je me sens soulagé d'un fardeau, celui de ne pas savoir... et tout semble être devenu plus simple, au moins en apparence... Je sais ce que j'ai à faire, où aller. Ces trois années de Yoga Sadhana m'ont donné d'apprendre à changer mon regard sur la vie. Un regard plus positif, plus dans l'acceptation de ce qui est, de ce qui arrive. Un pas important dans le lâcher-prise, ce qui inévitablement modifie l'approche du quotidien.

– *Jacques*

Joie sereine

Aujourd'hui se termine une étape importante de ma vie, et c'est un sentiment de joie sereine qui m'habite. Il me semble être comme un jeune adulte qui va prendre son envol dans la vie, quitter la maison pour voler de ses propres ailes, emportant les trésors reçus.

– *Anne*

disait souvent : « Nettoyez vos lunettes ». Les sages sont des voyants, ils voient juste. Se transformer, c'est apprendre à voir juste.

La voie du Yoga est un chemin de liberté, un chemin de force, un chemin de joie. Peu à peu, nous lâchons nos identifications, nos conditionnements. Nous apprenons, petit à petit, à tenir debout, seuls, sans les béquilles habituelles de l'identification au métier, à la classe sociale... Nous devenons ainsi plus forts, plus centrés, et moins vulnérables. Nous appuyant toujours davantage sur ce que nous sommes vraiment, nous nous ouvrons, de plus en plus, à ce que l'on appelle en Yoga, l'*atman* où le Soi, l'Absolu ou la divinité en nous. S'il est, sans doute, vrai que nous sommes des poussières d'étoiles, il ne l'est pas moins que nous sommes des poussières d'absolu, des poussières du divin. Passer de l'identification de « pauvre pécheur » à celle d'un être « d'essence divine » est une révolution intérieure dont le parfum qui s'exhale est la joie. Le Yoga nous dit – et l'expérience personnelle le confirme – que je suis Existence, Conscience et Amour. Vivre ces trois dimensions, pleinement, est simplement vivre selon ma vraie nature. Je veux sentir que j'existe, je veux vivre en pleine conscience, je veux ressentir un amour infini. Les voies du Yoga conduisent à cette expérience. A mon petit niveau de yogi et d'enseignant, je vois cela grandir, jour après jour, chez moi et autour de moi, depuis trente-sept ans. Et les sages et les Écritures en témoignent depuis des millénaires.

Yoga Sadhana est une école de liberté, une école qui fortifie, une école qui révèle la joie. C'est une école de sagesse, qui réinstalle une existence incarnée dans son axe, qui lui donne peu à peu la vision juste qui seule peut, ensuite, inspirer l'action juste. Tout cela, je le dis d'autant plus facilement que, moi-même, je ne suis rien. Je n'ai rien inventé. Je ne suis que l'extrémité d'une chaîne initiatique qui ne retransmet que ce qu'elle a reçu. Je ne fais rien, et si quelque chose doit se faire, cela se fera à travers moi, sans moi. Surtout sans moi, car si « je » est là, « Cela » ne sera pas là. Et apprendre à faire toujours ainsi, c'est toute ma sadhana, à moi.



Dans le contexte de Terre du Ciel, Yoga Sadhana occupe quelques uns des mes week-ends, et quelques semaines par an. On peut dire que ce sont mes vacances. Tout le reste du temps, je suis au service de l'Esprit sous quelque forme qu'il se présente. Là, je suis dans « ma » forme, celle de ma tradition, celle qui est mon cadre et le support à ma propre transformation, et je peux donc partager tout à fait librement ce qui m'anime, ce qui a fait, et continue de faire, la substance de ma vie. C'est un plaisir que je m'offre.

Une des caractéristiques appréciées de Yoga Sadhana est que l'école est autogérée. Ce sont les élèves qui préparent les repas, et font le nettoyage des locaux en fin de session. Cela permet de transmettre l'enseignement, comme dans un ashram, au travers de la gestion de la vie quotidienne, et donc, déjà, de l'intégrer à la vie. Cela permet, notamment, d'y inclure du *seva*, qui est l'entraînement à l'action consciente et désintéressée, l'entraînement au service de l'autre qui passe avant soi-même. « Je viens pour apprendre. Je repars pour servir » est-il rappelé à tous, à l'entrée et à la sortie de Chardenoux. Ce *seva* permet aussi de baisser les coûts de pension, ce qui est important, car si l'école n'est pas chère, les coûts de déplacement sont parfois importants. Car on vient de toute la France, et de Belgique ou de Corse. Je dois dire que j'ai beaucoup d'admiration et de respect pour ces personnes qui font six ou neuf heures de route pour venir, et autant pour retourner, pour un week-end de stage. En même temps, cela me conforte dans mon enthousiasme pour cette science du Yoga, qui se perpétue depuis des millénaires, et qui est toujours aussi vivante, aussi probante. Un auteur a fait remarquer qu'on pouvait voyager en Inde en rencontrant un saint nouveau chaque jour, et c'est un peu ce que l'on fait dans nos voyages. Peu d'autres traditions peuvent dire cela, aujourd'hui, et certainement pas la nôtre.

Je m'étonne parfois, devant la grandeur des ses résultats, que le Yoga, dans sa grande dimension, ne suscite pas plus d'intérêt, qu'il ne soit pas plus largement répandu. Sans doute faut-il « être prêt ». Selon l'Inde, nous sommes dans le Kali Yuga, l'âge noir, l'âge des ténèbres. Quand on regarde les institutions et les comportements collectifs,

c'est assez évident. Mais pourquoi l'individu, lui, suit-il si passivement ce courant destructeur, pourquoi sa soif de Vie ne le fait-elle pas davantage s'arrêter sur ce chemin de perdition, et se remettre en question, repenser ses choix et son engagement, et réorienter sa vie ? Intellectuellement, je connais les réponses, mais je ne me résigne pas, et c'est sans doute cela qui me pousse toujours en avant.

La lecture des journaux nous montre aussi, qu'en France, aux USA et partout ailleurs, on ne peut avoir de régime démocratique honnête, au service du bien public, sans une population éduquée et conscientisée, entraînée à l'exercice du discernement. Sinon on tombe dans le populisme.

C'est pourquoi l'éducation doit être première en démocratie. Une éducation qui ne soit pas seulement une accumulation d'informations, mais surtout le développement d'une aptitude à discerner le vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire, le juste de l'injuste. Pour que, collectivement, la vision juste l'emporte toujours. Sans éducation spirituelle il ne peut pas y avoir de bonne démocratie.

L'école Yoga Sadhana est, pour moi, l'école de Vie par excellence au cœur de Terre du Ciel. De grands swamis, reliés à de prestigieuses lignées, viennent régulièrement y enseigner, et par leur simple présence nous aident à maintenir la justesse de « la ligne » de l'école. Car c'est un fait d'expérience que, seul, livré à soi-même et sans repères, on ne peut marcher droit. Il nous faut des référents, qui, de leur point de vue plus élevé que le nôtre, voient nos déviations, et nous remettent régulièrement sur le chemin. C'est le rôle, pour un individu, du Maître spirituel. Pour l'école Yoga Sadhana et pour Terre du Ciel, c'est le rôle de tous les sages et les saints qui nous entourent de leur affection et de leur bienveillance, et qui, subtilement, nous maintiennent dans la vision juste.

Le festival « Lumières de l'Inde » est, dans Yoga Sadhana, un moment davantage consacré aux arts et à la culture. Dans un programme ouvert au public extérieur, se succèdent des concerts de musique classique, des ateliers de chant, des discours de swamis, et parfois un récital de danse, un film, une classe de sanskrit. C'est un



Élèves de *Yoga Sadhana*
préparant leur déjeuner lors d'une méharée.

programme diversifié, léger et joyeux, ce qui n'enlève rien à sa profondeur.

Ce sont de grands musiciens qui sont invités : Hariprasad Chaurasia est venu à quatre ou cinq reprises, Ajit Singh, Barun Kumar Pal, Nayan Gosh sont venus plusieurs fois, et notre ami Paul Grant, si merveilleux au santour, est un fidèle du festival.

La plupart des élèves ne connaissent pas, en arrivant, la musique indienne, et ont parfois, un peu de mal à entrer dedans. Mais, quand le déclic s'est fait, c'est un ravissement. J'ai observé souvent cette transformation de l'écoute, notamment chez des adolescents et des jeunes adultes, et le résultat en était merveilleux.

En deuxième et quatrième année de formation, j'emmène les élèves dans le désert, dans cet espace où il n'y a rien. Sans appui extérieur possible, l'expérience du « Je suis » est plus facile. Le désert, c'est le vide, et c'est aussi l'infini et le silence. En rendant impossible la dispersion et les divertissements, un tel contexte nous renvoie inmanquablement à nous-mêmes, et à nos questionnements les plus profonds. Le « qu'est-ce que je veux vraiment ? » monte tôt ou tard dans l'esprit de chacun. Nous sortons des conditionnements, que ce soit ceux de la famille ou de la société, pour retrouver notre liberté de choix conscient. Nous devenons acteur conscient de notre vie. Combien en ai-je vu des vocations qui se sont découvertes ? Des élans qui se sont mis en place ? Combien, aussi, de découvertes d'erreurs, de soumission, d'égarement ? Le désert aide, avec puissance, à trouver la vision juste dont suivra l'action juste.

Un ami marocain me demandait un jour :

- Mais que venez-vous faire dans le désert, dans cet espace où il n'y a rien, et que même les nomades évitent. Pourquoi venez-vous dépenser tant d'argent dans ces lieux où il n'y a rien, alors que vous avez tout chez vous ?

C'était une excellente question.

- Chez nous, on a tout sur le plan matériel, lui dis-je. Mais on se rend bien compte que cela ne suffit pas, et même que ce n'est pas l'essentiel. Il nous manque quelque chose qui est, pour nous, si important que nous sommes prêts à dépenser beaucoup d'argent pour



le trouver. Et l'expérience montre que c'est dans le désert qu'on le trouve le mieux. On ne sait pas nommer ce que l'on cherche. On l'appelle « Sens à sa vie », on l'appelle « Joie de vivre », on l'appelle « Liberté » – certains l'appellent « Dieu ». C'est Dieu que l'on vient chercher dans le désert. Vous, vous l'avez déjà avec vous, vous n'avez plus besoin du désert. Nous, nous sommes en retard. Dieu est dans le désert, nous y venons avec l'espoir de le trouver.

Les temps au désert sont des moments forts de l'école. Mais le moment crucial est, en troisième année, le voyage en Inde.

L'idée centrale de ce voyage est d'y découvrir le Yoga à la source. Tout ce qui aura été appris, compris et expérimenté pendant trois ans doit se retrouver là. C'est un moment de confirmation et d'élargissement qui donnera confiance : « Oui, je suis bien dans la bonne direction – et je peux aller plus loin. ». On pourra constater aussi la multiplicité des formes, des voies, qui sont disponibles et utilisées par certains, pour un objectif unique. On pourra mieux comprendre l'implication de l'engagement spirituel dans les diverses activités de la vie quotidienne. On pourra voir ce qu'est une laïcité positive, où toutes les religions se montrent et s'affichent tant qu'elles veulent, mais avec une neutralité de l'Etat. On pourra voir l'importance donnée à la vie spirituelle, et le respect de tous pour ceux qui s'y sont engagés totalement. Mais ce voyage sera, aussi et surtout, l'occasion de rencontrer des yogis, des sages, des saints, de les aborder, de les questionner et de vivre plusieurs jours dans leur proximité et sous leur guidance.

On dit qu'il y a deux grandes bénédictions dans une vie : celle de naître sous forme humaine, et celle de rencontrer un sage. Ce dernier point est confirmé par tous ceux à qui la vie a donné cette chance.

Après quatre ans d'école Yoga Sadhana, l'élève a mûri et s'est ouvert, et, muni d'outils éprouvés, il est désormais en route sur un chemin de sagesse.

25 Janv 2001

Chère Madame,

Je vous envoie d'ici peu de jours le court
texte que vous souhaitez -

Je vous confirme mon acceptation d'un
Parrainage d'Honneur pour l'Association « Europe des consciences » -
Mais peut-être quelqu'autre serait plus compétent, et
ayant plus de temps pour partager les actions -

A vous de juger

Cette action est l'une des tâches les plus urgentes -
Dans l'offrande de chaque jour je la confie au Seigneur
Très fraternellement

Abbé Pierre

Lettre de l'Abbé Pierre à Mona Chasserio,
membre du CA de l'association Europe des Consciences.

Chère Madame,

Je vous envoie d'ici peu de jours le court texte que vous souhaitez.
Je vous confirme mon acceptation d'un Parrainage d'Honneur pour
l'Association « Europe des consciences ». Mais peut-être quelqu'un
d'autre serait plus compétent, et ayant plus de temps pour partager
les actions.

A vous de juger.

Cette action est l'une des tâches les plus urgentes.

Dans l'offrande de chaque jour je la confie au Seigneur.

Très fraternellement.

Abbé Pierre

L'EUROPE DES CONSCIENCES

C'est durant mon premier séjour en Inde, en 1973, que j'ai découvert Gandhi. Dans ce pays, Gandhi est partout : sur tous les billets de banque, sur toutes les places de village. Gandhi est « le père de la nation », celui qui a libéré l'Inde de façon non-violente.

Cet aspect politique de l'Inde ne m'intéressait pas. Par contre, fouinant dans une librairie à Jaïpur, j'ai trouvé l'œuvre du réformateur social. Gandhi était très concerné par la vie concrète de ses compatriotes. Dans plusieurs journaux, il a régulièrement écrit sur tous les aspects de la vie sociale : l'éducation, l'hygiène, l'agriculture, l'économie, la santé, l'administration, et tous ses articles ont été réunis, plus tard, en recueils thématiques.

Ces textes m'ont passionné. Pendant un mois, j'ai passé l'essentiel de mon temps à les lire, le crayon à la main.

Toute la quête de ma jeunesse était centrée sur la recherche d'un art de vivre juste. J'en avais trouvé les clefs en arrivant en Inde : la dimension spirituelle. Mais il fallait ensuite l'intégrer aux différents domaines d'une vie incarnée, il fallait en décliner les applications à une existence humaine et une vie en société. C'est ce que j'ai trouvé merveilleusement fait chez Gandhi. Il était, éminemment, un homme politique, un homme concerné par la vie des hommes dans la cité. Dans une vision de grande ampleur, il a repensé l'ensemble des fonctions d'une société, en y mettant au cœur la spiritualité, l'éthique et la justice. Pour moi, c'était fabuleux. Il y avait, là, une dimension verticale à la vie sociale que je n'avais jamais vue ailleurs. Proposer un art de vivre ensemble, avec l'Esprit en son centre, avec tout ce qui, ensuite, peut être décliné, était pour moi une révélation immense,

la réponse concrète à mes interrogations de jeunesse.

C'est à partir de ces racines qu'est née, vingt-cinq ans plus tard, l'Europe des Consciences.

C'était en 1999. En France, beaucoup de discussions et d'articles étalaient ce qui n'allait pas. Les critiques étaient partout, dans tous les domaines, et pour moi, le plus souvent, tout à fait justifiées. Mais un jour la pensée s'imposa : « Arrêtons de critiquer. Comment serait la société de nos rêves ? Que voulons-nous ? Que proposons-nous ? » J'ai alors essayé de mettre sur le papier, de façon aussi synthétique que possible, les directions essentielles dans lesquelles j'aimerais voir s'engager la société. C'est devenu la « Charte de l'Europe des Consciences », un texte qui tient tout entier sur une feuille, et émet seize propositions centrales. Ne me reconnaissant aucun talent pour la conceptualisation et l'écriture, j'avais d'abord demandé à Jean Biès de la rédiger, mais je ne m'y retrouvais pas vraiment. Je me suis alors tourné vers Jacqueline Kelen, qui devait reprendre le texte de Jean Biès en le simplifiant et en le complétant. Mais Jacqueline est une créatrice qui travaille mal sur commande, et le texte ne me convint pas. Alors, j'ai pris la plume, et j'ai essayé moi-même d'accoucher de mes idées.

Ce fut très laborieux mais passionnant. J'ai aimé cet exercice de synthèse extrême : ramasser toute sa pensée de transformation sociétale sur une seule page. Chaque matin, j'accouchais d'un paragraphe, dans un souffle, que je partageais dès que possible avec Mira, étroite collaboratrice à l'époque. On commentait, on ajoutait, on épurait, on complétait. Il s'agissait beaucoup de ne rien oublier et de ne pas se répéter. Il y avait un immense espoir derrière ce texte : mobiliser un maximum de gens pour transformer cette société trop inhumaine – en proposant une vision claire et globale de là où nous voulions aller.

La Charte fut d'abord montrée à quelques amis pour commentaires, puis publiée dans la revue *Terre du Ciel**. Ce fut l'enthousiasme

* Elle a, ensuite, été publiée avec des commentaires en un petit livre : *Réconcilier sagesse et société*, aux éditions Jouvence.

général. Jean-Yves Leloup m'écrivit : « Après lecture attentive du document de travail, je dois vous dire que j'adhère totalement et que je suis honoré de faire partie de votre assemblée fondatrice. C'est plus qu'un accord, un engagement ».

Henri Nouyrit, membre du conseil de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, confondateur de la Nef, nous écrivit – sans nous connaître : « Votre initiative est extrêmement pertinente, et répond à un besoin que de plus en plus de personnes éprouvent : donner une dimension culturelle-spirituelle à l'Union Européenne, quelle que soit sa configuration à l'avenir. »

Bien sûr, c'était une nouvelle utopie. Arnaud Desjardins le releva avec lucidité : « Je souhaiterais que ce programme ne soit pas immédiatement catalogué comme sympathique et inoffensif, mais sans avenir parce qu'émanant d'idéalistes qui veulent, une fois encore, refaire le monde ». La fin de sa lettre me confortait dans ma conviction centrale : « Ma conviction personnelle est qu'il n'est rien de plus réaliste que de donner la priorité aux valeurs spirituelles, et que tout le contexte politique, économique, culturel doit en découler... Aujourd'hui l'essentiel manque, et cet essentiel est spirituel ».

Une fois la Charte écrite, et approuvée par toutes les personnes dont l'opinion comptait pour moi, on ne pouvait en rester là, il fallait la mettre en œuvre. Là, j'ai sous-estimé l'ampleur de la tâche, et surtout surestimé mes capacités.

Une association « Europe des Consciences » fut rapidement créée pour mettre en œuvre les propositions de la Charte. Un conseil d'administration fut composé avec les soutiens de la première heure. Très vite on dépassa le millier d'adhérents. Il y eut la première assemblée générale où le CA fut élargi, et c'est alors que tout commença à déraiper.

Je n'étais pas fait pour ces modes de fonctionnement collectif. Les interminables discussions me lassaient, avec leurs remises en question permanentes. Fonctionnant à l'intuition, j'avais du mal à expliquer mes choix et à les argumenter. Certains egos étaient trop présents et perturbaient le bal. Certaines personnes s'opposaient systématiquement. On me reprochait de vouloir trop en faire, mais



personne d'autre ne bougeait, ou bien c'était en franc-tireur, et hors de toute coordination. Cela n'avancait plus.

Fondamentalement, je porte la responsabilité de cet échec. Je travaille bien en solitaire ou en tous petits groupes d'amis soudés, j'étais inadéquat dans cette forme de travail, et je n'aurais jamais dû m'y engager. Surtout dans une association avec des statuts aussi simples et classiques, qui ne donnaient aucune protection à l'exécutif, et permettaient tous les entrismes.

J'ai vu, là, le côté noir d'une démocratie populiste : tout le monde veut le droit à la parole, tout le monde veut le pouvoir, mais tout le monde n'a pas la clarté de vision nécessaire ni les compétences. Et pour certains, déléguer leur pouvoir ne va pas de soi. Alors, la médiocrité s'insère dans les rouages, et finit par polluer l'ensemble. Et elle écarte les plus motivés.

Je me suis retrouvé dans une situation comparable à celle de mon accompagnement du premier voyage en Inde : l'engagement d'une énorme énergie, difficile pour moi à réfréner, bute sur un contexte inadéquat, et le résultat est désastreux.

Les réunions de CA devinrent houleuses, puis franchement désagréables. Au milieu de la deuxième année, je démissionnai.

Il y avait, à ce moment, près de deux mille adhérents. La Charte suscitait un réel enthousiasme, et j'étais effondré de n'être pas capable de mieux y répondre. Deux personnes qui ne s'étaient pas opposées à moi, mais ne m'avaient pas soutenu, prirent la direction de l'association.

J'avais quitté l'association, mais je n'avais pas abandonné l'idée de continuer par d'autres moyens à œuvrer à une incarnation des idées de la Charte.

Après mon départ, la dynamique de l'association s'arrêta immédiatement, et mes successeurs démissionnèrent très vite, l'un après l'autre. C'était la fin d'un rêve. Aujourd'hui, l'association réunit une poignée de personnes autour de réflexions qui n'ont plus rien à voir avec la Charte, et quelques groupes isolés subsistent localement.

La mise en œuvre de l'Europe des Consciences allait se poursuivre, pour moi, au sein de Terre du Ciel, par des Forums, des rencontres thématiques, et aussi la revue *Alliance pour une Europe des*

Consciences. Dès novembre 2000 le Forum Terre du Ciel porta le titre : « Un autre monde est possible - Pour une Europe des Consciences », et Arnaud Desjardins en accepta le parrainage.

En 2004, devant la multiplication des stages et séminaires, l'activité pédagogique de Terre du Ciel s'était réorganisée au sein d'une « Université Terre du Ciel » en quatre départements. L'un portera le nom de « Institut Gandhi - Europe des Consciences » et se consacra aux réflexions sociétales, organisant séminaires, rencontres, forums et aussi voyages de découverte. Lors de l'inauguration, Bernard Ginisty dira : « Une Université est le croisement de différentes approches et la capacité d'en extraire une sagesse, alors que ce qu'on appelle Université, aujourd'hui, est une juxtaposition de savoirs et de spécialistes. Terre du Ciel porte le vrai nom d'Université. C'est un espace où les sujets se croisent. J'ai roulé ma bosse, et je crois que je peux me permettre de dire que c'est un lieu assez rare ».

On a, parfois, du mal à mesurer l'écart entre une attitude de spécialiste et une vision holistique, mais il est énorme. C'est toute la différence entre le monde moderne et les sagesse anciennes. Je retrouve là, le désarroi de mes vingt ans.

L'institut Gandhi créera les « Rencontres Europe des Consciences » qui se dérouleront l'été à Chardenoux, puis au Val de Consolation. Ce sont des rencontres thématiques animées, chacune, par une vingtaine de professionnels qui illustrent l'autre monde possible. Au fil des années, il y en eut une dizaine : « Eduquer à la Vie », « Santé globale - Médecine plurielle », « Economie, écologie et spiritualité », « Bâtir l'avenir »... Sur six jours, elles concernèrent d'abord une soixantaine de personnes, puis jusqu'à cent cinquante, et elles se déroulèrent sous chapiteau.

En 2007, un Forum « Europe des Consciences » à Aix-les-Bains voulut faire le point d'où nous en étions de notre utopie. En vérité, il fut montré que la plupart des idées nouvelles étaient déjà mises en œuvre, mais à petite échelle, à micro échelle. Dans un contexte qui tire dans la direction opposée, il est bien difficile de donner vie à ces idées complètement marginalisées. Ce qu'il faudrait, pour qu'elles se

développent et s'implantent, c'est une large prise de conscience collective, puis une volonté politique.

C'est dans ce contexte qu'en 2001, lors d'un Forum à Aix-les-Bains, il fut proposé à Pierre Rabhi de lancer, à l'occasion de l'élection présidentielle, une « Insurrection des Consciences ». Son acceptation et le lancement de sa campagne suscitèrent, chez moi, une levée d'énergie inouïe. Pierre avait écrit l'introduction du document qui présentait la Charte de l'Europe des Consciences, et il était pleinement en phase avec son contenu. Nous allions pouvoir diffuser ces idées à grande échelle, à l'échelle du pays. Ce devait être, dans mon rêve, le début d'une révolution culturelle qui soufflerait sur tout le pays. Toutes ces idées étant si justes, comment ne soulèveraient-elles pas l'enthousiasme général et l'adhésion, une fois connues ?

En un week-end, j'ai rédigé un plan de campagne, un budget, une stratégie, porté au plus haut par l'enthousiasme. Mais cet élan me fit peur. J'étais capable de tout quitter pour suivre Pierre, mais j'étais aussi responsable de Terre du Ciel. Un soir, dégrisé, je vis qu'il me fallait vraiment choisir : accompagner Pierre dans son Insurrection des Consciences, ou continuer d'animer Terre du Ciel. Faire les deux n'était pas possible. D'autant qu'un ami, expérimenté dans ce domaine, me déconseillait de toucher à la politique : « Tu vas te faire casser. Tu ne fais pas le poids. Pour eux, tous les moyens sont bons ». Je ne sais s'il faut dire que la raison l'emporta, mais je choisis de préserver Terre du Ciel. Pierre avait désormais une équipe autour de lui, et je n'étais pas indispensable.

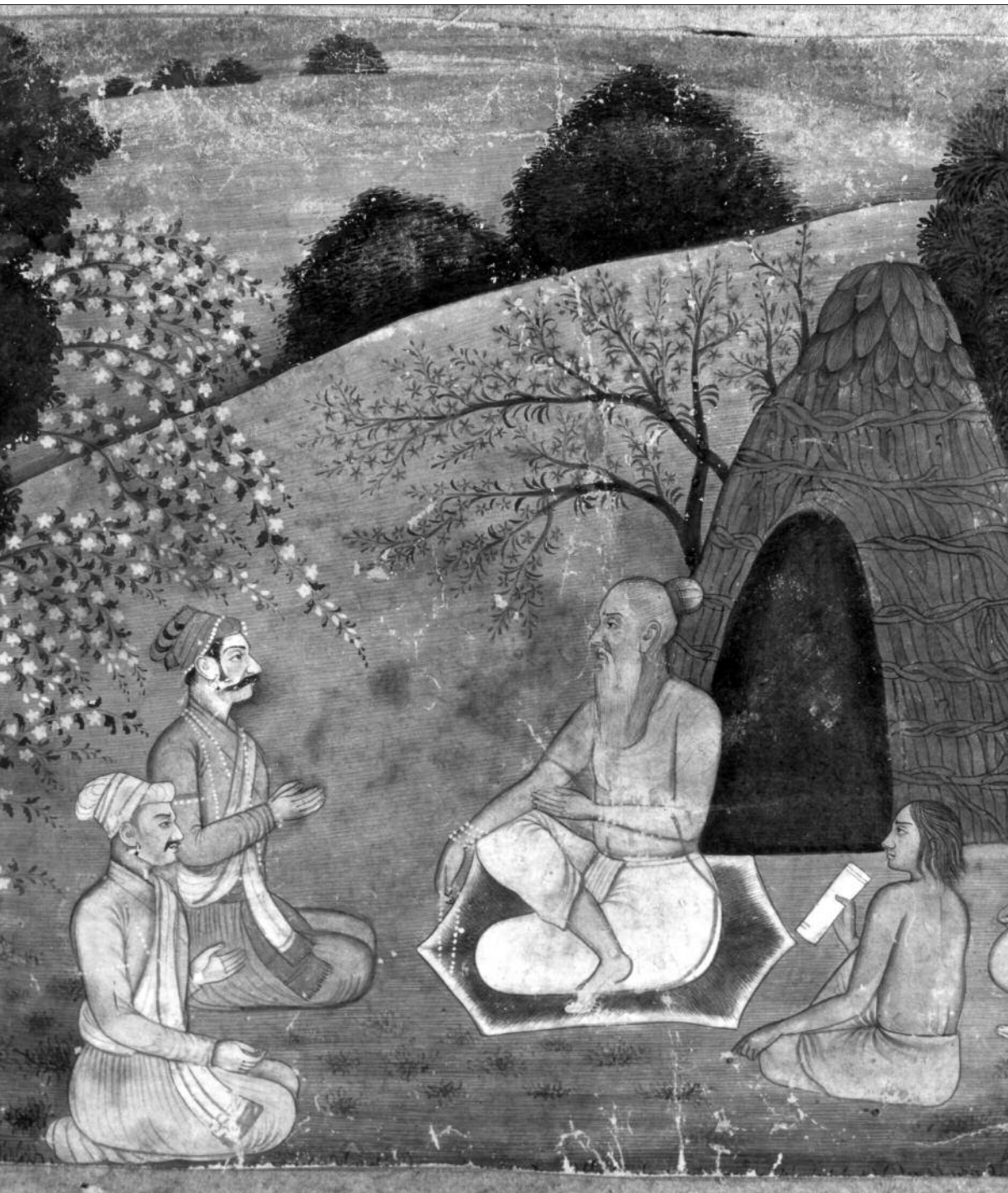
Je continuerai à soutenir sa campagne à distance – notamment par un article dans la revue Terre du Ciel –, ce qui me fut d'ailleurs reproché par l'association Europe des Consciences, car « on ne devait pas faire de politique » ! De façon surprenante aussi, cet article nous fit perdre le parrainage d'honneur de l'Abbé Pierre qui affichait de ne soutenir aucun candidat.

Je suivis de loin la campagne de Pierre, triste de ne pas y participer. Le rêve était à portée de la main, et je restais tranquillement chez moi, sans m'impliquer dans la bataille.

La tournée de Pierre porta des fruits, mais que c'est laborieux, qu'il en faut de l'énergie ! Je n'arrive pas à comprendre comment les hommes et femmes politiques, de droite comme de gauche, peuvent être si aveugles, si inconscients. On a pourtant sous les yeux l'exemple de l'écologie où il fallut plus de cinquante ans pour une prise de conscience. Encore aujourd'hui, tout le monde « sait », mais que fait-on ? On sait que la « maison brûle », mais qu'est-ce que cela change ? Le film de Coline Serreau *Solutions locales pour un désordre global* vient de sortir, après beaucoup d'autres sur des thématiques similaires. Il est si fort et si juste qu'il devrait susciter une prise de conscience générale et une mobilisation globale pour un changement, mais rien ne bouge. Il suscite un silence assourdissant. Existe-t-il un pilote dans l'avion ? Où sont les politiques, les hommes et les femmes politiques « conscients » qui ont l'exigence et le courage de la Vérité ? Où sont les journalistes qui choisissent, quoi qu'il en coûte, de dire la Vérité ? Pas ceux qui cherchent à faire des scoops, mais ceux qui veulent contribuer au développement d'une sagesse collective.

Une des phrases les plus terribles que j'ai lues sur la politique, ces derniers temps, est de Hervé Kempf, dans l'une de ses chroniques du *Monde*. Il disait à peu près ceci, de mémoire : « Le seul problème avec Nicolas Hulot est qu'il a encore la naïveté de croire que les hommes politiques œuvrent à l'intérêt général ». Nous sommes la civilisation la plus puissante qui ait jamais existé, nous n'arrêtons pas de publier les plus beaux textes sur les droits de l'homme, les droits de la femme, les droits de l'enfant, les droits de la Terre... et nous en sommes là !

La crise n'est ni politique, ni économique, ni financière, elle est morale, elle est spirituelle.



Miniature indienne :
roi venu consulter un sage dans son ermitage.

ALLIANCE

Fin 2004, il fut décidé – après une longue maturation – de modifier la revue *Terre du Ciel* pour faire deux nouvelles revues :

- La nouvelle revue *Terre du Ciel* (qui deviendra *Sources*) s'orientera davantage vers l'expérience de la spiritualité telle qu'elle peut-être vécue au niveau individuel ;

- Une revue *Alliance pour une Europe des Consciences* s'intéressera davantage aux thématiques sociétales, soutenant tout le travail de la société civile, en harmonie avec la Charte de l'Europe des Consciences. Elle agira comme espace de réflexion, support de communication pour des expérimentations et innovations, et plateforme d'informations pour toutes les personnes et structures impliquées dans le changement. Les valeurs spirituelles resteront, bien sûr, au cœur de sa vision.

Au fil des années, la revue *Alliance* s'est épaissie, et comporte aujourd'hui un DVD encarté dans chaque numéro.

L'importance, pour moi, de cette revue tient en deux points qui, d'ailleurs, se rejoignent :

1 – Elle n'est pas spécialisée sur une discipline ou une autre. Elle est généraliste, tout en n'étant pas liée, directement, aux événements de l'actualité. On aurait dit au XVII^e siècle que c'est une revue pour « l'honnête homme ». C'est une revue qui aborde le réel sociétal dans sa globalité, de façon holistique.

2 – Nous mettons les valeurs spirituelles au centre, et en référents. Elles ne peuvent être que l'aune à laquelle sont appréciées les propositions sociétales nouvelles.

La dimension spirituelle étant au cœur de l'être humain, ces deux

points sont forcément reliés. C'est ce qu'a bien vu Alain Noël, l'éditeur des Presses de la Renaissance, lorsqu'il écrit : « Allier la spiritualité à d'autres domaines d'engagement tels que l'économie, la politique, l'écologie ou des actions sociales est extraordinaire. C'est très important. Cela fait des années que des personnes y pensent mais que ça reste sous le boisseau, car c'est tellement révolutionnaire, ça bouge tellement qu'il y a une vraie peur du système. Dans ce domaine, Terre du Ciel va dans le bon sens, il est précurseur ».

A plusieurs reprises s'est présentée à nous la « tentation politique ». Mais j'ai toujours senti que Terre du Ciel et l'Europe des Consciences devaient rester des « mouvements culturels citoyens », expressions de la société civile, et ne devaient pas s'engager dans les démarches d'acquisition du pouvoir politique. Par contre, il est logique que la Charte inspire des hommes / femmes voulant s'engager dans cette lutte, et plusieurs petits partis politiques se sont déjà emparés de la Charte comme base de propositions, intégrant même, parfois, dans leurs textes certaines de ses phrases. Mais je crois que les 17 % de créatifs culturels français – soit dix millions de citoyens – attendent encore leur parti politique et leur porte-parole.

René Dumont avait, en 1974, suscité un éveil important de la conscience écologique. Pierre Rabhi, vingt sept ans plus tard, avait soulevé le même enthousiasme et le même espoir. Mais si la société a bougé, on est encore loin de la véritable « insurrection des consciences » espérée, absolument nécessaire. Qui va reprendre le flambeau ? Car même si c'est une sagesse collective qu'il faut développer par l'éducation, le porte-parole charismatique, respecté car respectable, celui dont la pensée, la parole et l'action ne font qu'un, semble indispensable. C'est un sage qu'il nous faut pour fédérer les consciences.

Il y en eut deux récemment, qui ont joué un grand rôle dans la société française, et ont un peu adouci sa dureté : l'Abbé Pierre, qui fut l'homme le plus populaire de France pendant de nombreuses années, et Sœur Emmanuelle, qui fut aussi très populaire et respectée. Cela montre que la sagesse est aimée du peuple, si elle ne l'est pas des

responsables politiques. Dans la tradition indienne il est très clair que le sommet de la pyramide sociale est occupé par les sages. Ce sont eux qui incarnent l'idéal d'une société, et inspirent le « politique » qui ne se perçoit, lui-même, qu'en « bras de la sagesse ». Le politique met en œuvre ce que le sage a perçu comme juste. Car c'est ce dernier qui a la vision juste. Comment serait-ce un autre que le sage qui décide ce qui est bien ou mal, approprié ou non ? Chacun doit rester à sa place. Au sage la vision juste, à l'homme politique l'action juste qui en découle.

Mais où sont les sages, aujourd'hui ? On les a remplacés par les « intellectuels » ou les « philosophes ». Mais est-ce la même chose ? Certainement pas. Il manque, à la plupart, de s'être eux-mêmes transformés par une reliance permanente à l'au-delà de la raison, d'être eux-mêmes le changement qu'ils veulent pour le monde.

Je crois au pouvoir de la société civile, à son influence sur les instances dirigeantes. Je crois à la valeur de l'exemple. Je crois à l'existence du « seuil » à partir duquel tout une société bascule. Je crois en la force de vie qui est en chacun, et le tire vers le haut. Je crois au développement d'une sagesse collective. Je crois à l'existence des cycles et à l'Age Noir dans lequel nous sommes. Mais la roue tourne, les consciences s'éveillent, l'obscurité se dissipe. Je crois à l'action des « colibris », et c'est là que Terre du Ciel et l'Europe des Consciences ont leur place, et leur rôle à jouer. De toute façon, qu'y a-t-il d'autre à faire ?

« Tu as droit à l'action mais non pas à ses fruits. Que ses fruits ne soient point ton mobile », nous dit une Écriture. Ni l'espoir ni le désespoir n'ont leur place. Ni l'optimisme ni le pessimisme n'ont de raison d'être. La seule chose à faire est de répondre à sa nature d'être humain, d'honorer sa grandeur naturelle en œuvrant pour le bien et le juste. Le résultat ne nous appartient pas. Mais, en œuvrant pour ce monde sans être de ce monde, quel que soit le résultat qui n'appartient qu'à Dieu, la joie ne nous quittera pas.



Première Assemblée Générale de *La Cité Prospective* à Chaumont.
On pourra reconnaître, notamment : Marie-Agnès Bergeon, Gérard Barras,
Pierre Rabhi, Lucien Pfeiffer, Jenny Monpeyroux
- ainsi que Bernadette qui était, à l'époque, notre grande « chef de bureau ».

LA CITÉ PROSPECTIVE

Après quelques années d'organisation de stages dans notre petit local de Lyon, et d'Universités d'été dans des lieux loués et toujours à réaménager, nous avons eu le désir d'avoir notre lieu à nous, à la campagne. Nous y regrouperions les bureaux, l'accueil des groupes et nos logements. Nous pourrions réellement nous y « installer », aménager les lieux et les modes de fonctionnement selon nos désirs, pour les rendre plus porteurs, plus efficaces. Le cadre de nature permettrait les promenades et la réalisation d'un jardin biologique. L'ensemble nous donnerait la possibilité d'incarner globalement l'ensemble de nos idées, de créer un lieu-pilote où se vivraient les valeurs de spiritualité, écologie et fraternité.

Deux petits héritages de nos familles nous permettaient d'envisager sérieusement la réalisation de ce projet.

À l'aide de revues spécialisées, nous avons cherché le lieu de nos rêves. Nous en avons visité beaucoup, mais il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Ces visites étaient néanmoins intéressantes en ce qu'elles nous permettaient, à chaque fois, de préciser notre projet, nos besoins spécifiques. Nous avons rédigé un descriptif de ces besoins à l'intention des agences immobilières, et à chaque retour de visite, nous étions amenés à le modifier, à l'ajuster, à le compléter. C'est ainsi que le projet a mûri.

Un jour, il nous a semblé que nous avions trouvé ce qu'il nous fallait. C'était un château en Touraine. Tout semblait convenir, et rendez-vous fut pris pour signer le compromis de vente.

La veille au soir, mon notaire m'appelle : « Ne viens pas, quelqu'un d'autre a signé aujourd'hui ». Je suis très déçu, mais je ne sais pas encore que c'est la main de Dieu qui vient de nous protéger. Car j'ai

bien vu, plus tard, que nous n'étions pas prêts, et que cet engagement aurait mal tourné. Nous voulions aller trop vite.

Le lendemain matin, le téléphone sonne. C'est Pierre Rabhi qui m'appelle pour me proposer qu'on s'associe dans la création d'un lieu écologique pilote dans lequel je pourrais organiser mes programmes. Il a les plans d'un village de vacances à construire sur des bases totalement écologiques, réalisés par le VVF, organisme qui a finalement renoncé au projet. Pierre serait le créateur du lieu, vitrine de l'habitat écologique et de l'agroécologie, et Terre du Ciel animerait le lieu avec stages et séminaires. C'était un bon partenariat. Cette proposition, le lendemain même de l'échec d'un projet d'achat, est miraculeuse.

Une association, « La Cité prospective », fut rapidement créée pour mieux étudier le projet et réunir les personnes qui voulaient y participer et le soutenir. Un petit dossier, publié dans la revue, amena tout de suite trois cents adhérents. On arrêta là, c'était suffisant.

L'association se réunit régulièrement. Elle avait un conseil d'administration composé presque uniquement de chefs d'entreprise pour garantir l'efficacité dans l'action. Cinq ou six commissions furent créées pour étudier les divers aspects du projet : emplacement, financement, juridique, gestion, activités, etc. Mais il se révéla très vite que chacun avait en tête « son » projet, et non « le » projet qui nous avait réunis. Les réflexions s'orientaient davantage vers la réalisation de lieux alternatifs et écologiques selon le désir de chacun, que vers la concrétisation du projet présenté. Aussi, au bout d'un an, il fut décidé d'arrêter l'association, et proposé que chacun, avec le bagage accumulé par cette année de travail en commun, réalise « son » projet. Et c'est ce qui se passa. Pierre Rabhi acquit le Mas de Beaulieu, Sophie Rabhi réalisa le Hameau des Buis, et il y en eut, je crois, un ou deux autres. L'idée du village de vacances écologiques fut reprise par Michel Valentin qui créa les Amanins. Et Terre du Ciel s'installa au Domaine de Chardenoux.

L'étude collective de projets d'habitats écologiques se poursuivra au sein d'une association nouvelle : « Oasis en tous lieux », qui reprendra le travail de la « Cité Prospective », et sera présidée, à ses débuts, par Pierre Rabhi. Terre du Ciel continuera sa collaboration

avec Pierre, dans ce domaine, en organisant en Ardèche les premières « Rencontres Oasis en tous lieux » qui lanceront la nouvelle association, et en éditant sa Charte.



LE DOMAINE DE CHARDENOUX

Après une nouvelle période de recherches et de visites, nous avons finalement trouvé le Domaine de Chardenoux, près de Louhans, en Bresse bourguignonne. A l'exception de la présence d'une route qui borde le Domaine au nord, près du château, tout nous a paru vraiment bien convenir dès la première visite.

Trois corps de bâtiments délimitent deux cours intérieures permettant de bien séparer les activités de stages, des bureaux et des logements, dont les énergies sont différentes. Un grand espace boisé favorise de belles promenades, des prés peuvent accueillir des animaux, un beau terrain permet la création d'un jardin potager. Et il y a des parcelles constructibles pour de futurs développements.

Des amis, sollicités pour donner leur avis, ont été unanimes : le lieu est très adapté aux besoins, mais c'est un gros projet. Effectivement, c'est un domaine de vingt hectares avec beaucoup de bâtiments. Et il coûte plus cher que prévu.

Il fallut trouver un complément de financement à nos apports personnels, et une SCI fut constituée, dans laquelle s'associèrent soixante personnes qui nous suivaient dans le projet. Un emprunt bancaire s'avéra, malgré tout, un complément nécessaire.

Le démarchage commercial n'est pas ma spécialité, mais nous étions tellement motivés, qu'après avoir fait un beau dossier vantant nos réalisations passées et décrivant notre projet futur, je suis allé avec détermination trouver les banques. J'en ai vu six, les plus grandes, et toutes refusèrent. Le projet n'était pas assez clair, d'une rentabilité non garantie. « Si vous fabriquez des robinets, me dit un banquier, je pourrais vous soutenir. Mais avec ce que vous faites!... »





Enfin, je décidai d'aller voir la Nef*. Elle n'accordait que de petits prêts, mais ce serait toujours cela, et je complèterais ensuite par d'autres moyens.

Le représentant lyonnais de la Nef – dont le siège était encore dans l'Allier – fut intéressé, et souhaita voir le lieu. Dès le lendemain, nous roulions vers Chardenoux, et dans la voiture, je lui précisai le projet. M'efforçant de le défendre à voix haute, je me rendais bien compte qu'il avait des lacunes. Il reposait avant tout sur la foi, et les estimations chiffrées étaient bien pauvres. Je ne lui fis pas mystère qu'il me semblait impossible de faire un budget prévisionnel honnête, tellement il y avait d'inconnues. On pouvait toujours aligner des chiffres, mais ils ne reposaient sur rien. A mon grand étonnement, il ne sembla pas être trop gêné par ce saut dans l'inconnu que représentait le projet et l'achat. Il était intéressé et il m'aida à consolider le dossier :

- Même si les chiffres n'ont pas de grands fondements, me dit-il, ils sont nécessaires. Il faut prévoir une gestion. Un banquier a besoin de chiffres.

Tout alla ensuite très vite. Dix jours après notre première rencontre, il prenait le train pour l'Allier où se tenaient les réunions qui décidaient des prêts. Tard le soir, il m'appela de son portable pour me dire une phrase que je n'oublierai jamais : « J'ai présenté votre dossier. Cela a été l'enthousiasme général pour vous soutenir. On ne peut pas vous prêter la totalité de ce qu'il vous faut, mais on pense que le Crédit Coopératif s'associera à nous, et que vous pourrez avoir la totalité ». Les larmes me sont montées aux yeux. « Ça y est », murmurai-je, en relâchant toute tension.

En septembre 1999, nous faisons notre premier stage à Chardenoux, alors que la vente n'était pas encore signée et que le propriétaire n'avait pas vidé son réfrigérateur. Aujourd'hui, en novembre 2010, cela fait plus de dix ans que nous sommes là. Qu'en dire ?

** Nef : Nouvelle Économie Fraternelle – coopérative financière éthique – fonctionnant comme banque en étant adossée au Crédit Coopératif. En s'associant à d'autres coopératives de finance éthique, elle crée aujourd'hui la Banque Éthique Européenne.*



Beaucoup de travaux d'aménagement furent faits, l'équipe des salariés doubla, les stages et formations se multiplièrent. De façon plus subtile, l'esprit du lieu se mit en place. C'était un point important : nous voulions incarner nos valeurs – « Spiritualité, Écologie, Fraternité » – et cela passait par des aménagements, une décoration, un mode d'organisation, une forme relationnelle, un ensemble de petites choses importantes qui n'allaient pas de soi, car nous avons bien conscience que toute notre façon de faire et d'être, était décalée par rapport au classique. N'ayant fait aucune étude me préparant à la fonction de chef d'entreprise, et n'ayant pratiquement jamais travaillé dans une entreprise que je n'avais pas créée, je n'avais aucun modèle, aucun repère. Il me fallait tout inventer. C'était difficile, mais c'est aussi cela qui facilitait la mise en place d'une forme nouvelle. Il fallait, ensuite, y entraîner les membres de l'équipe qui, eux, avaient des repères, et les faire basculer dans du nouveau ne fut pas toujours facile.

Les débuts furent difficiles. Evelyne ne s'habituaient pas à cette vie collective. Nous n'avions pas fait le choix de vivre en communauté, mais étant un petit nombre à habiter sur le Domaine, il y avait une semi-communauté de fait. En ashram, les résidents vivent des choses très fortes en commun, et sont sous une autorité incontestée. Ici, qu'est-ce qui nous réunissait ? La moitié des salariés venaient principalement pour gagner leur vie, et adhéraient peu ou pas au projet, certains d'entre eux connaissant surtout le code du travail – du moins, chaque fois que cela les arrangeait. L'esprit du lieu n'était pas partagé par tout le monde.

Une entreprise classique peut verrouiller les dérives éventuelles de certains employés en « cadrant » bien avec une multitude de procédures. A Chardenoux, il n'y avait pas ce cadrage, et je n'avais pas envie de me mettre dans la peau d'un chef du personnel. Chacun était laissé avec un large espace d'autonomie et de créativité. Pour une personne mature, c'est le rêve. Pour certains, hélas, c'est un espace laissé ouvert à tous les débordements.

Nous n'étions pas dans notre élément. Il y avait trop de décalage entre nos aspirations, nos élans, notre formation antérieure, et la réalité prosaïque du terrain que j'eus beaucoup de mal à accepter et à gérer.

Se rencontrer

J'ai été invité au rassemblement interreligieux d'Assise en octobre 1986, ce furent là les plus beaux jours de ma vie. C'est cet espace de rencontres que je retrouve à Terre du Ciel. Le pape Jean-Paul II ne prétendait pas que le chamane indien d'Amérique qu'il avait invité était la fine fleur de la spiritualité, mais il pensait qu'il avait quelque chose à nous dire. Durant un demi-siècle, mon rôle d'aumônier m'a fait vivre au plus près de la jeunesse de mon pays. Lorsqu'on leur parle de religion, la plupart des jeunes n'ont en tête que des caricatures. Beaucoup n'y voient qu'un facteur de haine et de guerre. A Terre du Ciel, pour ce que j'en ai vu, les religions se parlent et s'embrassent.

– *Stan Rougier, prêtre, conférencier, écrivain*

Être vrai

Aujourd'hui, on assiste dans la société à un combat entre une pensée scientifique forte, mais ouvrant sur un désert spirituel, et des traditions spirituelles affirmant l'existence d'un sens dans le monde, mais ne répondant pas suffisamment aux besoins d'autonomie spirituelle réclamée par la conscience du temps. Ce combat réclame des lieux pour être accueilli, régulé et pacifié. Terre du Ciel est un de ces lieux. C'est un lieu d'accueil et de diversité. Des représentants des grandes traditions religieuses y trouvent un lieu d'expression ouverte. Des pionniers, comme Jean-Marie Pelt et Pierre Rabhi, éloquents défenseurs d'une réconciliation des hommes avec eux-mêmes et avec leur environnement, y rencontrent leur public. Des leaders d'une vision renouvelée de l'économie, comme Jacques Baratié et Lucien Pfeiffer, y ont été écoutés attentivement. Et tant d'autres. Terre du Ciel prend aussi sa part de l'urgence d'éducation évoquée plus haut. De nombreux stages y sont proposés pour répondre à l'antique injonction socratique : « Connais-toi toi-même » par l'exercice et le développement de facultés nouvelles. Ils répondent aussi de cette façon à l'injonction gandhienne : « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde ».

Ce qui caractérise Terre du Ciel, c'est la volonté de n'attribuer à aucun courant de pensée une suprématie sur les autres. C'est le parti pris de la diversité. Seule exigence : « Être vrai, profond et tolérant » afin que le combat au corps à corps entre vision spiritualiste et vision scientifique conduise à un éveil conscient et responsable des individus. Ainsi, ce combat ne sera plus un stérile combat d'obéissance, mais un combat de vérité et d'amour. – *Philippe Leconte, président du Conseil de surveillance de la Nef*

Un engagement de liberté

Je peux témoigner de cet engagement de liberté, d'ouverture et d'intérêt au monde dans lequel est engagé Terre du Ciel, sans obligation aucune (...). L'Etat devrait songer à faciliter la vie de lieux tels que celui-ci et les activités menées à Chardenoux ! Activités que je qualifierais de préventives pour le bien-être des hommes et de leur mère la Terre !

– *Bénédicte Raynal*

Trouver la paix

J'ai fait la connaissance d'Evelyne et Alain Chevillat il y a vingt-neuf ans, et en les retrouvant au Domaine de Chardenoux, j'ai été très admirative de constater qu'ils n'avaient pas dévié dans leurs choix de vie. Dans notre appartement, j'ai toujours sous les yeux deux photos du Domaine de Chardenoux. Pour moi, il est important de savoir qu'il existe, en France, un lieu paisible et beau où l'on pratique l'altruisme, la tolérance et la non-violence, et où je peux vivre sagement, dans la simplicité, avec les autres – tous les autres – me ressourcer, m'enrichir spirituellement, et trouver la paix dans les moments difficiles de la vie. De tout cœur avec vous. – *Brigitte Wormser-Pin*

Extraits de lettres reçues.

Evelyne se donnait à fond dans son travail, mais n'était pas heureuse. Son frère lui apporta un jour une petite chienne, et je crois que c'est elle qui nous a sauvés. Elle nous détourna d'une certaine fixation sur nos problèmes, et mit de la douceur dans notre vie. Elle était très attachante. Si on s'absentait, ne serait-ce qu'une demi-heure, elle nous faisait au retour des fêtes comme si on la retrouvait après six mois. Evelyne eut un jour cette phrase : « Depuis que j'ai une chienne, je sais ce que c'est que d'être accueillie ! »

Après cinq ans, un acheteur se présenta. Il proposait de tout reprendre, en bloc, le Domaine et les activités. On avait compris qu'ensuite, il revendrait tout l'ensemble « par appartements ». Je me suis réellement posé la question s'il fallait accepter, tellement nous étions las. Non pas de notre travail, mais de l'atmosphère générale, qui ne nous convenait pas. Surtout, je sentais qu'Evelyne frôlait la dépression. Alors, je lui ai mis le marché entre les mains : « On peut tout vendre, tout arrêter, tout de suite. Moi, je suis prêt à le faire, si tu le veux. On trouvera ensuite autre chose à faire ». J'étais vraiment déterminé. Elle me demanda vingt-quatre heures pour réfléchir. Puis elle me dit : « Non, j'ai envie de continuer ». Ce fut un tournant. Sa libre acceptation libéra une énergie qui s'engagea alors pleinement dans le projet, et les difficultés s'estompèrent.

Les stagiaires ne savaient pas ce qui se vivait dans les coulisses, et le Domaine joua magnifiquement son rôle pour eux. Car, comme je l'avais écrit, dix ans plus tôt, dans un poème : « Même dans les pires difficultés, la joie est là ». Les stagiaires ressentaient la joie dans le Domaine, car elle était réellement là, partout. D'innombrables lettres en ont témoigné.

Dix ans ont passés depuis notre installation à Chardenoux. Dix ans de défrichage, dix ans de construction, dix ans de consolidation, dix ans de création, dix ans d'accompagnement, dix ans de soutien. Quand je faiblissais, Evelyne tenait la barre, quand elle perdait confiance, j'étais le roc. Notre chienne avait fait des petits, et nous avons gardé une autre chienne. Deux beaux labradors furent pendant des années nos compagnons de plaisirs et d'épreuves, contribuant à maintenir notre moral, nous aidant à tenir le bateau.





Double page précédente :
partage final après une Rencontre thématique
à Chardenoux.

Brigitte Sénéca
lors d'un atelier de peinture.

A Chardenoux, il est donné chaque année
10 000 journées pédagogiques à 2 000 personnes.
A Terre du Ciel dans son ensemble, il est donné chaque année
20 000 journées pédagogiques à 3 000 personnes.

Certains intervenants ont joué un grand rôle dans nos vies, et donc dans celle de Chardenoux, au delà de leurs fonctions d'intervenants pour les stagiaires.

Noutte Genton-Sunier, femme d'un médecin suisse, conduisait des retraites sur « Foi chrétienne et spiritualité de l'Inde ». Evelyne devint très proche d'elle, et cette relation l'a nourrie pendant longtemps.

Moi, j'étais plus près de Pierre Rabhi, de Daniel Maurin, de Marie-Magdeleine Davy.

Christiane Singer joua un grand rôle dans Terre du Ciel dès ses débuts. Elle s'impliqua dans la revue, dans les Forums et dans les stages, et nous donna un petit livre à éditer dans la collection Rebelle qu'elle ouvrit : *Du bon usage des crises*.

La rencontre avec Marguerite Kardos fut un rayon de soleil dans ma vie. Elle avait tellement d'amour, elle était tellement enthousiaste, elle aimait tellement Terre du Ciel. Mon baromètre intérieur montait d'un coup à sa vue, et même à sa pensée.

Frère Jean et Philippe Maillard firent beaucoup de retraites avec Evelyne, à Pierre Chatel ou au Sinaï, et ils l'aimaient beaucoup. Un jour, Philippe Maillard m'accueillit dans un Forum : « Ah, cher Alain. Je suis heureux de te voir. Je t'aime beaucoup. Mais tu sais, j'aime encore mieux ta femme. Ah, Evelyne ! » J'aurais pu être jaloux...

Plus récemment, on fit la connaissance de Pierre-Yves Albrecht et Yacine Demaison, que je ressens comme des frères. Evelyne se lia profondément avec Silvia Ostertag, moine zen, ce qui lui procura une nouvelle force. Partap Chauhan et son frère Satya Narayan Das nous apportèrent l'exemple d'une structure indienne qui s'efforçait, comme nous, de réinstaller des valeurs spirituelles au sein de la société moderne, et nous nous sentons frères d'aventure.

Et comment ne pas évoquer Mira, qui fut très proche pendant vingt-cinq ans, collaboratrice dans le travail et compagne de sadhana. Une présence permanente, un soutien permanent. Nos conversations au téléphone duraient classiquement une heure. Nos échanges cherchaient à débusquer les racines de nos comportements, de nos plaisirs et de nos souffrances, pour y voir plus clair. Nous avons communiqué dans la recherche de la vision juste et la recherche de l'action juste, et ce, en étant miroir l'un de l'autre. C'est une belle histoire. Nos chemins se sont séparés il y a quelques années, et cela



m'a laissé un peu désemparé. Comme on disait avec Mira, chaque fois qu'on se quittait : « La sadhana continue », ou bien : « C'est dur, mais comme c'est beau ».

J'ai peu de contact avec les stagiaires. Souvent, je viens les saluer, un jour, à table. Je les croise dans les allées du parc et l'on échange un sourire, souvent quelques mots. Parfois, c'est moi qui tient la librairie, et la relation est plus riche. Les stagiaires que je connais le mieux, en dehors de mes propres élèves, bien sûr, sont ceux qui font un « chantier-ressourcement » car je déjeune souvent avec eux, ce qui est un excellent moment de partage et d'échanges – et je les accompagne parfois à la projection d'un film. Je suis étonné de voir à quel point, presque toujours, les gens sont très heureux dans ces séjours. Les composantes en sont pourtant très simples : travail au jardin ou en cuisine, vie dans de grands espaces, et convivialité. Est-il si difficile de réunir ces ingrédients ? Mais il y a aussi, c'est certain, la partie immergée de l'iceberg, qu'on peut résumer en disant : la shakti. C'est l'énergie du lieu. Elle est présente et elle est forte. Et c'est elle qui fait la différence.

Je me rappelle l'arrivée, ici, de Joël Sternheimer. Il était aux anges. Très sensible, il respirait la shakti à pleins poumons. Je lui ai montré ma salle de méditation, toute petite, et il me dit immédiatement :

- C'est là que je veux faire mon stage.

- Ce n'est pas possible, Joël.

Et on a ri !

Quand Yacine Demaison est venu la première fois, il a fait des remarques du même ordre, concluant que la force du lieu et sa valeur essentielle étaient dans son énergie. Mais tout concourt à cette énergie : la structure du lieu, les règles de fonctionnement, les personnes qui y habitent, et les personnes qui le visitent.

Nous avons eu la grâce de recevoir à deux reprises Chandra Swami, l'un des grands sages de l'Inde contemporaine. Sa présence a marqué les lieux et se ressent toujours. Pendant qu'il était là, tout a été d'une fluidité extraordinaire, malgré les deux cent cinquante personnes



présentes. On était portés par son énergie.

D'autres swamis indiens bénissent et nourrissent le lieu régulièrement. Parmi eux, Swami Muktananda, disciple du grand sage Swami Chidananda surnommé le saint François de l'Inde, vient animer des retraites trois fois par an. Swami Nirgunananda, qui fut le dernier secrétaire de la grande sainte Ma Ananda Mayi, vient aussi presque chaque année.

Parmi les chrétiens, Philippe Maillard est venu souvent. Stan Rougier, plus épisodiquement. Le Père Martin et Frère John Martin sont devenus plus récemment de proches collaborateurs et des amis. Frère Jean est un ami, souvent présent au téléphone.

Jean-Yves Leloup contribue à soutenir et nourrir notre travail depuis le début de l'aventure.

Lors des rencontres spirituelles du printemps, c'est une belle assemblée de « sages » de toutes les traditions qui est présente. Tout cela porte le lieu. C'est cette énergie qui est l'âme véritable du lieu.

On nourrit aussi consciemment cette énergie. Un temple à Ganesh, déité de l'Inde, a été édifié et sanctifié au cœur du Domaine, d'où il irradie son énergie. On a construit une salle de méditation ouverte à tous en permanence, et bientôt on construira une petite chapelle chrétienne, l'actuelle étant devenue trop vétuste pour être utilisée. Ces lieux d'énergie et de prière, dans les deux traditions les plus présentes à Chardenoux, chrétienne et indienne, sont essentiellement là pour le recueillement individuel, mais aussi pour des pratiques en petits groupes.

Le Domaine de Chardenoux est un lieu de laïcité positive. C'est un espace laïc, c'est-à-dire qu'il n'est lié de façon permanente à aucune religion ou tradition particulière, mais il est ouvert à toutes, en permanence. On peut librement partager sur sa démarche et son engagement, sans crainte. On peut faire ses pratiques ouvertement, quelles qu'elles soient, sans entrave. On peut afficher son appartenance religieuse, sans que cela ne gêne personne. Car fondamentalement, on aime et on soutient l'engagement religieux, quel qu'il soit, et on respecte la diversité des approches.



Je me rappellerai toujours cette scène dans un train indien. Je suis assis sur une banquette, face à une femme. Celle-ci me regarde, et à un moment m'adresse la parole :

- Je comprends qu'on puisse être hindou, bouddhiste, chrétien ou musulman. Ce que je ne comprends pas, c'est que l'on n'ai aucune religion.

Puis, après une pause :

- Vous, en Occident, vous avez tout, mais vous n'avez pas la paix de l'esprit.

L'Inde est une république démocratique laïque. Mais sa laïcité est une laïcité positive, d'accueil positif de tous les engagements religieux, quelle que soit leur forme. On est loin de la laïcité négative française, qui est un rejet non dit de la spiritualité. La France a voulu, à un moment de son histoire, s'affranchir de la tutelle de l'impérialisme catholique romain, mais elle a jeté le bébé avec l'eau du bain. « Privé du divin, l'homme est mutilé », nous rappelle Marie-Magdeleine Davy, et la France devient une nation de handicapés. Heureusement, paraît-il, on assiste au « retour du sacré ». On a envie de dire : « Bravo, pour ce retour au bon sens ! »

L'une des idées, en acquérant le Domaine de Chardenoux, était aussi d'en faire un lieu écologique et, si possible, une vitrine de l'écologie. J'avais été éveillé à la nature, et à son importance, quand j'étais lycéen. J'avais d'abord adhéré à une association d'ornithologie, le GOL*, qui deviendra le CORA. Puis celui-ci, constatant chaque jour les atteintes graves faites à la nature, créera la FRAPNA*, l'une des premières grandes associations se donnant pour objectif la protection de la nature en France.

C'était l'époque où les faucons pèlerins étaient rendus stériles par le DDT, et où parut *Printemps silencieux* de Rachel Carson, qui anticipait la raréfaction progressive des populations d'oiseaux du fait des pesticides. Puis, la vie m'avait entraîné vers d'autres préoccupations. M'installant, aujourd'hui, à la campagne, dans un

* GOL : Groupe Ornithologique Lyonnais.

* FRAPNA : Fédération Rhône-Alpes pour la Protection de la Nature.



domaine de vingt hectares, mes racines écologiques se réveillaient.

Notre premier acte fut d'interdire la chasse, le deuxième de mettre le domaine en refuge LPO*, le troisième de créer un potager biologique et de planter des arbres fruitiers.

En juin 2007, nous proposons le premier Écofestival de Chardenoux, avec la participation de Pierre Rabhi, Serge Orru (directeur du WWF), Jacky Blanc (directeur de la Nef), le Professeur Dominique Belpomme (président de l'Artac), Jean-Marie Pelt (fondateur de l'Institut Européen d'Écologie), Aigle Bleu (chamane), Roland de Miller (fondateur de la Bibliothèque de l'Écologie). On démarrait très fort ! Près de deux mille personnes nous visitèrent. Pour la région, ce n'était pas mal.

Malgré la présence d'une association locale très dynamique, la CAPEN 71*, la Bresse bourguignonne n'a pas la fibre verte. C'est le pays du bien-manger, du poulet de Bresse, du bœuf du Charolais, des poissons d'étangs, et des vins de Bourgogne, du Jura et du Beaujolais. On peut comprendre qu'un Centre culturel végétarien et abstinent ne soit pas regardé d'un bon œil par tout le monde. Surtout si, en plus, il s'affiche bio, ce qui n'est pas en vogue dans la région.

L'une des tâches que l'on se fixera, sera, en partenariat avec la CAPEN 71 et d'autres associations locales, d'éveiller davantage la région à la conscience écologique.

Beaucoup de gens, aujourd'hui, souhaitent ouvrir un centre de stages du type de Chardenoux. Sans doute en ressentent-ils le besoin dans la société, et ce métier les séduit-il ? Et ils ont raison, de tels lieux doivent se multiplier, et c'est un beau métier. Des personnes qui ont ce projet viennent régulièrement me demander conseil, mais je dois les mettre en garde, et leur dire que ce n'est facile sur aucun plan.

Sur le plan financier d'abord. La plupart des centres qui existent aujourd'hui sont le fruit d'investissements sans retour. Pour beaucoup

* LPO : Ligue pour la Protection des Oiseaux.

* CAPEN 71 : Confédération des Associations de Protection de l'Environnement et de la Nature du département de Saône-et-Loire.



de gens, ouvrir un tel lieu est un rêve. C'est bien, mais ensuite il ne faut plus rêver, il faut gérer. Pour moi, gérer une activité alternative c'est comme conduire un cheval pour un cavalier. Il a deux rênes entre les mains : celle de l'idéal poursuivi, celle de la gestion nécessaire. Il faut que les deux rênes restent tendues, à peu près égales, si l'on veut que le cheval marche droit. Si la rêne de l'idéal tire trop fort, l'entreprise fera faillite ; si la rêne de la gestion tire trop fort, le projet se transformera en business classique, et perdra son âme. L'équilibre est difficile, car la rentabilité est difficile. Il faut avoir la tête dans les étoiles et les pieds dans la glaise. Il faut surtout un axe solide, une détermination claire et forte, qui ne nous fasse pas modifier nos objectifs chaque fois que le vent tourne. Il faut savoir toujours garder le cap, même si, pour cela, il faut souvent modifier la voile. Un soutien fiscal serait très favorable à la multiplication de ces lieux.

Je pense qu'il faut aussi une ambition contrôlée par la patience, mais j'hésite à en parler, car ce n'est pas ma qualité dominante.

La gestion du personnel s'avère, à l'expérience, l'une des choses les plus difficiles. On est dans une entreprise supposée commerciale, avec une philosophie d'association, et une dimension de communauté spirituelle. C'est un mélange difficile à gérer, car les règles de fonctionnement ne sont pas les mêmes pour chacune de ces trois structures, tant du point de vue administratif que du point de vue humain.

La chose la plus importante, me semble-t-il, est de travailler avec des personnes motivées, enthousiastes et positives. La compétence technique initiale, dans beaucoup de cas, est secondaire. Nous avons eu d'excellents employés qui ont appris leur métier sur le tas. L'enthousiasme et l'adaptabilité sont, alors, les moteurs de l'apprentissage, et donnent la qualité humaine.

Venir travailler dans des lieux comme Chardenoux peut s'accompagner de quelques illusions. On peut s'imaginer qu'on va « planer », toujours dans un état second, avec les anges. La réalité se révèle vite : on travaille ici plus durement qu'ailleurs, et les difficultés financières ne donnent pas droit à l'erreur ; il faut être vigilant. Vivre



à la campagne, dans un lieu aussi retiré, loin des grandes villes, est aussi, pour certains, un inconvénient. Une excellente assistante m'a quitté, un jour, car : « Le stress de Paris me manquait », m'écrivit-elle.

Même dans un lieu comme Chardenoux, certaines personnes n'échapperont pas à quelques-unes des « maladies infantiles » du monde du travail français : une opposition de principe envers « le patron », un esprit de revendication, un besoin excessif de reconnaissance, une lutte sourde pour le pouvoir. Ce n'est pas général, mais on aura de la chance si rien de ceci n'est présent.

Il faut dire que la shakti souffle sur les braises. La shakti accélère les processus d'évolution, et donc de transformation des personnes. Et le personnel bénéficie, lui aussi, de la shakti du lieu, et de l'atmosphère exceptionnelle qu'elle donne. Mais en même temps il n'échappe pas au processus de transformation qu'elle accélère. Le temps d'euphorie initiale passé, elle peut mettre en évidence ce qui est défectueux dans la personne, pour que ce soit évacué. Pour que cela se passe bien, il faut que la personne le comprenne et l'accepte, et qu'elle évite de projeter ses négativités sur les autres. C'est pourquoi un tel lieu demande un personnel de grande maturité, de stabilité psychologique, et ayant, si possible, des bases de culture spirituelle.

L'encadrement du personnel demande du temps. Très pris par mon propre travail, j'aurais voulu que chaque employé soit pleinement autonome et responsable – d'autant que je fonctionne naturellement sur la confiance. Mais cela ne marche pas avec tout le monde. A certaines personnes il faut apporter du soutien, des conseils – et à d'autres, du contrôle, car il y en a qui abusent de l'espace généreux dans lequel on les installe. Il faut un vrai chef d'équipe.

Un lieu comme Chardenoux ne demande pas pour être géré un personnel ayant des qualités techniques exceptionnelles, mais il ne peut fonctionner harmonieusement qu'avec des personnes ayant de grandes qualités humaines. L'idéal est une petite équipe soudée par le partage de valeurs communes, l'adhésion au projet et l'envie de le servir, et une culture de l'amitié et de la solidarité.



L'ASSOCIATION TERRE DU CIEL

Lors de l'acquisition du Domaine de Chardenoux, en 1990, nous avons créé l'association des « Amis de Chardenoux » chargée d'accompagner le projet.

Après quelques années de travail efficace, le Domaine étant désormais bien installé, l'objet de l'association fut élargie, et celle-ci devint : « Les Amis de Terre du Ciel ». Cette association, aussi, joua son rôle.

Ma démission de l'Europe des Consciences m'avait laissé un peu frustré. Terre du Ciel reprenait bien des programmes d'éveil et d'éducation, mais j'avais aussi soif d'action, de participer concrètement au changement. Je n'avais pu accompagner Pierre Rabhi dans sa campagne électorale, mais je piétinais d'impatience de m'impliquer dans des actions militantes pour un changement de société.

Les groupes locaux des « Amis de Terre du Ciel » étaient bien sympathiques. On se réunissait, on buvait le thé, on causait, c'était bien, mais on ne faisait rien – ou pas grand chose, ou pour moi, pas suffisamment.

En 2009, j'ai voulu créer une autre association, à vocation d'action culturelle militante, à vocation d'ONG, voulant agir pour la mise en place d'un nouvel art de vivre : « Terre du Ciel, cultures et sagesse du monde ». Pour bien marquer la différence dans la fonction, tout en signifiant la même appartenance de cœur, Terre du Ciel sarl allait devenir officiellement « l'Université Terre du Ciel », un lieu éducatif et de formation – l'association étant une structure d'action. « Les



Amis de Terre du Ciel » allait se fondre dans la nouvelle association.

Nos problèmes administratifs de début 2010 nous ont pris beaucoup de l'énergie que nous voulions mettre dans la mise en orbite de l'association. Comment va-t-elle fonctionner ? Quels sont ses projets ? Ses engagements ?

Plusieurs choses sont certaines aujourd'hui :

– L'association a repris certaines retraites spirituelles animées par de grands intervenants bénévoles, qui invitent seulement à une libre donation à leur association.

– L'association souhaite fonctionner en réseau et collaborer avec d'autres associations partageant ses idées pour renforcer leurs actions. Le travail en synergie est aujourd'hui la clef pour réussir.

– L'association souhaite multiplier les groupes locaux – qui ont vocation à développer un fonctionnement autonome – pour agir localement.

Le travail de l'Association Terre du Ciel est complémentaire de celui de l'Université Terre du Ciel. Par des moyens différents, dans des structures différentes, les deux poursuivent le même objectif ultime. Il est envisagé, aujourd'hui, que les deux structures fusionnent dans un proche avenir pour ne donner qu'une grande association ONG. Ce serait plus simple, et l'Université Terre du Ciel, transformée en association, serait plus dans sa forme naturelle, et donc plus à l'aise. La mise en œuvre de cette idée est à l'étude.

Un fonds de dotation, géré par l'association, va prochainement être créé pour qu'on ait la capacité juridique de recevoir des donations et des legs. L'Association veut se donner les moyens d'agir. Son projet est ambitieux.

Gérard Barras (à droite), lors d'un voyage d'études à *Ardelaine*.



PERQUISITION

Le jeudi 7 janvier 2010, une secousse sismique frappait Terre du Ciel : une perquisition. Voici le récit qui en a été fait peu après :

« A 8 h 45, trois voitures déboulaient à toute allure dans la cour d'honneur du Domaine – avant de repartir vers les bureaux.

À 9 h précises, une vingtaine d'hommes intimaient au personnel l'ordre de ne plus toucher à rien – ni papier, ni ordinateur, ni téléphone – tandis que deux fourgons bleus de la gendarmerie se positionnaient devant les deux entrées du Domaine, et qu'en descendaient des hommes armés, en treillis d'opération militaire : défense d'entrer et de sortir. C'était une perquisition.

Il y avait là des hommes et femmes de la brigade de recherche, brigade financière, Urssaf, inspection du travail – avec un spécialiste de l'informatique – et, ce qu'on découvrira à la fin, un médiateur psychologue.

L'ambiance fut celle d'une véritable opération militaire qui mit tout le monde en situation de hors-la-loi et créa une ambiance de culpabilité traumatisant l'ensemble du personnel pour plusieurs jours.

La perquisition dura de 9 h à 18 h sans interruption. La moindre pièce et le moindre placard furent visités et fouillés. Des cartons de dossiers furent mis sous scellés et emportés, tous les ordinateurs, sauf un sauvé in extremis – soit seize appareils – furent débranchés et emportés, ainsi que le serveur central, les sauvegardes, les disques durs annexes et tous les logiciels.

Estampe japonaise :
un moine-samourai fait face à la tempête.

Chaque membre du personnel était en permanence encadré de trois personnes et harcelé de questions ou de remarques ironiques :

Est-ce qu'on vous oblige à porter un uniforme ?

Est-ce qu'on vous oblige à faire de la gymnastique ?

Les repas sont-ils végétariens ? Sont-ils bons ?

D'où viennent les stagiaires ?

À l'évidence, les gendarmes avaient une idée bien précise derrière la tête : nous n'étions pas une entreprise classique et il y avait un « big boss » tout puissant sur les corps et les esprits.

Quelques incidents, cependant, ébranlèrent leur conviction :

- Dans la bibliothèque, il y avait des livres sur toutes les traditions et sur tous les sujets. Cela les étonna.

- Ils trouvèrent chez le gérant deux petites salles de méditation : « Oui, car mon mari et moi, nous ne suivons pas la même voie ». Le gendarme resta très perplexe sur cette réponse. Cela ne cadrait pas avec le monolithisme culturel et intellectuel supposé du lieu.

Les années précédentes, nous avons déjà eu deux contrôles fiscaux, deux contrôles URSSAF, une visite de l'inspection du travail, un contrôle des services vétérinaires, un contrôle des douanes. C'étaient des contrôles « civilisés » où l'on se quittait sur une poignée de mains. Ce fut, cette fois, une opération militaire.

Pourquoi cette différence ? La nature des questions posées et des remarques rend la réponse très claire : les contrôles précédents concernaient une entreprise. Cette fois, il s'agissait d'une « secte », le grand Satan de la société actuelle. Les gendarmes ont cherché partout de la drogue, ouvrant et reniflant tous nos flacons de pilules ayurvédiques et d'huiles essentielles, ils ont cherché des virements à l'étranger, citant l'Inde à plusieurs reprises, peut-être ont-ils aussi cherché des armes ?

Je crois qu'ils ont été impressionnés par le calme et la dignité de l'ensemble du personnel. Leur psychologue, censé travailler sur ceux qui « pètent les plombs » dans une telle situation, n'a pas eu à intervenir. Tous ses collègues le blaguèrent à ce sujet à la fin de leur travail.

On peut penser qu'une telle opération militaire est parfois nécessaire. L'était-elle en ce qui nous concerne ? Ce présupposé manifeste de « secte dangereuse » est-il justifié par les faits ? Pourrait-on alors comprendre l'amitié et la collaboration régulière de tant de personnalités du monde de la culture, des sciences et des arts ? Peut-on comprendre le partenariat officiel que nous accorde la Nef, fondateur de la future « Banque éthique européenne » ? Peut-on comprendre l'amitié profonde qui nous lie à de si nombreux religieux de tous bords : catholiques, protestants, orthodoxes, musulmans, bouddhistes, hindouistes et chamanes ? Terre du Ciel est, au contraire, bien connu pour sa large ouverture, son désintéressement, et son haut niveau d'exigence en terme de qualité de programmes et d'organisation.

L'un des hommes de la perquisition sauva, peut-être, l'honneur du groupe. S'adressant à Evelyne : « Je regrette, Madame, d'avoir à faire mon travail dans de telles circonstances ».

Un fait demeure : la gendarmerie a emporté tous les ordinateurs, tous les fichiers, tous les carnets d'adresses, beaucoup de dossiers en cours, et beaucoup d'argent provenant du règlement des stages et des abonnements aux revues, et en instance de partir à la banque. Nous sommes pratiquement dans l'impossibilité de continuer à travailler. Nos programmes d'été doivent être bouclés dans un mois. Si ce n'est pas fait nous frôlons la catastrophe, et aujourd'hui nous ne pouvons rien faire. Aucune date ne nous a été donnée pour la restitution du matériel : « l'enquête prime ». Une requête en restitution a été introduite auprès du procureur, et nous sommes dans l'attente d'une suite. Nous avons proposé que tous les fichiers soient copiés, et sommes prêts à collaborer avec la justice sur ce point.

Je pose la question : l'État français peut-il tuer légalement une entreprise, et mettre au chômage dix-huit salariés, avant que celle-ci ne soit jugée ? Est-ce cela l'État républicain, démocratique et laïque dont on nous demande d'être fier ? Est-ce cela la justice de notre pays ? Un État, qui se dit de droit, peut-il bafouer délibérément la présomption d'innocence ?

J'en appelle à l'opinion publique. »

Mis sur internet, ce communiqué souleva une tempête de protestations : 1 500 lettres de soutien nous parvinrent, d'autres furent envoyées au procureur, au ministre de la justice, au maire... Le procureur qui, dans un entretien au journal *La Vie*, assurait que les ordinateurs « seront rendus dès que leur contenu aura été examiné », changea peu à peu d'avis, et nous les rendit au bout de quatre semaines, après en avoir copié le contenu.

« Peut-on tuer une entreprise avant de l'avoir jugée ? » Si la loi répond Oui, l'opinion publique a dit Non.

D'être privés de tous nos outils de travail pendant un mois nous a ébranlés. Si cela avait duré deux mois, l'entreprise était détruite. Est-ce cela qui était voulu ? Derrière cette affaire, faut-il voir de la malveillance, de l'inconscience ou de l'incompétence ? Mon jugement serait qu'il y a les trois à la fois.

L'acte d'accusation officiel premier viendrait de l'Inspection du travail : « activités dissimulées ». Cela, parce que notre Kbis n'avait pas été mis à jour, et ne mentionnait que notre activité première, l'édition. Alors, bien sûr, que tout le monde, y compris l'Inspection du travail venue nous visiter quatre ou cinq ans plus tôt, connaît parfaitement notre activité de stages, explicitée sur notre site Internet et sur nos brochures largement diffusées, et commentées par maints articles de la presse locale. N'aurait-il pas été plus simple de nous envoyer un courrier amical : « J'attire votre attention sur le fait que votre Kbis n'est pas à jour, et... » Une relation vraiment « d'information » – comme elle prétend en avoir – de l'Inspection du travail l'aurait conduite aussi à nous dire : « Il vous faut aussi changer votre code Naf, et compte tenu de vos activités culturelles devenues prépondérantes, je vous conseille de demander à l'Insee le code... qui vous permettra par ailleurs de travailler le dimanche, ce qui, je sais, est important pour vous. »

Voilà comment on peut concevoir un véritable service public. Au lieu de cela, on envoie des gendarmes armés de mitraillettes, et on accuse : « Vous n'êtes pas en règle ! » Que veut-on vraiment : qu'on soit en règle ou nous détruire ?

Le code du travail a été conçu pour protéger le faible contre les abus du fort – ce qui est très bien – mais sa complexité aujourd'hui, et l'importance quasi exclusive donnée à la forme sur le fond, joint à une mentalité fondamentalement répressive envers les « patrons », font qu'on peut souvent le voir, hélas, comme un enchevêtrement de barbelés qui emprisonne la vie.

Un petit patron de PME n'est pas forcément au courant de toutes les subtilités d'une législation compliquée, qui d'ailleurs change tout le temps, et dans laquelle même les experts se perdent. Il est donc très vulnérable. Selon qu'il se situe d'un côté ou de l'autre de la barrière, selon qu'il est plutôt proche du « premier cercle » du Président, ou des cibles de la Miviludes, l'administration agira d'une façon ou d'une autre. Elle enverra une lettre d'invitation à corriger les erreurs, ou une escouade de gendarmes qui saisiront l'argent et les ordinateurs, tuant, de fait, une entreprise avant qu'elle ne soit jugée*. Deux siècles après la Révolution, les lettres de cachet existent toujours.

Un fonctionnaire, haut placé à Paris, nous a dit, après une petite enquête personnelle, il y a peu : « La première piste est aujourd'hui complètement abandonnée. Ils sont sur une piste financière banale. Ils en veulent à la Miviludes qui les a égarés. Ils cherchent à botter en touche ».

Comment comprendre cet acharnement de la Miviludes contre les mouvements spirituels ? Le spirituel n'a pas droit d'expression en France dans la sphère publique, il est tabou. Or depuis vingt ans, nous ne respectons pas cette omerta tacite, cette loi du silence.

Tous nos Forums, notamment, mettent en avant la spiritualité en explicitant qu'elle est une dimension fondamentale de la vie. Nous clamons, aujourd'hui plus que jamais, cette affirmation, notamment dans ces Forums de trois jours qui accueillent, à chaque fois, un millier de personnes et une quarantaine d'intervenants venant de tous les horizons professionnels, sociaux et religieux.

* Ce processus est bien connu. Il a été appliqué avec succès à d'autres structures. Voir les films du CICNS et leurs dossiers – et notamment le film joint à la revue Alliance n°26.

Se mettre en état de guerre pour cerner Chardenoux où se réunissent les plus beaux fleurons de la pensée internationale et française, cela frise la démence !

N'ai-je pas vu pourtant à Terre du Ciel, constamment, ce bel aréopage d'hommes sensés, cherchant en toute amitié des valeurs inspirées, qui pourraient aider le monde à marcher vers plus de joie et plus de paix ?

N'ai-je pas observé maintes fois la présence de personnes de tous horizons, à qui l'on prête un jugement sain et une philosophie éclairée, des Arnaud Desjardins par exemple, Pierre Rabhi, Christiane Singer et de nombreux autres tout autant remarquables pour leur sagesse et leur savoir ? Mais que désire le tyran ? Réduire tout un peuple à penser « homogène » dans le sens d'une horizontalité désespérante... matérialiste... consumériste... hédoniste ! Sait-il qu'à force de regarder à terre, la vision s'effondre faute d'espace, faute d'horizon au-delà de ce monde. L'en-haut n'est plus relié à l'ici-bas. La Terre et le Ciel ont cessé de communiquer. C'est le règne de l'Homme normal, de l'individu conforme à la « norme de Pharaon », et c'est le temps d'une nouvelle pathologie que j'appelle la Normose. Puisse Terre du Ciel poursuivre sa mission et continuer son œuvre à établir des ponts entre les hommes, à permettre à tous les messages de sagesse de parvenir au cœur de ceux qui cherchent à maintenir le lien, malgré tout, entre anthropologie, philosophie et thérapie.

Pierre-Yves Albrecht – fondateur des *Foyers des Rives du Rhône* – Suisse

Je tiens à manifester ma solidarité à l'égard de Terre du Ciel, et à témoigner alors que j'ai eu l'occasion d'intervenir au domaine de Chardenoux, qu'il s'agit d'un lieu pleinement ouvert et pluraliste aux antipodes d'une logique sectaire. Je suis prêt à participer à des formes collectives de solidarité. Fraternellement.

Patrick Viveret – ancien magistrat à la Cour des comptes.

Je ne sais pas qui a pu commanditer une telle opération militaire contre vous et sur quelles bases. Mais vos activités sont connues. Il n'y a rien de secret. Vous invitez régulièrement des personnalités honorablement connues. Votre souci de faire se croiser des personnes appartenant à des traditions spirituelles différentes contribue à faire grandir la tolérance et le respect dans notre société. Je suis effaré par ce qui vient de vous arriver. Je suis blessé, aussi, car ces méthodes ressemblent trop à celles des États totalitaires. Je vous redis mon amitié.

Christian Delorme - prêtre catholique du diocèse de Lyon

Il n'y a ni pouvoir, ni avoir, ni savoir qui vous guide et guide l'esprit de Terre du Ciel ; au contraire, on y sent l'ouverture, l'humilité, la générosité, la gratuité... Cela fait trois ans que j'interviens chez vous, j'ai pu constater tout le bien que vous apportez à tant de personnes, et chaque fois, j'en repars plus forte humainement et spirituellement. Qui peut bien avoir un tel intérêt à vous faire détruire ? Car il y a là de la pure malveillance.

Marie-Noëlle Besançon – *La Maison des sources* – lauréate Ashoka

Toutes mes pensées vont vers vous, votre travail, et votre générosité. L'espoir est avec vous, dans le témoignage de toutes ces personnes à qui vous apportez tant de joie. Bon courage...

Sensei Joshin Bachoux – enseignante zen

J'apprends l'épreuve que vous vivez en ce moment et ne peux rester muette devant ce séisme inadmissible. Je tiens à vous dire mon indignation devant le procédé policier que vous subissez. Nos dirigeants n'ont pas les clefs qui leur permettraient de faire face aux problèmes du monde. Ces clefs sont d'un autre ordre, d'un autre niveau, celui que l'on découvre dans la spiritualité dont vous vous faites le héraut mais que le monde rejette. Aussi l'action des dirigeants se réfugie dans la répression. Une répression inintelligente et d'autant plus aveugle et dure que Dieu vous donne Sa force pour ne pas vous laisser abattre. Je suis avec vous dans ce combat, et dans l'amitié.

Annick de Souzenelle – écrivain

J'ai appris avec effarement l'aventure plus que désagréable (sûrement traumatisante pour celles et ceux qui étaient sur place) qui vous a touchés récemment. C'est quand même très grave, ce genre d'intrusion ubuesque dans la vie des gens, j'en suis comme beaucoup révolté et je veux te dire mon entière solidarité. Vous avez été victimes de la démagogie ambiante, j'en devine la douleur, et je suis de tout cœur avec vous. Mon amitié fidèle.

Jean Mouttapa – éditeur chez *Albin Michel*

Le Centre de Chardenoux a subi le 7/1/2010 un assaut policier d'une ampleur disproportionnée par rapport aux justifications données. Il est en effet peu courant que des moyens quasi-militaires soient déployés pour perquisitionner dans une entreprise parce que la législation sociale ne serait pas parfaitement respectée. (...) *Démocratie et Spiritualité* ne conteste pas la légitimité de l'État et des organismes sociaux à contrôler toute entreprise, à condition d'employer des moyens proportionnés et de respecter la présomption d'innocence.

Elle souligne la qualité des prestations de Terre du Ciel dont l'ouverture à toutes les spiritualités est exemplaire. (...) *Démocratie et Spiritualité* demande à l'État de veiller à ce que les règles démocratiques soient respectées (...) afin de ne pas mettre en danger cette entreprise de 18 salariés particulièrement utile en ces temps de crise.

Association Démocratie et Spiritualité
présidée par **Jean-Baptiste de Foucault**, commissaire au plan.

Cette brutalité est incompréhensible, je vous souhaite du courage.
De tout cœur avec vous.

Juliette Binoche, actrice

La principale préoccupation durant mon mandat de Présidente de l'UNADFI, de 1993 à 2001, fut que la lutte contre les sectes ne devienne pas elle-même un vecteur de sectarisme. N'étant pas suivie par mon entourage associatif dans mes exigences déontologiques, j'ai donné ma démission de Présidente de l'UNADFI en 2001. La perquisition effectuée à Terre du Ciel ne fait que confirmer mes craintes. Face à de tels agissements, je tiens à apporter mon soutien à cette association qui mène, dans un esprit de liberté et dans le respect des personnes, des activités pour un progrès humain individuel et collectif. Est-il condamnable d'être hors de « la pensée unique » ?

Janine Tavernier – Ancienne présidente de l'*Unadfi*

Extraits de lettres reçues.

Les vingt-trois Forums organisés à ce jour n'ont jamais été soutenus par aucun pouvoir public, aucun média, aucune fondation, aucune religion reconnue. Mais leur succès se confirme, année après année, et gagne, à chaque fois, un panel plus large d'intervenants et un nouveau public. Car ils « éblouissent » ceux qui y participent.

Par ailleurs, la Miviludes, traditionnellement en chasse des minorités spirituelles, a élargi, depuis quelques années, sa cible aux médecines naturelles, aux écoles parallèles, au développement personnel. Elle mène une véritable inquisition contre le « non conforme », une mission de normalisation de la pensée et des comportements. C'est tout l'art de vivre alternatif qui est officiellement visé – comme dangereux pour la religion officielle de l'Etat qu'est le « Consumérisme ». Et Terre du Ciel est clairement au cœur de cette démarche pour l'élaboration d'un nouvel art de vivre.

Au lieu de prendre acte du côté obsolète de beaucoup d'aspects de la société française actuelle, et de soutenir les structures alternatives comme laboratoires de recherche et d'expérimentation pour la société post-industrielle dans laquelle nous entrons, les pouvoirs publics ont choisi de durcir leur position et de s'engager dans la voie de la répression. Et leurs outils pour cela sont la Miviludes, l'UNADFI et les administrations.

Lors d'un entretien à *la Vie*, publié le 28 janvier, Catherine Picard, présidente de l'UNADFI « assure détenir un dossier conséquent sur Terre du Ciel et se dit ravie de voir que les pouvoirs publics font leur travail. Nous avons reçu des appels d'associations et d'élus qui s'interrogent sur ce Centre, affirme-t-elle. Celui-ci ne pose pas de problème en tant que tel. Mais ce qui est très discutable, c'est la nature des propositions de stages, comme la kinésiologie, le décodage biologique, ou bien la mémoire cellulaire. » De son côté, la Miviludes nous reproche, à travers un entretien avec un journaliste, de faire du chamanisme.

Mais comment ces organismes, notoirement incompétents, peuvent-ils s'autoriser à juger ces disciplines ? La kinésiologie est pratiquée par des milliers de médecins et thérapeutes, et le

chamanisme est pratiqué dans le monde entier. Ne sommes-nous pas dans une république laïque, n'avons-nous pas la liberté de notre art de vivre ?

Cet été, ce sont les banques qui ont attaqué – alors que nous n'avons jamais eu le moindre incident bancaire. Une première nous a refusé l'ouverture d'un compte. Une seconde, le Crédit Coopératif de Melun, nous a fermé d'autorité notre compte à la Nef. Puis une troisième, une banque de Louhans, nous a demandé de fermer notre compte, avant de changer d'avis après discussion avec le responsable régional. Tracfin, un organisme d'État chargé de la lutte contre le blanchiment d'argent, serait derrière ces décisions. Mais on ne voit pas de quel blanchiment il s'agirait, la Brigade Financière et le Fisc ayant déjà épluché tous nos comptes sans rien trouver. On peut alors se demander : « Qui est derrière Tracfin ? » Rappelons que le Centre Amma a vu, il y a plusieurs années, une ouverture de compte refusée par toutes les banques, et que les Témoins de Jéhovah, victimes de la même discrimination, portent aujourd'hui cette question devant les tribunaux. N'y aurait-il pas des listes noires qui circulent ? N'auraient-elles pas un lien avec le référentiel de la Miviludes qui pointe du doigt 600 structures « à tendance sectaire » à l'intention des « autorités » ? L'existence de listes noires secrètes rappelle un passé pas si lointain... et pas très glorieux, et invite à se demander si nous sommes toujours dans un État de droit.

(Voir le témoignage de Anne de Grossouvre - annexe 2 page 118.)



MÉTAMORPHOSE

Terre du Ciel est juridiquement une société, philosophiquement une association, professionnellement un centre culturel, fondamentalement un espace spirituel. Toutes les grandes religions s'y fréquentent, l'Orient et l'Occident s'y réconcilient et collaborent. Toutes les disciplines et toutes les professions s'y rencontrent et échangent.

« Comment veux-tu que l'administration s'y retrouve ? Comment peux-tu imaginer que les gens comprennent ce que tu fais ? », me disait un ami.

Notre approche est globale et décalée, et on ne peut pas nous coller d'étiquette. Pour beaucoup on est un ovni. Mais pas pour les personnes qui nous fréquentent, et qui trouvent la cohérence, la paix de l'esprit et la joie, dans nos lieux d'activités. Serait-ce mal ?

Le monde change. Le paradigme ancien est fissuré de toutes parts, des valeurs nouvelles et des comportements nouveaux émergent. C'est une période difficile. L'ancien s'arc-boute pour sa survie, le nouveau s'enivre à la vision du nouvel horizon.

Edgar Morin s'interroge sur les modalités du changement qui s'annonce inéluctable : « Métamorphose ou révolution ? » Les institutions auront-elles la sagesse et la souplesse d'accompagner une métamorphose en douceur ? Ou bien leur rigidité et leur intransigeance conduiront-elles à une rupture, à une révolution ?

L'épreuve que traverse aujourd'hui Terre du Ciel est emblématique de ce combat entre un passé dépassé et un avenir qui n'est qu'en train

Par la diversité et la noblesse des valeurs qu'elle n'a cessé de transmettre, Terre du Ciel porte une espérance : celle d'un monde plus juste et plus fraternel, respectueux des différences et à l'écoute de la diversité des cultures : elle porte la vision d'une société multiculturelle, tolérante et généreuse. Par la pluralité des personnes qu'elle accueille (conférenciers et publics), Terre du Ciel nous montre l'image d'une mosaïque de cultures et de paroles qui dessine la richesse de la vie que nous aimons. Terre du Ciel est à l'image de la revue *Sources*, belle et profonde, témoin magnifique de l'ouverture au dialogue. Depuis deux décennies, c'est sans discontinuer, en toute liberté et sans contrainte qu'ont pu s'exprimer les voies/voix des peuples et des sages du monde : juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes, hindouistes, peuples premiers, etc.

Philippe Yacine Demaison – président de la Fédération du Scoutisme Français

Dans un pays globalement suspicieux, quand ce n'est pas hostile, aux formes diverses de la spiritualité contemporaine, les activités de Terre du Ciel incarnent la survivance des valeurs que certains tentent de contrôler ou de faire disparaître sans jamais y parvenir tout à fait. Quand on dit Terre du Ciel, en France, on évoque un grand centre spirituel ouvert, une démarche difficile et d'autant plus louable qu'elle ne reçoit aucun soutien des autorités, malgré la satisfaction de ceux qui le fréquentent.

Thierry Vissac – enseignant spirituel

Je tiens à rendre hommage à la qualité de vos Forums auxquels je participe depuis près de vingt ans : la rigueur de l'organisation, l'intelligence et la pluralité confessionnelle et culturelle de vos intervenants, l'absence de prosélytisme, l'ouverture d'esprit, la tolérance et la diversité des thèmes abordés m'ont donné les moyens d'aiguiser mon intelligence et mon discernement. Je rend hommage à la qualité et au sérieux de vos stages que j'ai découverts il y a six ans...

Hélène Abate

J'ai participé à des stages de Terre du Ciel qui ont été des étapes sur le chemin de ma vie. Le développement de structures telles que la vôtre est encore plus nécessaire aujourd'hui...

Colette Clayeux

Il y a trois ans à Chardenoux, un séminaire « Bâtir l'Avenir » m'a donné des dizaines d'idées pour rendre ma vie professionnelle plus « sensée »... Il y a deux ans, un Forum à Aix-les-Bains m'a conduit à rencontrer des personnalités hors du commun, constructives, inoubliables... Cet été, une image me reste : le cloître de Pierre Chatel illuminé par des centaines de bougies, moment ô combien magique après une bouleversante retraite silencieuse avec Jean-Yves Leloup... Et tant d'autres moments profonds qui m'ont aidée à donner du sens et de l'engagement à ma vie actuelle...

Christine Ley (Suisse)

Je crois que, pour beaucoup de gens, Terre du Ciel est un symbole de leurs aspirations les plus élevées et de leur beauté intérieure, en même temps qu'un stimulant et un creuset de ressources leur permettant de les vivre et les mettre en actes. Porter atteinte à ses symboles, c'est décapiter un peuple.

Marie-Claude Ozanne

J'ai trouvé à Terre du Ciel un endroit d'amour, de convivialité, de chaleur humaine et de partages multi-culturels. Je me sens en totale confiance et sécurité lors de mes séjours chez vous.

Élaine Bergevin

Extraits de lettres reçues.

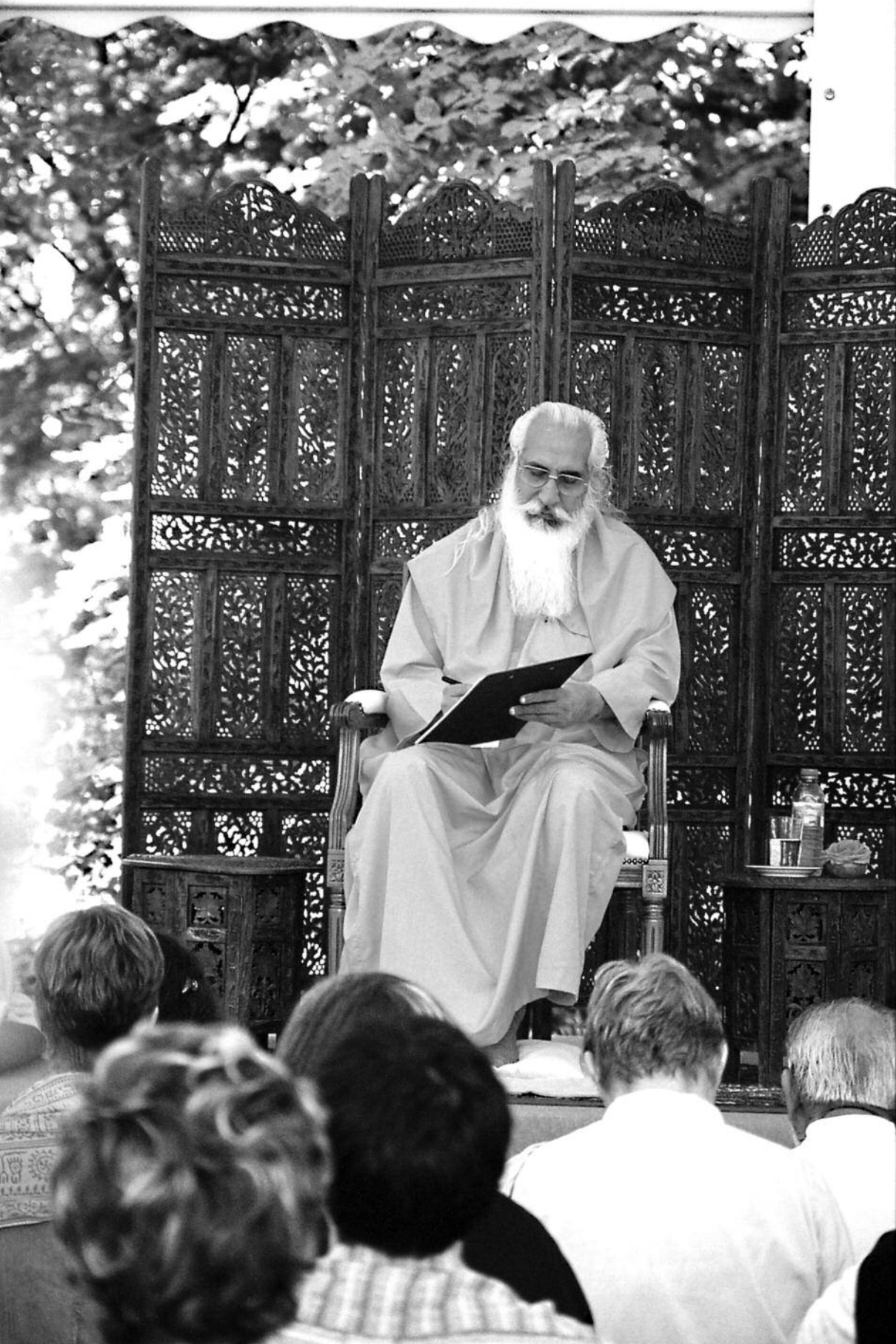
d'advenir. Je fais le pari que, même si les difficultés qui peuvent se présenter demain se révèlent trop lourdes pour nos épaules, les 1 500 personnes qui nous ont écrit et soutenus n'accepteront pas que Terre du Ciel s'arrête, et seront là pour l'éviter. Terre du Ciel est, aujourd'hui, un bien public qui a un rôle à jouer, et qu'on ne peut laisser tuer ainsi en plein vol, aussi stupidement.

Et si le pire, malgré tout, devait advenir ? Après m'être battu jusqu'au bout, je crois que je dirai « Inch' Allah – si Dieu le veut. » D'autres Terre du Ciel naîtront, c'est dans l'ordre des choses.

Ce serait pour moi une épreuve majeure dont je ne peux prédire le résultat. Cela me conduira, peut-être, au détachement suprême, celui auquel j'aspire.

« Si tu peux voir détruit en un instant l'ouvrage de ta vie... et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir... » L'engagement dans l'action est aussi une voie spirituelle.

Et si le monde n'était qu'une vaste école spirituelle dans laquelle les événements n'auraient d'autre sens que celui de nous enseigner et de nous façonner, jusqu'à la « liberté » ultime ?



MON RÊVE

Je fais un rêve, celui de la société de mes rêves. Je l'ai vécu, un jour que Chandra Swami était à Chardenoux.

Nous étions tous réunis sous le chapiteau, peut-être deux cent cinquante personnes. Swamiji écrivait la réponse à une question. La tente était ouverte sur une belle nature d'arbres et de prairies, avec des moutons dont on entendait, parfois, quelques bêlements, et de nombreux chants d'oiseaux. Tout le monde était immobile et en silence, absorbé.

J'étais assis sur le côté, je voyais Swamiji penché à écrire sur sa feuille, l'assemblée intensément présente, et la beauté du cadre. Est alors montée en moi une émotion profonde : « Que c'est beau. Quelle paix, quelle plénitude. Que peut-on vouloir de plus ? De quoi d'autre a-t-on besoin ? Tout est là. » Devant un constat si révolutionnaire, je cherchais la faille de la pensée : « Peut-être faut-il juste, en plus, un jardin pour produire quelques légumes et quelques fruits, un toit pour abriter un lit, quelques vêtements et quelques livres. Pourquoi s'encombre-t-on de tant de choses, et pour les acquérir faut-il faire tant de choses qui nous prennent notre temps et nous polluent profondément ? Ce n'est que de Cela qu'on a vraiment besoin. »

C'était sous mes yeux, c'était évident. C'était cela la Vraie Vie. Dans cette assemblée immobile, l'intensité de la vie était tangible.

J'ai « vu » que c'est ainsi que vivaient les sages, les *rishis**, de l'Inde ancienne. Ils avaient choisi une vie matérielle simple pour ne pas s'encombrer l'esprit, et pouvoir se consacrer à l'essentiel. Ils

* *Rishis* : d'une racine qui signifie voir, les rishis sont les Voyants, ceux qui voient la Vérité.

Depuis huit ans maintenant, c'est toujours une grande joie d'animer des stages dans le cadre de l'Université Terre du Ciel. A chaque fois, ce sont de précieuses rencontres : avec l'équipe de Terre du Ciel, avec les stagiaires, avec les autres intervenants.

Bien avant cela, votre revue m'a été précieuse et nourrissante, et l'est toujours. Lieu d'ouverture d'esprit, oui ! Lieu d'échanges, lieu de partages d'expériences foisonnantes ! De tels espaces de rencontres et de réflexions sont aujourd'hui très précieux. Ici, pas de sectarisme, pas de jugement, chacun est libre de choisir le chemin intérieur qui lui convient. Seules se rejoignent les intentions de vérité et de respect : la dignité de l'homme !

Bravo pour toute la magnifique énergie que vous mettez, Evelyne et Alain, dans cette belle aventure qu'est Terre du Ciel.

Sabine Michelin-Pigeon – enseignante du « clown »

J'ai participé à deux Forums Terre du Ciel, et j'en suis toujours ressortie plus sereine et ressourcee pour mener ma vie le plus humainement possible. J'ai rencontré des gens pour qui la priorité des priorités était l'Homme, et cela m'a rassurée de voir qu'il existait des gens qui avaient d'autres valeurs que celles prônées aujourd'hui par une société pour qui l'argent est devenu presque une religion. Ce qui me rassure et me nourrit, c'est la pluralité des intervenants et donc des regards posés sur le monde ; c'est aussi et surtout la spiritualité qui est au cœur des rencontres, et le respect inconditionnel pour l'Homme qui est au cœur de tous les échanges. Je suis toujours repartie des Forums avec l'envie de me connaître mieux et de rester vigilante à être en lien avec le monde et les autres. Je remercie Terre du Ciel d'exister et de nous permettre de rencontrer des personnes, peut-être simples pour certains, mais remarquables pour moi. Toute ma gratitude.

Patricia Crenier

J'ai cinquante-deux ans et je n'ai jusque-là pas connu un mouvement aussi respectueux des différents courants de pensée et de spiritualité. Chrétien, je n'ai jamais senti le moindre malaise par rapport à mes croyances. Lors de différents stages, j'ai même eu l'occasion de rencontrer la personne la plus remarquable de ma vie, et grâce à elle d'avancer avec confiance plus loin sur mon chemin intérieur. Cet homme avait écrit un livre important qui avait reçu à la fois le *nihil obstat* et l'*imprimatur* de la part du Vatican. Lors des Forums, ce sont des centaines de personnes qui se rencontrent, bouddhistes, chrétiens, animistes, scientifiques de haut vol tels le chirurgien Janssen, ou l'agréé en pharmacie et botaniste Jean-Marie Pelt. Il y règne une atmosphère de grand respect dans la diversité, des discours pleins de sagesse, non polémiques.

Je ne puis donc que témoigner de la richesse du travail de Terre du Ciel, de l'indispensable esprit d'ouverture qu'ils répandent, et de la rigueur du choix de leurs intervenants afin d'éviter toute dérive.

Christian Bender (Suisse)

Je tiens, en mémoire des quelques numéros de votre revue que j'ai pu lire et en mémoire de la brillante interview d'Alain Chevillat sur France Culture il y a quelques années, à vous témoigner mon plus sincère soutien.

Tanguy Poulain

n'avaient développé aucune technologie malgré une connaissance profonde dans tous les domaines. A la question : « Qu'est-ce que je veux vraiment ? », ils avaient répondu en toute simplicité : « Le bonheur », avec cette juste compréhension qu'il n'est donné par aucune acquisition, mais se trouve seulement dans le contentement et l'enracinement dans l'être, dans la conviction du « Je suis ». Ils avaient la vision juste, et leur détermination était orientée dans la bonne direction.

Je fais le rêve que cette vision de la vie – la plénitude intérieure dans la sobriété extérieure – s'installe, peu à peu, dans les esprits, et gagne la société tout entière.

Est-ce une utopie ? Est-ce si difficile ?

Notre expérience montre que cela peut être réalisé et enseigné, tout de suite, dans de petits îlots d'avant-garde, dans des « oasis d'humanité ». Je crois que Chardenoux est aujourd'hui l'ébauche d'un prototype de ces îlots. Le même esprit, la même vie coule aussi, dès à présent, à Pierre Chatel, à Chaumont, et bientôt au Val de Consolation. On peut améliorer le prototype, il n'y manque qu'un peu de moyens matériels. Et on peut en multiplier les copies. À partir de là, c'est l'effet « tache d'huile », cela peut se répandre, peu à peu, dans toute la société.

Le rêve que de tels lieux se multiplient, et qu'ils soient considérés et soutenus par les pouvoirs publics. Franchement, je ne comprends pas qu'ils ne le soient pas. Les pouvoirs publics ne veulent-ils pas le bonheur de leurs concitoyens ? Et ne voient-ils pas que le bonheur naît et s'épanouit dans de tels lieux ?

Les temps sont durs. De tels lieux sont des bases de ressourcement et de reconstruction. Ils sont nécessaires aujourd'hui, ils le seront demain encore plus, et il en faudra beaucoup.

Il fut un temps où ce sont les Maisons de la culture qui, pour le meilleur, se sont multipliées dans l'hexagone. Aujourd'hui ce sont d'« oasis d'humanité » dont le pays a besoin.



GRATITUDE

À la fin du récit de cette aventure, je veux saluer fraternellement toutes celles et tous ceux avec qui nous avons fait œuvre commune tout au long de ces années :

les intervenants, avec qui une coopération généreuse fut si fructueuse,

les amis et soutiens, toujours prêts à donner un coup de main, à boucher les trous, combler les vides,

les collaborateurs, cheville ouvrière de l'œuvre dans son incarnation, dont certains ont fait, ou font, preuve d'un grand dévouement.

Comment ne pas citer plus particulièrement :

Gérard Faure, collaborateur fidèle depuis trente-cinq ans,

Marie-Agnès Bergeon (Mira), qui a collaboré de multiples façons à nos diverses aventures pendant vingt-cinq ans,

Anaël Zappa, notre hôte de Pierre Chatel, qui nous a si souvent aidés par ailleurs.

Et je n'oublierai pas :

Evelyne, compagne de vie et d'œuvre, co-créatrice de Terre du Ciel au même titre que moi, dont la discrétion n'égale que l'efficacité.

Au delà, il y a toutes celles et tous ceux qui ont été, et sont nos guides et référents : Rod Anderson, Jean-Yves Leloup, Yvan Amar, Noutte Genton-Sunier, Silvia Ostertag, Chandra Swami... et toutes ces personnes qui, par un aspect ou un autre, nous ont inspirés : Christiane Singer, Pierre Rabhi, Jean Biès, Marguerite Kardos, Yacine Demaison, Pierre-Yves Albrecht, Frère Jean...

Nous avons travaillé avec plus de 200 intervenants, et je ne peux les citer tous, bien que tous nous aient inspirés et enseignés. Notre gratitude est profonde pour toutes ces rencontres, tous ces partages.

Au delà de tout, reconnaissance et pranam à S.M. qui nous a donné la Vie, et à G.C. qui a été la force à l'œuvre pendant toutes ces années.

LA CHARTE DE TERRE DU CIEL



C'est de la profondeur de ses racines dans l'obscur
que l'arbre tient son assurance
lorsqu'il s'agit de monter haut
et de porter fruit dans la lumière.

- Jean-Yves Leloup

Terre du Ciel fonde l'ensemble de son action sur la conviction que l'expérience de la spiritualité :

- 1 - est le ferment d'une vie personnelle et donne ses fondements à une société,
- 2 - vient d'un au-delà de la raison que la raison ne peut atteindre, mais qui illumine la raison,
- 3 - nous donne, seule, le sentiment d'exister pleinement, la conscience claire dans laquelle se révèle la connaissance, et l'amour inconditionnel,
- 4 - inscrit notre vie dans la cohérence et nous révèle son sens,
- 5 - nous relie au principe de vie qui soutient l'univers, et ce faisant, nous conduit à une vision juste fondement d'une action juste,
- 6 - nous éveille à la perception de l'Unité du monde, elle-même fondement de la fraternité et d'une reliance à la nature,
- 7 - nous fait voir que les religions sont des expressions particulières d'une Réalité ultime unique, et des chemins pour la rejoindre,
- 8 - est particulièrement importante dans une société démocratique pour que celle-ci ne verse pas dans le populisme.

En conséquence, Terre du Ciel considère, comme sa mission spécifique, de :

- 1 - **Favoriser l'accès à l'expérience spirituelle** - et pour cela de :
 - faire connaître et valoriser par tous moyens la vraie nature de l'expérience de la spiritualité et son importance,
 - multiplier les programmes réunissants des chercheurs et des personnes engagées dans la spiritualité (stages, séminaires, retraites, rencontres, festivals, forums...).
- 2 - **Éduquer au nouveau paradigme** - et pour cela de :
 - enseigner que le bonheur est dans l'être et non dans la consommation,
 - diffuser une vision globale de l'homme et de la nature,

LA CHARTE DE L'EUROPE DES CONSCIENCES

s'opposant à la juxtaposition de connaissances des spécialistes,

- multiplier les stages et rencontres sur les diverses thématiques de société : éducation, santé, corps, économie, écologie...
- former des enseignants pour diffuser plus largement la connaissance,
- rechercher, par le croisement des disciplines et la transversalité, l'émergence d'une sagesse pour notre époque.

3 - **Créer des « Oasis d'humanité »** - c'est-à-dire :

- multiplier les lieux pédagogiques et thérapeutiques, porteurs de la vision d'Unité, et qui enseignent autant par ce qu'ils sont que par ce qu'ils disent.

Ce sont des lieux où est vécue la laïcité positive.

On y enseigne l'esprit de service, et la transmutation de la souffrance du travail en joie de l'œuvre.

4 - **Travailler en réseau et multiplier les synergies** - et pour cela de :

- collaborer avec des intervenants venant de tous les horizons : religieux, professionnels et sociaux,
- multiplier les actions synergiques avec d'autres structures,
- soutenir des groupes locaux pour une diffusion locale de nos valeurs, et des actions locales.

5 - **Publier des revues et des ouvrages soutenant ses valeurs et ses actions** - notamment :

- les revues *Sources* et *Alliance*, espaces de réflexion, supports de communication et plateformes d'information,
- le *Guide de la Communauté spirituelle* et celui, à venir, sur l'ensemble du mouvement alternatif,
- la *Charte de l'Europe des Consciences* et la *Charte de Terre du Ciel*.

Terre du Ciel se reconnaît comme un mouvement culturel citoyen pour l'émergence d'un nouveau paradigme fondé sur l'expérience de la spiritualité.

Considérant que l'Europe, dans sa construction politique actuelle, ne prend réellement en compte que les dimensions économique et financière,

Considérant qu'un matérialisme omniprésent et organisé s'est emparé du continent, où il génère violence, mercantilisme, amoralisme, déculturation galopante, et qu'un nouvel obscurantisme est en train de gagner les esprits,

Considérant qu'une uniformisation généralisée cherche à s'imposer, détruisant les diversités culturelles et écrasant les individus,

Considérant que seules, face à l'ampleur de la « crise », sont capables de répondre en profondeur et durablement des solutions d'ordre spirituel, elles-mêmes fondements véritables de relations fraternelles entre les hommes, et fondements d'une relation respectueuse de l'homme à la Nature.

Considérant ce qui précède, les membres cofondateurs de l'association « Terre du Ciel - Cultures et Sagesse du Monde » adoptent la présente Charte, par laquelle ils reconnaissent l'importance et l'urgence de :

Renouer avec la dimension spirituelle de l'homme et les valeurs éternelles

Tout entier tourné vers l'avoir et le pouvoir, l'homme moderne s'est trop souvent coupé de sa dimension la plus profonde par laquelle sa vie acquiert sens et plénitude.

C'est lorsqu'il est connecté en lui à la source de toute vie que l'homme peut développer vision juste et action juste. Il participe alors à la danse et à l'harmonie de l'univers, et en respectant les lois, il vit dans la joie, la conscience et la liberté.

Réintégrer l'homme au sein de la nature – au niveau de l'espèce comme de l'individu

L'homme est partie intégrante de la nature. Il y a ses racines, il y puise

sa substance. La nature lui a donné vie, elle le nourrit et le guérit, elle le soutient et le régénère.

Quand l'homme pollue la nature, il se pollue. Quand il la détruit, il se détruit. Quand il lui manque de respect, c'est lui-même qu'il insulte.

Mettre l'économie au service du politique et le politique au service de la sagesse

Il est, au sein de toute société, une hiérarchie juste des pouvoirs : la sagesse montre des objectifs et inspire, le pouvoir politique met en œuvre ce qui est reconnu comme juste, et le pouvoir économique satisfait les besoins matériels dans le cadre tracé par le pouvoir politique.

La démission du pouvoir politique devant le pouvoir économique a conduit à cette perversion où la consommation devient une fin en soi, et est perçue comme la source de tout bonheur.

Favoriser les réalisations à la taille humaine et la démocratie de proximité

Il est un espace juste pour exister en plénitude, une distance juste pour être bien ensemble. Trop à l'étroit l'homme s'étiole, dans un espace trop grand il est perdu. En espace confiné les relations sont vite conflictuelles, elles sont inexistantes au sein de la multitude.

Les relations de cœur à cœur s'épanouissent dans la proximité.

Instaurer davantage de justice sociale, expression naturelle de fraternité et condition de paix durable

Le sens de l'unité de toutes choses que donne l'expérience spirituelle conduit naturellement à la fraternité et au partage. La justice sociale n'est plus un principe théorique, mais va de soi, avec la force de l'évidence. Une paix durable – pour l'individu comme pour la collectivité – en découle naturellement.

Sortir de l'égoïsme national pour entrer dans une fraternité sans frontières

La vraie fraternité ignore les frontières. On ne peut plus défendre seulement ses intérêts et son bien-être personnels en ignorant ce qui se passe au-delà des frontières, et que nous avons largement contribué à créer.

Responsabiliser la personne et encourager une solidarité de proximité

On ne peut se vouloir libre sans se vouloir en même temps responsable. Assumer sa responsabilité donne dignité et grandeur à l'individu.

Cette responsabilité n'efface pas la nécessité d'une solidarité, qui trouve sa première expression dans le cercle des proches.

Considérer la nécessité d'une « Déclaration des devoirs de l'homme, envers lui-même, ses frères du monde, la nature et la Terre »

La Déclaration des droits de l'homme a été conçue pour protéger le faible du fort. Mais, insidieusement, elle a renforcé chez tous l'égoïsme et l'envie, au détriment du don de soi et de l'esprit de service. L'homme, devenu trop conscient de ses droits, en a oublié ses devoirs. Il doit reprendre conscience de son rôle, de sa fonction et de sa responsabilité dans le maintien de l'harmonie dans la société et sur la Terre.

S'investir davantage dans la prévention des problèmes que dans leur guérison – agir dans la conscience du long terme

Maintenir les choses dans la cohérence et l'harmonie en anticipant les problèmes est beaucoup plus juste que résoudre ceux-ci après avoir été négligent.

De même, c'est la conscience du long terme qui doit guider nos actes. Il n'est pas responsable de satisfaire sans frein ses désirs – pour un individu comme pour une collectivité – sans se soucier du lendemain.

L'électoratisme politique pousse en sens contraire : préférence pour l'acte de guérison aux effets plus visibles, et actions commandées par les intérêts du court terme, l'espace d'une échéance électorale.

Retrouver et respecter le sens sacré de la naissance et protéger la petite enfance

Nous savons aujourd'hui que de la qualité de la naissance et de la petite enfance dépendent largement l'équilibre psychologique et émotionnel de l'adulte, son aisance relationnelle et sociale, son bonheur – et celui de la société dans laquelle il vivra.

D'où l'importance de la qualité de la naissance, de considérer l'enfant comme une personne, et de ne pas lui infliger de blessures à un niveau quelconque par une conduite non respectueuse de la globalité de l'événement.

Éduquer à la vie, en même temps que préparer à un métier

A côté d'une transmission des savoirs et des techniques qui préparent au métier, une éducation doit préparer à l'art de vivre.

Développement du caractère, de la sensibilité, de l'intelligence du cœur – culture de l'écoute et du respect, de la discipline et de l'effort, de la

compassion et de la solidarité – ouverture à la vie intérieure, à la responsabilité, au don de soi et à l'esprit de service – doivent compléter l'accumulation des connaissances et l'exercice de la raison.

Retrouver une vision globale de la santé et accepter une médecine plurielle

L'homme n'est pas qu'une machine dont on répare les pièces défectueuses. Malgré ses très grandes réussites dans le cadre qu'elle s'est fixée, notre médecine manque d'une vision globale de l'homme – d'où ses résultats contestables en termes de santé globale de l'individu, et son coût démesuré qui pèse sur d'autres aspects de la vie. Les dimensions physique, énergétique, mentale, sensible et spirituelle doivent pouvoir être prises en compte dans ce domaine de la santé, et traitées de façon adaptée par des moyens thérapeutiques diversifiés.

Rendre au travail son sens et sa dimension de service

Le travail est un service aux autres en même temps qu'une voie de réalisation personnelle. Vécu ainsi il devient à la fois utile à la société et épanouissant pour soi-même, au lieu d'être ennuyeux et dépourvu de sens. Il faut renouer avec l'esprit des bâtisseurs et du compagnonnage, revaloriser le travail manuel et l'apprentissage. Le cadre du travail est espace de vie – et on doit retrouver en son sein toutes les valeurs d'un art de vivre réconcilié avec la sagesse – notamment la fraternité et l'éthique.

Ouvrir pleinement la société aux femmes et aux valeurs féminines

Notre société est trop rationaliste et patriarcale, son architecture est froide et arrogante, son fonctionnement essentiellement compétitif. Il faut l'ouvrir davantage à l'intuition et au sentiment, à la courbe et à la douceur, à l'accueil et à la gratuité, à la coopération et à la générosité.

Réintégrer la vieillesse et la mort au sein de l'existence

Vieillesse et mort font partie de la vie, et permettent d'en découvrir le sens. D'où leur importance, et la place qu'elles doivent avoir au cœur de la société.

Retrouver le sens de la vie

Tout à ses recherches tournées vers l'extérieur, l'homme s'est lui-même négligé, laissé en friche. Il lui reste à apprendre – ou réapprendre – à ouvrir son cœur, épanouir son âme, conscientiser son corps, et à découvrir la plénitude qui demeure en lui-même. C'est la grande aventure qui l'attend aujourd'hui.

Les noces intérieures

par **Alain Chevillat**

Témoignage montrant comment se crée la connexion, par reconnaissance mutuelle, avec Celui ou Celle qui nous révèle à la Conscience et à l'Amour.

Article publié dans le numéro spécial « An 2000 » de la revue Nouvelles Clés.

116

Avec mon premier Maître

Un jour, on vint me dire que Baba était invité chez un disciple et que je pouvais faire partie du petit groupe qui allait l'accompagner. Dans la propriété, un pandal – grand espace clos et protégé du soleil par des voiles de coton – avait été dressé, et pendant trois jours ce ne furent que musique, chants et danses. Baba était en général assis dans un fauteuil un peu à l'écart, discutant avec les uns et les autres.

À un moment, je dus passer devant lui. Arrivant à sa hauteur, à la manière indienne je m'inclinai, bien qu'il me fût caché par cinq ou six rangs de personnes. Quand je me relevai, je me sentis saisi à l'épaule et on me montra, à travers la petite foule qui s'était fendue, Baba qui, de la main, me faisait signe d'approcher.

Très ému, je m'avançai, et m'inclinai. Après que mon front eût touché le sol, et pendant que je me redressais, Baba m'enfonça un bonnet sur la tête, en accompagnant le geste d'une tape sur le sommet du crâne. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Autour

de moi, tout le monde riait. Je me relevai pour m'éloigner. Mais mes jambes ne me portaient plus. J'étais comme ivre. Très vite je dus m'asseoir. J'étais traversé de vagues d'énergie qui déferlaient en moi les unes après les autres. Une explosion se fit dans ma poitrine, les larmes se mirent à couler – et du plus profond de moi monta ce chant des Upanishads : « *Tvameva mata, Tchapita tvameva...* Tu es ma mère, Tu es mon père, Tu es mon frère et Tu es mon ami, Tu es la Connaissance et la seule richesse, Tu es tout pour moi, ô Dieu de tous les dieux ». Le chant se répéta, se répéta, pendant que les larmes coulaient à flots, comme un fleuve après la rupture d'un barrage. Mon cœur débordait d'amour et de gratitude pour celui qui m'avait ouvert les yeux sur le monde et la vie.

Avec son successeur

Avant de quitter son corps, Baba avait installé comme successeur une jeune femme qu'il avait reconnue, formée, entraînée depuis sa tendre enfance. Elle allait être connue sous le nom de G. J'avais assisté aux cérémonies de succession, et son autorité ne me posait intellectuellement aucun problème. Mais, intérieurement, c'était toujours Baba mon Maître. Situation délicate où l'intérieur et l'extérieur ne sont pas en cohérence. Je vivais à l'ashram depuis quelques mois et travaillais à la vaisselle. Tous les matins, G. faisait le tour de l'ashram, et ponctuellement passait devant moi, sans jamais me dire un mot, sans un sourire – sans me voir. Et puis un jour... À la fin de mon travail j'étais allé bavarder avec une amie dans son bureau. Tout en parlant mon regard se posa sur une petite photo de G. qui était sur la table. Nos regards se croisèrent, et une douleur commença à naître et à grandir dans ma poitrine, en même temps qu'un nectar se déversait en moi. Très vite cela devint insupportable – d'une douleur intenable en même temps que d'une douceur, d'une félicité inimaginable. Je sortis et allai m'allonger, m'efforçant à la fois de résister à la souffrance tout en ne voulant rien perdre de cet amour que mon

cœur, grand ouvert, déversait à flots. Cette inondation d'amour dura toute la nuit, et se résorba peu à peu avec la venue du jour. Au matin, j'effectuai normalement mon travail à la vaisselle. Comme chaque jour, G. arriva vers les plonges. Mais cette fois, elle s'arrêta devant moi, me regarda, le visage illuminé d'un large sourire, et laissa échapper : « *Ah, French !* » Aujourd'hui, enfin, j'existais ! Quelques instants plus tard, quelqu'un vint à moi, les bras lourdement chargés :
– G. t'envoie ce plateau.
– À moi ?
– Oui. Il vient de sa cuisine, et elle a précisé qu'il fallait te le remettre en mains propres. Ce n'était pas un repas mais un festin, avec les mets les plus fins, les plus délicats comme il s'en préparait parfois dans sa maison. G. m'invitait à célébrer nos noces intérieures.

Témoignage d'Anne de Grossouvre

Anne de Grossouvre est enseignante de Lettres et animatrice de stages de théâtre et d'écriture. Elle a été pendant cinq ans journaliste à Terre du Ciel.

J'ai entendu parler pour la première fois de Terre du Ciel en 1996. J'étais alors intéressée par un séjour dans le désert et une amie, connaissant les activités de Terre du Ciel, m'en avait envoyé les coordonnées.

J'ai reçu la brochure des programmes et la vie a fait que je ne me suis pas inscrite pour un voyage dans le désert mais pour un stage d'introduction au yoga : « Retour à l'Unité », animé par Alain Chevillat et Marie-Agnès Bergeon.

J'ai découvert là tout ce qui m'avait si intensément manqué jusqu'ici : la reconnaissance de la dimension divine au centre de tout être, et la célébration de celle-ci à laquelle j'avais toujours aspiré sans avoir trouvé les pratiques qui pouvaient m'y conduire. Il a tout de suite été évident que je devais m'engager dans la formation qui était proposée à la suite du stage : comment, en effet, ne pas continuer dans ce qui me procurait la joie ? Comment ne pas célébrer ce sentiment de me sentir reliée à plus grand ? Comment abandonner cette possibilité offerte de commencer un cheminement spirituel ?

J'ai suivi cette formation pendant quatre ans. Dans le désert spirituel qu'est la vie en Occident, celle-ci était comme « la lumière qui brille dans les ténèbres ». Durant ces quatre années, c'est la joie et l'évidence qui m'ont accompagnée. Tout ce que j'avais pressenti trouvait ici écho.

Un lien d'amitié profonde s'était aussi noué entre Alain, Marie-Agnès et moi. A la suite de ces quatre ans, j'ai proposé d'animer un stage dans le cadre de l'université d'été et c'est avec confiance qu'Alain a accepté et pris le risque, sans me connaître sous cet angle-là, de me prendre parmi ses intervenants. Depuis lors, j'anime régulièrement des stages pour Terre du Ciel. C'est l'occasion, pour moi, de rendre tout ce qui a pu fleurir au cours de mes années de pratique et de transmettre à mon tour, avec mes outils (écriture et théâtre) ce qui me semble l'Essentiel. Ce sont toujours

pour moi des instants bénis, où je me sens profondément en adéquation avec ce que je suis et ce que je fais.

Je m'étais également abonnée à la revue *Terre du Ciel* (aujourd'hui *Sources*). Lorsque je recevais cette revue, c'était comme si Dieu s'était glissé dans ma boîte aux lettres ! Je trouvais la revue belle, inspirante, chargée de quelque chose de subtil que je ressentais sans pouvoir le nommer. La tenir dans mes mains me suffisait la plupart du temps pour me reconnecter à une joie primordiale, apparemment sans cause.

En 2003, lasse de mon activité de professeur, je jetais une bouteille à la mer : est-ce qu'on avait besoin de moi à Terre du Ciel ? Alain m'a proposé d'écrire quelques articles pour la revue et de faire ainsi mes preuves. En septembre de cette même année, j'intégrais l'équipe de rédaction, dans un travail créé pour moi sur mesure : je rédigeais depuis chez moi, et me déplaçais pour les programmes, les interviews et les reportages, les bouclages de revue.

Je suis restée cinq ans salariée à Terre du Ciel. Cinq ans pour moi d'une belle aventure, pendant lesquels j'ai rencontré des personnes inspirantes de toute tradition spirituelle, de tout engagement social (après la création de la revue *Alliance*). J'ai assisté à des programmes, des Forums, des rencontres... Ce dont je peux témoigner plus particulièrement et qui me touche toujours, puisque je continue à animer des stages et à coordonner un programme, c'est la transformation des personnes qui participent à ce que propose Terre du Ciel. J'ai vu tant de visages s'illuminer, tant de larmes de reconnaissance, tant de feu revenu dans les regards, tant de remerciements dits dans un jaillissement de l'âme. J'ai reçu tant de lettres, serré dans mes bras tant d'êtres touchés au plus profond d'eux-mêmes. Comment oublier cela ? Comment renoncer à cela ? Comment ne pas voir que les personnes reçoivent ici quelque chose d'essentiel, qui les remet debout, désireuses de participer, de s'engager dans ce qui leur tient le plus à cœur et qui est de l'ordre de la générosité et du partage ?

Et pourquoi s'effrayer de cela, ou chercher à entraver cela ? Beaucoup de personnes souffrent de ne pas trouver, dans le monde qui nous entoure, une source à laquelle boire, leurs aspirations les plus nobles sont ignorées, voire ridiculisées, leurs valeurs foulées au pied. Cette cassure fondamentale entre ce à quoi ils aspirent et ce que la société leur propose, les rend désespérées, démobilisées, frileuses, peureuses. Il y a pourtant tant de tendresse et d'amour qui ne demandent qu'à se donner, tant de créati-

tivité, de pulsion de vie... et qui se perdent en vain aujourd'hui.
Je crois profondément à cette phrase « Les âmes s'allument aux âmes ». Terre du Ciel est pour moi ce lieu où les âmes s'allument les unes aux autres. C'est un lieu précieux, essentiel.

Pourquoi suis-je partie, alors ?

La réponse ne peut être comprise qu'à l'intérieur d'un cheminement personnel et non comme le résultat d'une unique cause.

La solitude d'un travail à la maison m'a pesé. L'investissement sans compter dans le cheminement des autres, pour pouvoir en rendre compte dans les revues, m'a renvoyée à mon propre cheminement : il fallait que je « me retrouve » après avoir tant fait parler les autres. Il me fallait faire silence (cela fera écho à ceux qui savent quel grand sage m'inspire !). Il me fallait aussi confronter celle que j'étais devenue, à la vie rude et ordinaire, anonyme et sans reconnaissance particulière qui allait redevenir la mienne. C'était, à mon niveau, avoir vécu l'expérience de l'ermite que le désert renvoie dans le monde pour y vérifier où il en est.

Je suis partie parce que je l'ai voulu et l'on ne m'a pas retenue de force ! J'écris cela avec un sourire aux lèvres – j'ai tant vu de gens aller et venir à Terre du Ciel – pour ceux qui, malgré tout, croiraient à certains « bruits ». J'ai été accueillie les bras ouverts, je suis partie avec la possibilité de continuer à m'investir d'une autre façon si je le souhaitais.

Quelle entreprise offrirait cela de nos jours ? Terre du Ciel fonctionne selon des critères non reconnus par les entreprises actuelles : la confiance, l'adaptation aux situations de vie des uns et des autres est ce que j'ai constaté pour moi et pour beaucoup d'autres. J'ai vu passer des personnes à qui cela ne convenait pas, et bien d'autres à qui cela convenait à merveille, libres de prendre... et de laisser. Ce n'est pas non plus un lieu parfait, loin de là. Tout le monde y apprend, et c'est parfois difficile d'apprendre mais c'est précisément ce qui en fait un lieu de Vie. On y avance ensemble. Pour moi, l'œuvre est ici supérieure aux personnes. Je participe encore ponctuellement aux activités de Terre du Ciel comme intervenante. C'est l'activité, je dois le dire, qui me procure le plus de joie dans ma vie actuelle.

Je me rends compte, à la relecture, que j'emploie souvent le mot joie.

Quel beau mot, non ?

Je l'associe donc aux activités de Terre du Ciel.

Et je souhaite à tous ceux qui liront ce témoignage, quels qu'ils soient, de trouver un jour cette même joie.

L'unique Religion Éternelle

par Swami Vivekananda

Une idée que j'ai apprise de mon Maître, et qui est peut-être la plus essentielle, est cette vérité merveilleuse qu'il n'y a entre les religions du monde ni contradiction ni antagonisme ; elles ne sont que des phases diverses de l'unique Religion Éternelle (*sanatana dharma*) ; cette unique Religion Éternelle s'applique à différents plans de l'existence, elle s'applique aux opinions de différentes mentalités et de différentes races. Il n'y a jamais eu « ma religion » ni « ta religion », « ma religion nationale » ni « ta religion nationale » ; il n'a jamais existé plusieurs religions, il n'y en a qu'une, l'unique. La Religion Infinie existe de toute éternité et existera toujours, et cette Religion s'exprime, dans des pays différents de manières différentes. Nous devons donc respecter toutes les religions, et nous devons essayer de les admettre toutes autant que nous le pouvons.

Les religions se manifestent différemment non seulement selon la race et la position géographique, mais aussi selon les facultés de l'individu. Chez l'un, la religion se manifestera par une activité intense, par le travail. Chez un autre, elle se manifestera par une dévotion intense, chez un autre encore par du mysticisme, ailleurs par de la philosophie, et ainsi de suite. Nous avons tort de dire à autrui : « Vos méthodes ne sont pas bonnes ». Peut-être un homme de qui la nature est faite d'amour pensera-t-il que celui qui fait le bien n'est pas sur la bonne voie de la religion – parce que ce n'est pas sa voie à lui – et que cette voie est par conséquent mauvaise. Si le philosophe pense : « Les pauvres ignorants ! que savent-ils d'un Dieu d'amour, et de la façon de L'aimer ? Ils ne savent pas ce qu'ils veulent dire », il a tort, parce que ces gens-là peuvent avoir raison et lui aussi.

Ce secret fondamental : que la Vérité peut être une, tout en étant cependant multiple, que nous pouvons, de différents points de vue, apercevoir des aspects différents de la vérité, voilà exactement ce qu'il nous faut apprendre. Et alors, au lieu d'hostilité envers qui que ce soit, nous éprouverons pour chacun une infinie sympathie.



Postface de Bernard Ginisty

120

La phrase attribuée à André Malraux, « le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas », a très (trop) souvent été citée. En guise de spiritualité, le XXI^e siècle s'ouvre par des guerres qui se justifient par les religions, aussi bien chez les extrémistes chrétiens américains qu'avec des terroristes prétendant s'inspirer du Coran. Des religions orientales, supposées être plus douces, ne sont pas en reste. L'actualité nous informe de massacres, au nom de l'identité religieuse, dans certains pays asiatiques de tradition bouddhiste ou hindouiste.

En France, le XX^e siècle avait débuté par la lutte contre le cléricisme qui pesait sur la société française. Mais, comme le note Marcel Gauchet, nous assistons à « l'épuisement des ressources intellectuelles et spirituelles de la laïcité militante ». Par ailleurs, les

Philosophe, longtemps responsable de la formation des travailleurs sociaux, Bernard Ginisty a été directeur de *Témoignage Chrétien*, et est aujourd'hui chroniqueur à *RCF*. Membre-fondateur de *Attac* et de *Démocratie et Spiritualité*.

idéologies qui ont mobilisé les foules du XX^e siècle sont elles aussi épuisées. Libérales ou marxistes, elles apparaissent comme la variante d'un dogme unique : « Cherchez premièrement le royaume de l'économique et tout le reste vous sera donné par surcroît ». Il y a donc un vide où peuvent s'engouffrer sectes, fondamentalismes, dogmatismes générateurs de violence.

D'où l'importance de créer des lieux qui échappent à la fois aux fondamentalismes religieux et au fondamentalisme laïc pour qui toute démarche spirituelle serait suspecte *a priori*. Chacun peut y faire l'épreuve personnelle de ce à quoi il croit. On peut déplorer que nous ne parlions pas les mêmes langues pour dire la vie et la mort, le sens et l'absurde, le mal et la grâce. Mais il est difficile de penser sans la médiation concrète d'une langue. « Dieu seul est laïque » car, tous les mystiques l'attestent, il se situe au-delà des langues qui l'expriment et des sentiments des croyants qui le vénèrent. Cette distance ne signifie pas qu'il faille jeter aux magasins des accessoires démodés l'héritage des religions, mais les accueillir dans la libre discussion de l'espace public.

C'est précisément dans ce contexte qu'un lieu comme Terre du Ciel prend toute sa signification. Bien loin de promouvoir une seule dimension de la spiritualité, il invite à la rencontre et au croisement des expériences, des traditions, des savoirs. Ce lien ne vise ni à embrigader, ni à contribuer au supermarché du New Age, mais à favoriser en chacun le goût de l'aventure spirituelle et de la rencontre entre chercheurs spirituels.

La quête spirituelle rejoint le travail psychique pour devenir sujet, et le combat politique pour la citoyenneté : pouvoir commencer à chaque instant. C'est un thème majeur dans la pensée de Maître Eckhart : la seule façon, dit-il, d'aller vers la totalité concrète que le mystique nomme Dieu, « c'est de le saisir dans l'accomplissement de la naissance ». La voie spirituelle se vit à travers un engendrement

permanent. En cela, elle désespérera toujours les nostalgiques de la sécurité des systèmes clos. La spiritualité ne vit que de la responsabilité de chacun par delà ses enracinements nationaux, raciaux, culturels ou religieux.

Aucune institution, aucun parti politique, aucune Eglise, aucun personnage emblématique ne saurait dispenser chacun d'entre nous de risquer de nouvelles naissances. Croire que de simples appartenances pourraient nous en dispenser conduit aux pires aberrations. L'avenir ne sera fait ni de la répétition du passé ni de l'installation satisfaite dans la critique de nos idolâtries. Il est ce que nous allons commencer ensemble. Nous vivrons alors ce que le poète et résistant René Char appelle « l'aventure personnelle, l'aventure prodiguée, communautés de nos aurores ». C'est le mérite de Terre du Ciel, de nombreux témoignages l'attestent, que d'avoir apporté sa contribution, dans un monde obsédé par ce que René Guénon appelle « le règne de la quantité », à inviter chacun à cheminer vers son « aurore ».



Comité de parrainage

TERRE DU CIEL est indépendant de toute structure religieuse, philosophique ou politique. Il associe à son travail les plus grandes figures de la spiritualité de toutes les traditions, ainsi que des personnalités pleinement engagées dans le devenir de notre société. Le comité de parrainage ci-dessous s'inscrit dans cette pluralité et cette diversité.

Pierre-Yves ALBRECHT - Philosophe et écrivain, docteur en anthropologie, fondateur des Foyers des Rives du Rhône, directeur-fondateur de l'Académie Aurore (Suisse).

Yvan AMAR (†) - Instructeur spirituel et écrivain, fondateur des Éditions du Relié.

Guy AURENCHE - Ancien Président de la Fédération internationale de l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture).

Bernard BESRET - Ancien prieur du monastère de Boquen, ancien directeur des Affaires Internationales à la Cité des Sciences de la Villette. Spécialiste du taoïsme.

Jean BIÈS - Écrivain et professeur, auteur de nombreux ouvrages.

Jacky BLANC - Président du directoire de la Nef (Nouvelle Économie Fraternelle), société financière éthique. Futur créateur de la Banque Éthique Européenne.

Henri BOULAD - Prêtre jésuite égyptien, Président de Caritas/Egypte, auteur de nombreux livres.

Michel CAZENAVE - Producteur à France-Culture, directeur de la traduction en français des œuvres de Jung, auteur de nombreux livres.

André CHOURAQUI (†) - Traducteur de la Bible et du Coran. Acteur de l'amitié entre musulmans, juifs et chrétiens. Ancien maire-adjoint de Jérusalem. Auteur de nombreux ouvrages.

Mona CHASSERIO - Fondatrice de Cœur de Femmes, centre d'accueil et de réinsertion pour les femmes en détresse.

Marie-Magdeleine DAVY (†) - Maître de recherches au CNRS - Écrivain, auteur de nombreux ouvrages.

Lama DENYS TEUNDRUP - Lama bouddhiste tibétain, directeur spirituel de l'Institut Karma Ling, directeur des Éditions Prajna et de la revue *Dharma*.

Arnaud DESJARDINS - Directeur spirituel de l'Ashram d'Hauteville (Ardèche), auteur de nombreux livres, ancien réalisateur de télévision.

Solange FERNEX (†) - Militante de l'environnement, de la lutte anti-nucléaire, des droits de l'homme et de la femme, ex-députée des Verts au Parlement européen.

Bernard GINISTY - Ancien directeur de *Témoignage Chrétien*, cofondateur de l'association Démocratie et Spiritualité, cofondateur d'ATTAC, chroniqueur à RCF.

Marie de HENNEZEL - Psychologue, spécialiste des soins palliatifs, chargée de mission auprès du ministre de la Santé, auteur de plusieurs livres.

Danièle HUÈGES - Fondatrice des Haltes des Amis de la rue.

Albert JACQUARD - Ex-directeur du département de génétique à l'INED, écrivain, militant des associations Droit au logement et Droits devant.

Frère JEAN - Moine orthodoxe, fondateur du Skite Sainte Foy et de la Fraternité Saint Martin, auteur de plusieurs ouvrages.

Marguerite KARDOS - Sumérologue, thérapeute spécialisée en énergétique chinoise.

Jacqueline KELEN - Écrivain, auteur de nombreux livres.

Carl KELLER (†) - Professeur honoraire de l'Université de Lausanne en histoire des religions, théologien et pasteur.

Bernard LEBLANC-HALMOS - Formateur en entreprise, créateur des programmes Sérénité et Efficacité, auteur de nombreux livres.

Jean-Yves LELOUP - Prêtre orthodoxe, fondateur du Collège International des Thérapeutes, auteur de nombreux livres.

Jean-Baptiste LIBOUBAN - Ancien responsable des communautés de l'Arche de Lanza del Vasto. Fondateur des Faucheurs volontaires.

Philippe MAILLARD - Prêtre dominicain, ancien directeur du Centre de la Sainte Baume, puis aumônier de prisons, auteur de plusieurs livres.

Jean-Marc MANTEL - Médecin psychiatre, président de l'Association Internationale de Psychiatrie Spirituelle.

Alain MICHEL - Fondateur de l'association humanitaire EquiLibre, président de la Fondation Hommes de Parole, organisatrice des congrès mondiaux « imams-rabbins », président de « Artisans de Paix - Val de Consolation ».

Émile MOATTI - Vice-président de la Fraternité d'Abraham et des Amitiés Judéo-chrétiennes de France.

Henri NOUYRIT (†) - Cofondateur et vice-président de la NEF, membre du conseil de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, et du conseil de la Fondation du Crédit coopératif.

Jacques OGER - Réalisateur de télévision, fondateur de l'Association et du Festival Film et Spiritualité.

Silvia OSTERTAG - Maître zen de l'École Sanbo Kyodan.

Jean-Marie PELT - Professeur émérite de biologie à l'Université de Metz, président de l'Institut Européen d'Écologie, auteur de nombreux livres.

Lucien PFEIFFER (†) - Ancien président de banque, inventeur du crédit-bail.

Pierre RABHI - Agro-écologiste, conseiller international en développement, auteur de plusieurs livres. Président de la Fondation Pierre Rabhi.

Majhid RAHNEMA - Diplomate et ancien ministre iranien, ex-professeur invité aux Universités de Berkeley et Claremont (USA), écrivain.

Yves RÉQUÉNA - Médecin spécialiste en pratiques énergétiques chinoises, directeur de l'Institut Européen de Qi-Gong, auteur de plusieurs livres.

Milena SALVINI - Directrice-fondatrice du Centre Mandapa des arts scéniques.

Christiane SINGER (†) - Écrivain, auteur de nombreux livres, formée à la Leibtherapie selon K.G. Dürckheim.

Fauzi SKALI - Fondateur du Festival de Fès des Musiques Sacrées du Monde et des Rencontres de Fès, universitaire, membre d'une confrérie soufie, auteur de plusieurs livres.

Jacques VIGNE - Médecin psychiatre vivant en Inde, auteur de plusieurs livres.

Patrick VIVERET - Ancien conseiller à la Cour des comptes, philosophe et essayiste, auteur de plusieurs livres.

Éléments bibliographiques

- | | |
|---------------------------------|--|
| Alain Chevillat
et collectif | - Réconcilier sagesse et société -
la Charte de l'Europe des Consciences
<i>Editions Jouvence</i> |
| Collectif | - L'appel de l'Inde
Recueil de témoignages de transformations
de vie au travers d'une rencontre avec l'Inde
<i>Editions Jouvence</i> |
| Arnaud Desjardins | - Ashrams
<i>Albin Michel/Spiritualité vivante</i>
- Monde moderne et sagesse ancienne
<i>La Table Ronde</i>
- En relisant les Évangiles
<i>La Table Ronde</i>
- Regards sages sur un monde fou
<i>La Table Ronde</i> |
| Jean Biès | - Paroles d'urgence
<i>Editions Terre du Ciel</i> |
| Nathalie Calmé | - Guide de la communauté spirituelle
de France (et pays d'Europe francophone)
<i>Editions Terre du Ciel (sortie en février 2011)</i> |
| Collectif | - Fleurs du désert
Recueil d'articles et photos sur l'esprit
du désert
<i>Editions Terre du Ciel</i> |

Livres disponibles sur notre boutique en ligne : www.terre-du-ciel.org

**Articles de nos revues
mis sur le site www.terre-du-ciel.org**

Alain Chevillat - Renaître à la vie

Marie-Agnès Bergeon - Retour à l'Unité

Jean Biès - Les prémices d'une résistance spirituelle

Jean Vernet - Le besoin du sacré

Anne de Grossouvre - L'école Yoga Sadhana

Alain Chevillat - Le droit à l'audace de penser

Marie-Christine Kœnig - A qui profite l'inquisition ?

Questions au CICNS - Appel pour la Création d'un
Observatoire Indépendant des Minorités Spirituelles.

Sites

Association Terre du Ciel : www.terre-du-ciel.org

Charte de l'Europe des consciences : www.charte-edc.net

(Texte complet de la charte, également traduit en allemand, anglais, espagnol, italien,
hollandais, polonais et portugais).

Association Terre du Ciel

Domaine de Chardenoux

71500 Bruailles

assistant@terre-du-ciel.org

Crédits photographiques

Couverture : Keren Su/Corbis

Pascale L.R., Fabian da Costa, Richard Pick,

Jean-Christophe Lier, Alain Chevillat,

Jean-Paul Fuhry, Jean-Claude Zenner

Achévé d'imprimer en décembre 2010
par la Nouvelle Imprimerie Delta - Chassieu (69680)

pour le compte de

Université Terre du Ciel

Domaine de Chardenoux

F 71500 Bruailles

Dépôt légal : Décembre 2010

ISBN : 978-2-908933-21-5

